

OSSIAN.

POESIES GALLIQUES

EN VERS FRANÇAIS.

OSSIAN.

POESIES GALLIQUES

EN VERS FRANÇAIS,

PAR

BAOUR-LORMIAN.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,

AU LOUVRE, GALERIES, n° 3.

AN IX.

A

JOSEPH-DESPAZE.

Vous n'occupez aucune grande place : mais vous avez fait les *Quatre Satires ;* vous aimez *Ossian ;* recevez ce travail comme un témoignage de mon estime, et un tribut de mon amitié.

I.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les hymnes d'un chantre sauvage se sont conservés jusqu'à nous. Quinze siecles ont respecté ce monument, irrégulier sans doute, mais majestueux, mais hardi comme la nature du Nord. Les Français lisent *Ossian* : ils admirent son génie brut, ses couleurs fortes, sa touche sombre ; et cependant ils lui reprochent des incohérences, des répétitions. Qu'en faut-il conclure contre son second traducteur ? rien, ce me semble. Les chants du Barde étoient encore inconnus parmi nous lorsque Letourneur les publia. Cet écrivain dut les offrir à notre nation dans leur état primitif, ou du moins tels qu'il les avoit reçus ; il dut les considérer comme une mine qu'il falloit d'abord exploiter tout entiere, pour séparer ensuite

l'alliage du métal. Mais ce qui fut sous sa plume une utile fidélité, n'eût été de ma part qu'une aveugle condescendance. Aussi n'ai-je pas travaillé sur le même plan. Il traduisit, et j'imite; il conserva tout, et je choisis; il voulut faire connoître *Ossian*, et je tâche d'atténuer ses défauts, sans modifier en rien ses traits caractéristiques.

Malgré cela, beaucoup de gens, certains littérateurs sur-tout, penseront que j'ai trop fait encore. Mes vers, cités à leur tribunal, n'y seront pas plus heureux que la prose de Letourneur. Ils y trouveront aussi du désordre et de la monotonie. Je suis loin de m'en affliger. Mon modele n'eût plus été lui, si j'avois totalement fait disparoître ses imperfections. Elles sont inhérentes à son ouvrage; elles tiennent aux lieux, aux climats qui les virent naître. *Ossian*, étranger aux arts et séparé du reste du monde, chante au milieu des frimas et, pour ainsi dire, du chaos. La nature qui l'environne offre sans cesse à ses yeux des monts stériles; les pertes qu'il fait dans les combats

affligent sans cesse son ame : et il ne peint que ce qu'il voit, il n'exprime que ce qu'il sent. Détruisez l'uniformité, l'irrégularité de ses tableaux ; ajoutez aux maximes simples de sa morale ; et vous aurez presque un poëte de la cour d'Auguste, un philosophe du dix-huitieme siecle.

« Dans ce cas, diront ses détracteurs, il « ne falloit pas le reproduire ; on commen- « çoit à l'oublier : et notre littérature n'y « perdoit rien, ou très peu de chose ». Tout me paroît injuste dans cette assertion : je vais y répondre par quelques détails ; cinq ans d'examen m'en donnent peut-être le droit.

Sans doute *Ossian* se répete. Mais ne nous répétons-nous pas dans nos poésies descriptives ? nos sites champêtres n'y sont-ils pas éternellement mis à contribution ? n'y rencontrons-nous pas à chaque page les bergers, les troupeaux, les ruisseaux, le zéphyr, le gazon, la rose ? Et, puisque nous tolérons ces peintures, qui certes n'ont pas pour elles le charme de la nouveauté, pourquoi ne pardon-

nerions-nous pas au poëte écossois ses torrents, ses neiges, ses bruyeres? Quoi qu'en dise la prévention, le premier de ces deux genres n'a pas tous les avantages. L'un retrace ce qui est sous nos yeux; l'autre, ce que nous n'avons jamais vu: celui-là procure aux sens des émotions douces; celui-ci éleve l'ame, il la fortifie, il l'habitue à lutter contre le malheur, il la prépare aux vicissitudes de la vie par le spectacle du désordre des éléments. Observons d'ailleurs que si le barde emploie les mêmes images plus souvent que les peintres français, il raconte aussi beaucoup plus qu'eux, et brise l'uniformité de ses descriptions par la variété de ses récits. Lorsqu'il a rassemblé dans ses chants les objets inanimés dont l'attrait le touche, ou dont l'horreur l'épouvante, il évoque les héros, il les suit au sein des périls, il énumere leurs exploits, il raconte de quelle maniere leur valeur a succombé, et se montre ainsi tour-à-tour peintre, poëte, et historien. D'un autre côté le défaut d'ordre se feroit peut-être moins sen-

tir dans ses ouvrages, si M. Macpherson, en visitant le nord de l'Ecosse et les isles Ebrides, n'eût recueilli dans la bouche des montagnards tout ce qui sembloit au premier coup-d'œil porter l'empreinte de l'Homere écossois. Plusieurs journalistes étrangers le lui reprocherent dans le temps ; et l'on seroit tenté de croire qu'ils n'eurent pas tort, lorsqu'on examine de près la collection que l'Europe doit à ses recherches. Non, celui qui a fait *Minona*, *Carthon*, *Témora*, *Lorma*, etc., ne peut être auteur de *Catloda* et de *Fingal*. Ces derniers poëmes sont un long tissu d'incohérences; et dans les premiers les idées se lient comme les faits, les transitions sont bien ménagées, l'intérêt suit la marche progressive. On voit, en les analysant, que le barde tient toujours en main le fil de la méthode naturelle. Il faut nécessairement, ou qu'on lui ait attribué quelques essais de ses successeurs, ou que ses propres chants aient subi de grandes altérations ; ce qui est encore plus présumable après une durée de quinze siecles. Quoi qu'il en soit, ses détrac-

teurs veulent faire entendre qu'il ne sait jamais ni d'où il vient, ni où il va; et sa marche est souvent aussi directe, aussi sûre que celle de nos bons auteurs.

En un mot on outre le blâme: je ne veux pas outrer l'éloge; mais je dois dire qu'*Ossian* étonne à la fois par la pompe des images, par la grandeur des sentiments, et par le charme des fictions. Lorsqu'on examine attentivement ses tableaux, on s'oublie, on se transporte dans les contrées qu'il habita, on voit le mont escarpé, le pin solitaire, la sombre forêt; on entend l'aboiement du dogue, le cri de l'aigle; on marche au fracas du torrent, aux lueurs de la tempête; et, quand l'illusion finit avec la peinture, on ne croit pas avoir lu: il semble qu'on ait rêvé.

Quoi de plus pur que sa morale? Quel héros de l'antiquité l'emporte sur lui en affections louables, en dévouement magnanime? Que fait-il lorsqu'un roi, sauvé par ses armes, lui offre sa fille éprise d'un autre guerrier? Il surprend le secret de celle-ci, renonce à ses droits; et, quoique sensible à ses

attraits, l'unit au brave qu'elle aime. L'ennemi qui le défioit, l'étranger superbe est-il abattu? au lieu de lui donner la mort, il lui tend la main. *Mathos* rentre-t-il dans *Selma* avec l'épouse qu'il a ravie, en violant l'hospitalité? il arme *Fingal* d'un front sévere, il lui prête des accents terribles; il accuse, il épouvante, il accable le ravisseur. Le meurtrier de son fils, l'assassin de son cher *Oscar* lui demande-t-il, par l'organe de *Cathmor*, l'entrée du palais des vents? aux soupirs de son ombre plaintive il oublie ses attentats, et fait chanter son hymne funebre. Il ne croit jamais que la vengeance ait le droit de s'étendre au-delà du tombeau. Il prise l'humanité, la foi, la piété, presque autant que le courage. Quoique sa vie s'écoule dans les combats, quoiqu'il se joue des périls, et ne connoisse qu'une gloire, il commence toujours la guerre par des propositions de paix. Il prévient l'effusion du sang par tous les moyens compatibles avec la fierté de son caractere et la trempe de ses mœurs. Ses hymnes, lorsqu'il les composa, durent

inspirer la vertu : de nos jours ils la supposent dans ceux qui se plaisent à les lire ; et si je savois un héros qui aimât *Ossian* comme Alexandre aimoit Homere, je répondrois par cela même de la bonté de son cœur.

Les Dieux de la Grece ont vieilli ; l'imagination s'est lassée de les trouver, de les admirer par-tout sous leurs innombrables formes. La mythologie d'*Odin* révolte même les peuples du Nord ; ils ne peuvent songer sans horreur à son *Vaxhalla*, palais effroyable où le destin des guerriers est de se ranger en bataille, de se tailler en pieces, de renaître pour s'égorger de nouveau, et de boire la biere forte dans le crâne sanglant d'un ennemi. Le seul avantage de ces horribles fictions est d'accoutumer aux périls et de fortifier la valeur. Tel est aussi le but que se propose d'atteindre et qu'atteint en effet la mythologie d'*Ossian*. Mais il n'a pas besoin pour cela de constituer l'homme en éternel état de guerre ; aucune goutte de sang ne rougit son palais aérien ; les héros n'y conservent leurs boucliers et leurs lances qu'en

mémoire de leurs combats et de leurs triomphes; ils s'y réconcilient avec ceux qu'ils ont jadis détestés et combattus; ils y retrouvent tous les objets de leurs affections. Le dirai-je? sous le rapport mythologique *Ossian* ne l'emporte pas seulement sur *Odin*, il peut encore être mis en parallele avec les Grecs. Les Grecs puiserent leurs fictions dans leur esprit; *Ossian* trouva les siennes dans son cœur. Ses Ombres durent avoir sur les choses d'ici-bas plus de pouvoir que n'en obtinrent leurs Dieux; elles y tenoient par des rapports plus directs; elles s'y rattachoient par des nœuds plus forts. Un pere, du haut d'un nuage, appelant son fils aux exploits, et lui donnant pour exemple sa propre vie, étoit sans doute mieux écouté que Mars agitant son panache d'or. Quelque belle que fût Vénus, elle ne pouvoit, aux yeux d'un amant, égaler les charmes d'une amante. D'ailleurs les divinités du paganisme ne s'offroient pas sous des traits connus; il falloit les deviner en partie: il étoit même difficile de saisir leurs vrais attributs; ils varioient à l'infini; cha-

que poëte les modifioit selon son caprice ou son goût ; on mettoit en problême jusqu'à l'origine des personnages célestes : on ne savoit comment concilier leurs passions, et servir l'un sans déplaire à l'autre : on ignoroit lequel étoit le plus vénérable du Ciel ou de Jupiter, lequel étoit le plus vil de Mercure ou de Vulcain, laquelle étoit la plus chaste de Minerve ou de Diane. Les Dieux du second ordre n'inspiroient que peu de crainte; les demi-Dieux, que peu de respect; tous prenoient part aux foiblesses, aux passions humaines; et, dans ce conflit, dans ce chaos, l'homme hésitoit, incertain de ses devoirs comme de leurs droits. Combien la mythologie du barde est plus simple, plus naturelle, plus consolante sur-tout! Qu'est l'Élysée, par exemple, auprès du palais aérien? Connoît-on d'avance les êtres qu'on y trouvera? Prévoit-on d'une maniere positive les décisions de Minos? non, sans doute; l'incertitude arrête la consolation; et quand on perd un objet aimé, on peut craindre de le perdre pour toujours. Trois juges infernaux pro-

noncent ici sur les destinées de l'autre vie; là, au contraire, ce sont les vivants qui reglent l'avenir des morts. Celui qui fut brave, généreux, hospitalier, peut quitter la terre sans effroi; son hymne funebre est chanté, ses amis le reverront, ou plutôt ils ne cesseront pas de le voir. Il va devenir leur conseiller, leur régulateur suprême. Il leur apparoîtra tantôt satisfait et porté sur un nuage radieux, tantôt menaçant, entouré d'éclairs, assis sur le char des tempêtes. Les leçons qu'il leur donnera seront d'autant plus faciles, d'autant plus douces à suivre, qu'il les pratiqua sous leurs yeux. Voilà la plus belle de toutes les conceptions fabuleuses. Elle n'offre rien de compliqué, rien de vague; elle nous donne pour guides ceux que nous avons chéris, pour modeles ceux que nous avons admirés: elle n'impose à l'homme aucun effort surnaturel; elle le rend meilleur dans ce monde, et lui fait jouer dans l'autre un rôle presque divin.

La position d'*Ossian* ajoute encore à l'intérêt de ses poëmes. Les ténebres qu'il peint

l'entourent de leurs horreurs, il est aveugle; il a pris part aux combats qu'il chante; il a perdu tous ses amis; *Malvina* seule lui reste. Il n'a que son bras pour le soutenir, que sa voix pour le consoler. Il gémit comme frere, comme pere, comme fils. Le souvenir de ses malheurs se mêle sans cesse au souvenir de ses exploits. Le passé, le présent, l'accablent. Sa harpe est humide de pleurs, chacun de ses sons est un sanglot. Aussi n'est-ce pas à l'esprit, c'est au cœur à le juger.

HYMNE DU SOIR.

L'OMBRE à peine voile les cieux:
Des temps évanouis la splendeur éclipsée
Se retrace dans ma pensée,
Et m'inspire des chants dignes de mes aïeux.
Tout repose, ou se tait.... Les harpes suspendues
Languissent détendues.
Dernier fils d'un héros que la gloire enflamma,
Mes pas silencieux se traînent dans *Selma* (1);
Selma, palais des rois! asyle des conquêtes,
Fingal n'invite plus l'étranger à tes fêtes;
Tes murs harmonieux, par la mousse couverts,
Ne retentissent plus du doux bruit des concerts.
Les braves ont vécu; *Fingal* même succombe:
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe....
Et je ne puis mourir! et ma plaintive voix
Dit aux siecles futurs nos antiques exploits!
Quand la Reine des nuits ne brille point encore,
Quand sous l'obscurité la fleur se décolore,
Que les vapeurs du soir, comme un nuage épais,
Enveloppent les monts, les lacs, et les forêts,
De mon génie éteint le flambeau se rallume:

Le besoin de chanter m'embrase et me consume.
La tendre *Malvina*, charme de mes vieux jours,
De son bras attentif me prête le secours:
Elle guide *Ossian* au pied du roc sauvage;
Il s'assied sous un chêne an mobile feuillage.
De mon destin alors s'adoncit la rigueur:
Une puissante voix vient réveiller mon cœur;
C'est la voix du passé... Les siecles mémorables
Se pressent sous mes yeux, chargés de faits brillants;
Soudain je les recueille, et mes chants favorables
Eternisent le nom de mille chefs vaillants.
Non, du ruisseau fangenx ils ne sont point l'image,
Ces chants qui de *Lutha* rappellent les concerts;
Doux et mélodieux, ils enchantent les airs.
O terre de *Lutha*, que j'aime ton rivage,
Quand la veuve d'*Oscar*, sous ses doigts vagabonds,
Anime la harpe sonore!
Ses accords amoureux réjouissent les monts.
Aimable *Malvina*, toi qne le Barde implore,
Prête l'oreille à ses accents:
Fille charmante, accours; viens ranimer encore
Les feux de mon génie affoibli par les ans.

OINA.

Je n'étois point encore appesanti par l'âge:
Fingal arme mon bras; il commande; et soudain
Mes rapides vaisseaux, sous un ciel sans nuage,
Voguent vers *Inistore* aux lueurs de *Cathlin* (2).
J'allois du vieux *Malor* dissiper les alarmes:
La guerre rugissoit au bord de ses torrents;
Une étroite amitié, que respectoient les ans,
Aux armes de mon pere avoit uni ses armes.
J'arrive: il reconnoît l'étendard des héros;
Et, me tendant la main, il m'adresse ces mots:
« Fils du roi de *Morven*, sur mes vertes collines
« Quel esprit a guidé tes pas?
« Chef du sauvage *Ullin* (3) et des plaines voisines;
« *Dunthalmon* de ma fille adoroit les appas:
« Je n'ai pu l'accorder à son impatience;
« Nos peres étoient ennemis (4).
« Mais dix mille guerriers, à ses ordres soumis,
« Sur nos bords malheureux promenent la vengeance.
« Seul, privé des secours qui me furent promis,
« J'ai voulu réveiller la foi de mes amis;
« Mais tous, fermant l'oreille à ma voix importune,
« Ont oublié *Malor* au jour de l'infortune.

— « Tes maux me sont connus; je viens les soulager,
« Et servir de mon bras ta cause glorieuse:
« Ne crois point qu'*Ossian* soit une ombre trompeuse
« Qui se dissipe et fuit à l'aspect du danger.
« J'ai promis à *Fingal* de veiller sur ta tête:
« Il se souvient encor du jour où la tempête
« Le jeta sur ces bords témoins de ta splendeur.
« Tes secours, tes présents charmerent sa douleur:
« Tu le fis asseoir à ta fête;
« Mais sa reconnoissance égale sa valeur.
« De *Tremnor* dans mes mains tu vois briller l'épée:
« Si j'en crois ma fougueuse ardeur,
« Ton attente, *Malor*, ne sera point trompée.
— « Des guerriers de *Morven* je connois le pouvoir:
« Fils d'un roi généreux, appui de la foiblesse,
« Tu fais luire à mon ame un doux rayon d'espoir:
« Ta voix console ma tristesse;
« Tel daigne nous parler l'orageux *Cruthloda* (5),
« Lorsque, resplendissant des feux du météore,
« Sa voix vient réjouir les vallons du *Loda*,
« Et fait taire les vents sur les rocs d'*Inistore* (6).
« Cependant l'aigle altier abandonne les airs;
« Déja la nuit taciturne, voilée,
« Commence à parcourir sa carriere étoilée.
« Viens t'asseoir dans mes tours, noble enfant des concerts».
Je le suis. A ma vue *Oïna* se présente:

L'abattement se peint dans ses traits douloureux,
Et sous ses doigts la harpe obéissante
Pousse des soupirs langoureux.
Ses yeux d'azur, que voile un sinistre nuage,
Roulent, chargés d'amour, de tristesse et de pleurs;
Tels deux astres du soir brillent dans le feuillage,
Ou telles nous voyons, au pied du roc sauvage,
Les larmes du matin qui tremblent sur les fleurs.
Le roi des jours s'apprêtoit à répandre
Sur l'horizon ses nouvelles clartés,
Que j'écoutois encor sa voix naïve et tendre.
Des cris tumultueux soudain se font entendre;
La bataille et la mort grondent de tous côtés:
Dunthalmon contre nous s'avançoit dans la plaine.
Je vole; et de mon œil, enflammé par la haine,
S'échappent à la fois et la foudre et l'éclair.
En vain mille guerriers, sous un rempart de fer,
Veulent couvrir leur chef: il tombe, et je l'enchaîne.
Le vieux roi satisfait me presse dans ses bras:
« *Ossian*, me dit-il, tu ne partiras pas
« Sans emporter le prix de ta noble vaillance:
« Ma fille doit payer ce que tu fis pour nous;
« Sa beauté, sa candeur, son aimable innocence,
« Réjouiront l'ame de son époux.
« Je te la donne... Au lever de l'aurore
« Qu'elle vogue avec toi sur l'orageuse mer.

« Pour ton bonheur que puis-je faire encore?
« De mes trésors accepte le plus cher. »

Pour la seconde fois sur la plaine glacée
La nuit sombre descend, de frimas hérissée;
Mais le sommeil me fuit... Des sanglots douloureux
Frappent mon oreille attentive:
C'est *Oina*, solitaire et plaintive,
Qui dans l'ombre chante ses feux.

« Objet de mon unique amour,
« Sur ton rocher désert, le cœur rempli d'alarmes,
« Peut-être, de l'aurore implorant le retour,
« Loin de moi tu verses des larmes.

« Hélas! tes vœux sont superflus.
« L'aurore renaîtra plus touchante et plus belle;
« Mais ses jeunes rayons ne me trouveront plus
« Dans la demeure paternelle.

« Monts escarpés, sombres forêts,
« Solitaires vallons, noirs rochers, doux ombrages,
« Vous ne me verrez plus de mes rapides traits
« Poursuivre les chevreuils sauvages.

« O ma harpe, qui tant de fois
« Adoucis les tourments de mon ame éperdue,

« Repose désormais dans l'asyle des rois,
« Silencieuse et détendue ».

Elle se tait. Soudain près d'elle je m'élance....
« Belle *Oina*, lui dis-je, appaise tes douleurs;
« C'est à moi de sécher les pleurs
« Que fait couler une injuste puissance:
« Loin des chefs de *Morven* le barbare plaisir
« De presser dans leurs bras une vierge tremblante!
« Fille des rois, ta beauté languissante
« Dans mon cœur un moment éveilla le desir;
« Mais j'entends une voix sévere
« Qui me crie: *Ossian*, respecte le malheur!
« Fils d'un héros, sois digne de ton pere,
« Etouffe une coupable ardeur.
« Tes larmes, *Oïna*, n'auront point été vaines:
« Je cede à *Dunthalmon* tous mes droits sans retour.
Du guerrier à ces mots ma main brise les chaînes.
Pourquoi, dis-je à *Malor*, rompre ces nœuds d'amour?
Dunthalmon avec gloire a fait briller sa lance;
Si vos aïeux d'une auguste alliance
Rompirent jadis les liens,
Maintenant de la haine ils ne sont plus la proie,
Et vuident à longs traits la coupe de la joie
Dans leurs palais aériens (7).

NOTES D'OINA.

(1) *Selma*, nom du palais de *Fingal*, roi de *Morven*, et pere d'*Ossian*.

(2) *Cathlin*, nom de l'étoile du soir chez les Calédoniens. Voici, d'après *Macpherson*, les sept étoiles principales de ces peuples : *Caumathon*, Tête de l'ours; *Colderna*; Rayon oblique; *Uloicho*, Guide nocturne; *Cathlin*, Rayon des flots; *Reldurath*, Etoile du crépuscule; *Berthin*, Feu de la colline; *Tonthena*, Météore des vagues.

(3) Ancien nom de l'*Ulster*, partie de l'Irlande.

(4) Lorsque les ancêtres de deux guerriers avoient été désunis, leurs descendants héritoient de leur haine; elle se perpétuoit jusqu'aux générations les plus reculées : les liens de l'amitié étoient également indissolubles. Deux Calédoniens se rencontroient-ils dans la mêlée; si leurs aïeux avoient été divisés, il n'en falloit pas davantage pour qu'il s'engageât entre eux un combat opiniâtre et mortel. Si au contraire l'intelligence avoit régné entre leur famille, ils échangeoient leurs armes, et se juroient une éternelle amitié.

(5) *Cruthloda*, un des aïeux de *Malor*.

(6) *Inistore* étoit nne des Orcades.

(7) Les Calédoniens croyoient que tous ceux qui s'étoient distingués par leur bravoure ou leur vertu habitoient après leur mort un palais de *nuages*; ils y conservoient tous leurs goûts, et s'y livroient aux mêmes plaisirs qu'ils avoient connus durant leur vie; et comme la chasse étoit un des principaux, armés d'un arc de *neige*, ou d'une lance de *vapeur*, ils poursuivoient, dans les vastes plaines du firmament, des chevreuils de *météores* et des sangliers de *brouillards*. Là s'éteignoit tout sentiment de haine; les habitants du palais aérien apparoissoient quelquefois à leurs enfants et à leurs amis; ils disposoient à leur gré des éléments, déchaînoient les tempêtes, troubloient les mers; mais n'avoient d'ailleurs aucun pouvoir sur les hommes: ils étoient divisés en bons et mauvais esprits; les premiers ne se montroient qu'aux rayons d'un jour pur, sur le bord des ruisseaux, ou dans les riantes vallées: les seconds, au contraire, ne paroissoient qu'environnés d'éclairs, au bruit du tonnerre, et dans les nuits orageuses.

DARTHULA.

SUJET.

Cromnal, roi d'*Etha*, eut trois fils, *Nathos*, *Ardan*, et *Morar*. Ils attaquerent *Caïrbar*, usurpateur de l'Irlande, et le défirent dans plusienrs combats. *Darthula*, fille de *Colla*, roi de l'*Ulster*, étoit aimée de *Caïrbar* : mais elle vit *Nathos*, l'aima, et s'enfuit avec lui. Une tempête rejeta leur vaisseau sur les côtes mêmes où *Caïrbar* campoit avec son armée. Les trois freres se défendirent long-temps avec courage; mais ils succomberent enfin sous le nombre, et furent massacrés. L'infortunée *Darthula* se perça sur le corps de son cher *Nathos*.

OSSIAN.

Fille du ciel, que j'aime tes appas,
Et l'éclat virginal dont ton front se couronne!
Dans les plaines d'azur où s'impriment tes pas
Des astres de la nuit la foule t'environne.
Les nuages obscurs s'éclairent de tes feux;
Par toi l'air est plus doux, la nature plus belle.
Les vents n'osent troubler ton cours silencieux.

Que fais-tu loin de nous quand une ombre rebelle
Enveloppe ton globe et le cache à nos yeux?
Vas-tu, comme *Ossian*, plaintive, gémissante,
Dans l'asyle de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Reine aimable des nuits, connois-tu le malheur?
Maintenant, revêtu de toute sa lumiere,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts:
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carriere,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.
Nathos de l'Océan ouvre le sein humide;
A ses côtés sont *Ardan* et *Morar*.
Les trois fils de *Cromnal* d'une course rapide
Se dérobent aux traits du puissant *Caïrbar*.
Quelle est cette jeune étrangere
Qui des mers auprès d'eux brave les flots bruyants?
Ses longs cheveux en boucles ondoyants
Flottent sur sa taille légere.....
C'est *Darthula*, l'amante de *Nathos*:
De *Caïrbar* elle fuit la tendresse,
Et ses regards où se peint la tristesse
Errent languissamment sur son jeune héros.
O douleur! les vents infideles,
Couple charmant, abusent votre espoir.
Ces monts chargés de glaces éternelles,
Ces ruisseaux que vos yeux viennent d'appercevoir

Ne mouillent point *Etha* d'une onde fugitive.
Les tours de *Caïrbar* pesent sur cette rive;
Vous retombez en son pouvoir.
Vous qui déçûtes leur attente,
Vents du midi, que faisiez-vous alors?
Pourquoi sur nos paisibles bords
Dépouiller le chardon de sa robe piquante?
Que n'alliez-vous enfler les voiles de *Nathos?*
Que ne présentiez-vous à sa vue empressée
Et le toit paternel, et les riants côteaux
Où sa jeune valeur s'étoit tant exercée?
Qu'aisément, ô *Nathos*, tu maîtrisas le cœur
De la jeune beauté qui te suit et t'implore!
Ton visage avoit la douceur
Des premiers rayons de l'aurore;
Ta chevelure effaçoit en noirceur
L'aile du corbeau d'*Inistore;*
Le gazouillement des ruisseaux,
Le doux murmure du zéphyre
Qui se joue entre les roseaux,
L'air pur que le chasseur respire
Assis le soir au bord des eaux,
Sur les sens avoient moins d'empire
Que les sons flatteurs de ta voix.
Mais quand dans les combats tu poursuivois les rois,
Tu ressemblois à la mer irritée

Dout les vents orageux troublent le vaste seiu ;
Au bruit de tes armes d'airain
S'eufuyoit des héros la foule épouvantée.
Ce fut aiusi que te vit *Darthula*
Trauquille au palais de ses peres ;
D'un feu soudain elle brûla ;
Des pleurs d'amour mouillerent ses paupieres...
Mais les vents ont trompé tes vœux ;
O fille de *Colla*, tu t'égares dans l'ombre !
Arrêtez, vents jaloux ; sileuce, vague sombre ;
Laissez-moi recueillir ses accents douloureux.

DARTHULA.

Quelle clarté lutte avec les téuebres ?
Entends-je de *Nathos* les torrents écumeux ?
Revois-je *Etha ?* ces tours fuuebres,
Sont-ce les tours de mes aïeux ?
Eh quoi ! *Nathos* me répoud par des larmes.....
Où sommes-nous ?

NATHOS.

Auprès de *Caïrbar*,
Dans ses états : la nuit et le hasard
A de uouveaux périls vont exposer tes charmes.
Non, *Darthula*, cette foible clarté
N'éclaire poiut la salle de nos fêtes. (1)

Nous revoyons *Ullin*, noir séjour des tempêtes:
Voilà de *Caïrbar* le palais détesté.
Ardan, *Morar*, mes jeunes freres
Descendez avec moi; cherchons quelque sentier
Qui nous dérobe aux fureurs meurtrieres
De cet homicide guerrier.
Toi, *Darthula*, que ton cœur s'abandonne
Au doux espoir; il t'est encor permis:
A l'ombre de ce roc, loin de nos ennemis
Repose en paix, mon glaive t'environne.

Il dit, et part. Seule avec ses douleurs
Son amante s'assied sur la mousse sauvage,
Et ses beaux yeux se remplissent de pleurs.
Tremblante au bruit des flots grondants sur le rivage,
Elle promene au loin ses regards inquiets:
Elle appelle *Nathos* d'une voix donce et tendre;
Mais *Nathos* ne peut plus l'entendre,
Ses cris ne vont frapper que les rochers muets.

« Pâle, craintive, délaissée,
« Je veille dans l'horreur d'une profonde nuit.
« Oh! que mon ame est oppressée!....
« J'ai besóin de secours, et mon amant me fuit!

« Il me fuit! où donc peut-il être?

« Quel charme impérieux le retient loin de moi ?
« *Nathos*, hâte-toi de paroître !
« Je suis seule, reviens dissiper mon effroi.

« Déja bourdonne la tempête ;
« Les vents séditieux se heurtent dans les airs :
« Hélas ! où reposer ma tête ?
« Où trouver un asyle en ces climats déserts ?

« O lune, écarte les orages ;
« Astres silencieux, que vos pâles rayons
« Brillent à travers les nuages !
« Guidez mes pas errants sur la cime des monts.

« Mais l'amour vers moi le ramene ;
« C'est lui, j'entends ses pas au loin retentissants.
« Pourquoi cette terreur soudaine ?
« Chef d'*Etha*, quelle crainte a passé dans tes sens ?

Nathos revint morne et farouche ;
Quelques soupirs s'échappoient de sa bouche ;
La haine allumoit ses regards ;
La pâleur couvroit son visage :
Tel se plonge au sein des brouillards
Le soleil vaincu par l'orage.

DARTHULA.

O mon héros! j'attendois ton retour:
Tu le sais; contrainte à la fuite,
Sans parents, sans appui, je n'ai que ton amour.
A quel affreux destin les combats m'ont réduite!
Un silence éternel regne dans *Selama.* (2)
La tombe a dévoré mon pere;
Il s'est éteint, le feu qui l'anima;
Et ce vieillard n'est plus qu'une froide poussiere.

Les voiles de la nuit embrassoient l'univers;
Les flots tumultueux, appaisés par les ombres,
Rampoient au pié des rocs que la mousse a couverts,
Et les hiboux cachés dans leurs retraites sombres
Troubloient seuls par leurs cris le silence des airs:
Assise sur les tours de mon palais antique,
Je songeois à mon frere, au généreux *Colmar*,
Qui loin de nous combattoit *Caïrbar*,
Quand soudain à mes yeux, pâle, mélancolique,
Se présente mon pere; un glaive arme sa main,
Et de fréquents soupirs s'élevent de son sein.
« *Darthula*, me dit-il, ma famille est éteinte;
« Ton frere infortuné vient de perdre le jour;
« Mais d'un coup plus amer ma vieillesse est atteinte,
« Et c'est encor sur toi que gémit mon amour.

« *Caïrbar* triomphant, suivi de son armée,
« S'avance vers ces lieux, et nous porte des fers.
« Qu'il vienne, je l'attends; ma valeur ranimée
« Pourra venger les maux que nous avons soufferts.
« Prends ce casque, arme-toi du glaive de tes peres;
« Demain, dès que le jour aura sur les bruyeres
« De ses premiers rayons versé le doux éclat,
« Suivis de nos guerriers nous irons au combat.

Le jour paroît. Je charge mon armure,
Mon bras fléchit sous un lourd bouclier,
Et le poids d'un casque d'acier
Presse ma noire chevelure;
Mon pere m'ouvre le chemin:
Quelqnes braves glacés par l'âge
D'un pas tardif et lent suivent leur souverain.
Tous nos jeunes guerriers, trahis par leur courage,
Naguere étoient tombés dans un climat lointain:
Leurs peres affoiblis s'avancent hors d'haleine;
La lance pese à leurs bras languissants,
Et les zéphyrs, portés sur une aile incertaine,
Frémisssent dans leurs cheveux blancs.
« Témoins de ma triste vieillesse,
« Leur dit *Colla*, plus terrible et plus fier
« Vous m'avez vu jadis sous un rempart de fer
« Dans les périls sanglants signaler mon adresse.

« Hélas ! ils sont passés ces jours de ma valeur :
« Comme moi vous pleurez vos forces éclipsées ;
« Jours de gloire présents à nos tristes pensées,
« Que votre souvenir réveille notre ardeur !
Il dit, et tirant son épée
Colla s'élance furieux.
Soudain d'un bruit confus notre oreille est frappée :
Nous avançons, et bientôt à nos yeux
S'offrent mille guerriers en ordre dans la plaine.
Déja la fureur et la haine
Ont donné le signal affreux.
Mais pourquoi retracer ces moments douloureux ?
Percé d'un trait mortel je vis tomber mon pere :
Je volois recueillir l'ame de ce vieillard ;
Mes mains alloient fermer sa sanglante paupiere,
Quand je vois accourir le sombre *Caïrbar.*
A mon aspect une joie homicide
Brille en son œil farouche et sur son front livide ;
Il ose me parler de son barbare amour,
Dans mon propre palais il me traîne expirante;
Le reste t'est connu. Je maudissois le jour,
Et j'appelois la mort à mes desirs trop lente,
Lorsque brillant d'ardeur, de gloire, et de beauté,
Tu parus tout-à-coup à mon œil enchanté ;
Tu parus : *Caïrbar* vit resplendir ta lance,
Et s'enfuit devant toi comme un chevreuil léger.

Mais qui peut encor t'affliger?
Avons-nous, cher *Nathos*, perdu toute espérance?

NATHOS.

Je crains peu les combats. A peine en mon printemps,
Je m'embrasois des feux de la victoire;
Fils des héros, rempli de leur mémoire,
Je brûlois d'égaler leurs exploits éclatants;
Et la guerre étoit pour mon ame
Ce que l'astre du jour est pour les frais vallons
Quand, au midi, couronné de rayons,
Il y verse un torrent de flamme.
O souvenirs! ô stériles regrets!
Plus d'une fois dans les champs du carnage
J'avois lancé d'inévitables traits,
Avant que mon jeune courage
Eût d'un joug tyrannique affranchi tes attraits,
Tes attraits aussi doux que la brillante étoile
Qui tremble dans les cieux au milieu de la nuit.
Mais le nuage approche, et va, d'un sombre voile,
Envelopper l'astre pur qui me luit.
O *Darthula!* les vents ont déçu ma tendresse.
Le palais de ton pere est encor loin de nous;
Nous sommes seuls, exposés au courroux
Du ravisseur de ta jeunesse.
Mes freres, il est vrai, secondant mes efforts,

Au péril de leurs jours vont défendre tes charmes ;
Mais que pourront nos foibles armes
Contre tant de guerriers défenseurs de ces bords ?

ARDAN.

Nathos, notre perte est certaine.
J'ai vu flotter d'*Erin* (3) le puissant étendard ;
J'ai reconnu la voix de *Caïrbar :*
Ses guerriers veillent dans la plaine.
A la lueur des rapides éclairs,
Vois rouler leur phalange sombre,
Vois briller leurs dix mille fers.

NATHOS.

Va, je les vois, et n'en crains pas le nombre.
O mer d'*Ullin* (4) *!* avec tant de fracas
Pourquoi précipiter tes ondes furieuses ?
Pourquoi déployez-vous vos ailes orageuses,
Enfants de l'air et des frimas ?
Pensez-vous que vos vains éclats
Sur ce roc aride et sauvage
De *Nathos* enchaînent les pas ?
Non, il n'est retenu que par son seul courage,
Par l'espoir glorieux d'effacer son outrage,
Ou de périr dans les combats.

Il se couvre, à ces mots, de l'airain homicide ;

La lance paternelle arme son bras nerveux;
Un casque étincelant embrasse ses cheveux;
Et la fureur se peint dans son œil intrépide.
« *Morar*, dit le héros, dans les flancs du rocher
« Serpente une grotte profonde;
« Mon amante peut s'y cacher.
« Va, de ses jours que ta foi me réponde.
« Pour nous, *Ardan*, marchons à l'ennemi;
« Et, si mon bras mal affermi
« Se refuse à servir ma haine;
« Si je dois tomber sur l'arene,
« *Morar*, embarque-toi; regagne mon palais :
« Va du triste *Cromnal* adoucir la misere;
« Dis-lui, pour calmer ses regrets,
« Que *Nathos* expirant songeoit à son vieux pere;
« Qu'il est mort accablé, mais non pas abattu,
« Que, même à son heure derniere,
« Il n'a point démenti son sang et sa vertu :
« Et toi, lorsque le sombre automne,
« Sur les gazons flétris, dans les bois dépouillés,
« De son éclat stérile et monotone
« Viendra frapper tes yeux de pleurs toujours mouillés,
« *Darthula*, dans nos tours antiques
« Convie à tes banquets les filles des héros;
« Et que leurs voix mélancoliques
« Eternisent le nom du malheureux *Nathos*.

« Mais plus heureux si la harpe sonòre
« Sous les doigts d'*Ossian* (5) pleuroit en mon honneur ;
« Mon ombre, alors errante au sein d'un météore,
« S'enivreroit de joie et de bonheur. »

OSSIAN.

Nous étions cette nuit dans la salle des fêtes ;
Et, tandis qu'au bruit des torrents
Se mêloient les soupirs des fantômes errants,
Nous, du roi de *Morven* nous chantions les conquêtes.
Soudain un vent impétueux
Arrache un son de mort (6) à ma harpe plaintive.
Fingal pâlit.... l'effroi qui le captive
Perce dans ces mots douloureux :
« Un héros de *Morven* en ce moment succombe :
« La harpe de mon fils ne gémit point en vain ;
« Que de tristes accords s'élevent sur sa tombe !
« *Ossian* pleure son destin. »

Il se tait. Son front plus tranquille
Cache le trouble de son cœur.
Cependant j'obéis, et ma harpe docile
Commence ce chant de douleur :

« Penchez-vous du sein des nuages,
« Ombres pâles de nos aïeux.

« Ecartez de vous les orages,
« La terreur, le sang, et les feux :
« Voyez d'un regard favorable
« Celui qui meurt en ce moment;
« Et que votre main secourable
« Ouvre pour lui le firmament!

« Déployez sa robe légere;
« Trempez son glaive nébuleux;
« A son char brillant de lumiere
« Attelez des coursiers fougueux :
« A l'heure où le sommeil nous plonge
« Dans un repos délicieux,
« Qu'il vienne sur l'aile du songe
« Réjouir nos cœurs et nos yeux. »

Cependant, sur les bords d'une mer courroucée
L'intrépide *Nathos* veilloit, pâle d'horreur :
Darthula, près de lui, sous ses maux affaissée,
Garde un morne silence, et cache sa terreur.
Le jour renaît enfin; sa clarté vacillante
Découvre à leurs regards un essaim de héros :
Chacun est revêtu d'une armure brillante;
Chacun avec fierté brandit deux javelots.
Tel qu'un vaste rocher qui commande à la plaine,
Du milieu des guerriers s'éleve *Caïrbar;*

Sa voix gronde, et son œil, enflammé par la haine,
Dans un orbite affreux roule un affreux regard.

NATHOS.

Viens, chef de *Témora*, descends sur le rivage;
Ose me disputer l'objet de mon amour:
Tu ne peux l'obtenir qu'en m'arrachant le jour.
Viens, nous sommes tous deux affamés de carnage.
Jadis, tu me fuyois palpitant de frayeur
Quand, aux plaines d'*Etha*, je guidois mon armée:
Maintenant je suis seul; ta prudente valeur
D'un nouveau feu s'est allumée.

CAÏRBAR.

Jeune présomptueux, modere cette ardeur:
Crois-tu que *Caïrbar*, dégradant son épée,
La trempe dans le sang d'un guerrier inconnu?
Le nom de tes aïeux ne m'est point parvenu;
La terre de leur gloire a-t-elle été frappée?
Sont-ils montés au rang des rois?
Aux murs de leurs palais des armes attachées,
Par leur bras redoutable aux héros arrachées,
Rappellent-elles leurs exploits?

Nathos rougit; et de son œil humide
Tombe une larme: il fait briller son fer...
Ses freres, plus prompts que l'éclair,

Déja se sont armés de leur glaive homicide:
Caïrbar, de meurtres avide,
Donne l'affreux signal; les dards sifflent dans l'air...
Percés, couverts de sang, *Nathos* et ses deux freres
Sur le sable rougi tombent décolorés;
La mort a fermé leurs paupieres:
Tels, de fraîches eaux entourés,
Au haut d'un mont croissent trois jeunes chênes;
Le voyageur, arrêté dans les plaines,
D'un œil surpris les mesure tous trois.
Mais la Nuit à son char attele les tempêtes,
Les Autans font mugir leurs effrayantes voix;
Les chênes, battus à la fois,
Et courbant sous les vents leurs orgueilleuses têtes,
Roulent au pied du mont dont ils furent les rois.
Darthula muette, immobile,
L'œil morne, les cheveux épars,
Dans sa fureur sourde et tranquille,
Promene par-tout ses regards.
Mais bientôt ses genoux fléchissent:
Un dard est caché dans sa main;
Elle le plonge dans son sein,
Et des flots de sang en jaillissent.
Caïrbar accourt, mais en vain....
De remords, de douleur son ame est déchirée,
Et sur sa victime expirée
Il se penche, et maudit le barbare destin.

OSSIAN.

Tu n'es plus, ô beauté charmante!
La tombe te dévore... Un sommeil éternel
De l'aimable *Nathos* presse la jeune amante.
Honneur de *Sélama*, sous le toit paternel
Tu ne toucheras plus la harpe frémissante.
Un deuil lugubre et solemnel
Voile d'*Ullin* la rive gémissante.

Objet de l'amour des héros,
Quand t'échapperas-tu de l'étroite demeure?
Jamais, sans doute, hélas! Qui peut connoître l'heure,
L'instant où doit finir ton funeste repos?
Quand le soleil, vainqueur de la nuit orageuse,
Viendra dorer le haut des monts,
Il te retrouvera, sous la pierre fangeuse,
Pâle, froide, insensible au feu de ses rayons.

Releve-toi, fille adorée:
Déja le doux printemps succede aux noirs hivers;
La fleur, fraîchement colorée,
Du parfum matinal embaume au loin les airs.
Prends ton arc: le chasseur s'éveille;
Va percer de tes traits le chevreuil bondissant....
Mais contre lui ton arc est impuissant;
Près de toi détendu, dans la tombe il sommeille.

NOTES.

(1) Aucun peuple n'a porté plus loin l'hospitalité que les anciens Ecossais : chaque souverain avoit dans son palais une *salle des fêtes;* tous les étrangers y étoient admis sans distinction. Les Bardes chantoient et jouoient de la harpe. S'ils connoissoient l'étranger, ils ne manquoient jamais de célébrer ses exploits et ceux de ses ancêtres. La fête duroit trois jours, pendant lesquels le chef ignoroit le nom de ses hôtes. Dans ces climats où, comme nous l'avons déja observé, la haine des familles étoit héréditaire, cette découverte auroit été souvent funeste à l'étranger reçu : aussi Ossian, en parlant d'un roi barbare, ajoute-t-il qu'il *demandoit son nom à l'étranger.*

(2) Palais qu'habitoit *Darthula* dans l'*Ulster.*

(3) *Erin*, ancien nom de l'Irlande.

(4) Ancien nom de l'*Ultonie.*

(5) Aucun guerrier n'étoit reçu dans le palais de *nuages* que les Bardes n'eussent chanté son hymne

fnnebre. *Nathos*, prêt à périr, forme des vœux pour qu'*Ossian* chante la sienne. On ne pent concevoir quelle étoit l'inflnence des Bardes chez les habitants du Nord, et le fanatisme de valeur que leurs hymnes inspiroient. « Venez nous voir combattre, leur disoient les rois prêts à livrer une bataille, et chantez-nons ». C'est par eux que la Gaule, la Germanie, l'Irlande et l'Ecosse, se défendirent si long-temps contre les Romains ; et lorsque, dans le neuvieme siecle, Edonard tenta la conquête dn pays de Galles, il ne put l'asservir qu'en faisant massacrer tons les Bardes : mais il ne put anéantir leurs chants, qui perpétuerent dans ces contrées la haine du vainquenr et l'amour de l'indépendance. Les Scaldes chez les Scandinaves étoient aussi les dispensateurs de l'immortalité ; nourris dans le culte sanglant d'*Odin*, leurs poëmes désordonnés sont pleins d'une éloqnence rude et farouche : on n'y retrouve point cette mélancolie touchante, cette loyanté presque chevaleresqne qui font le charme des vers d'*Ossian*. Mais que sont devenns les poëmes de ces Scaldes, Norvégiens et Suédois? peut-être sont-ils ensevelis sous les mnrs d'*Odensée*, ou dans les campagnes d'*Upsal*, si célebres jadis par les temples qn'on y avoit bâtis en l'honnenr d'*Odin*. Les Saxons avoient aussi leurs Bardes. Charlemagne, par les soins d'Eginhard, avoit recueilli

plusieurs de leurs ouvrages : les siecles se sont écoulés, et comme un torrent rapide en ont emporté les débris.

(6) Lorsqu'un guerrier célebre étoit exposé à un grand péril, les harpes rendoient d'elles-mêmes un son lugubre et prophétique : souvent les ombres des aïeux du guerrier en pinçoient les cordes. Les Bardes alors commençoient un chant de mort, dont l'effet étoit si salutaire, que les fantômes retournoient dans leurs palais pour y recevoir avec empressement et revêtir de ses armes fantastiques le héros décédé.

CHANT DE FINGAL.

SUR LA RUINE DE BALCLUTHA.

Elle n'est plns cette cité superbe
Dont la splendeur remplissoit nos déserts;
Le sommet de ses tours s'élançoit dans les airs,
Et maintenant elle languit sons l'herbe;
Le deuil, le désespoir, les cris
Habitent son morne rivage:
J'ai vn moi-même ses débris:
Par-tont croît la mousse sauvage;
Par-tont an souffle des Autans
Frémit le chardon solitaire.
Quelqnes chênes encor vivants
Versent une ombre funéraire
Sur l'écume des noirs torrents.
Bardes, prenez vos harpes douloureuses;
Entonnez les chants de la mort:
De ces héros éteints plaignez le triste sort,
Et consolez leurs ombres malheureuses.
Ils sont tombés: nous tomberons comme eux,

Quelle fatale erreur t'entraîne,
Homme foible et présomptueux?
Pourquoi ces palais fastueux?
Le temps, dans sa course incertaine,
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui, rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours
Ton regard au loin se déploie,
Et de ta plaine immense embrasse les contours:
Du voile des sombres années
Demain tu dormiras couvert;
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le vent du désert.

Braves guerriers, où sont vos peres?
Dans les combats ces astres ont brillé;
Et maintenant, ombres légeres,
De sa splendeur leur front est dépouillé.
Le bruit seul de leur renommée
Nous atteste qu'ils ont vécu:
Leur gloire cependant est par-tout imprimée,
Et leur bras a toujours vaincu.
Puisqu'il faut succomber, laissons un nom célebre;
Brillons après la mort d'un éclat lumineux:
Ainsi, l'astre du jour, ceint d'un voile funebre,
Dans l'occident, lointain et nébuleux

Laisse encore après lui la trace de ses feux.
Vers leur déclin mes jours se précipitent;
Déja mon bras est affoibli:
Mais je ne tombe point dans l'ombre de l'oubli;
Du palais errant qu'ils habitent
Mes aïeux se penchent vers moi...
O mon pere! O *Comhal!* je vais m'unir à toi.

Ainsi chante *Fingal.* Dans un profond silence,
Sur nos harpes courbés, nous écoutions sa voix:
Moins douce est au chasseur, fidele ami des bois,
L'haleine du zéphyr qui dans l'air se balance.
Fingal, tu souriois comme aux jours de l'hymen:
Que ton front étoit pur! Que ta voix étoit fiere!
Mais tu n'eus point de rival, ô mon pere!
Fils de *Comhal*, roi puissant de *Morven.*

MINONA.

SUJET.

Minona, fille d'*Anir*, roi de *Duvranna*, aimoit passionnément *Swaran*, fils du roi d'*Inistore*. Le jour où l'on devoit les unir étoit fixé quand *Fingal* envoya ordre à *Swaran* de se rendre à *Morven* pour l'accompagner dans une expédition. *Swaran* obéit, mais il promit à *Minona* que, s'il survivoit à cette entreprise, il reviendroit sur-le-champ, et fixa même le jour de son retour: d'un autre côté *Anir*, accompagné de son fils *Lathmon*, fut obligé de partir pour la guerre, et *Minona* resta seule dans le palais de *Duvranna*. Elle avoit autrefois dédaigné l'amour de *Duromath*, souverain de l'isle de *Tromaton*. Cet amant méprisé profita de l'absence d'*Anir* et de *Lathmon*, enleva *Minona*, et la conduisit dans son isle. Le poëme commence au moment où *Swaran* arrive à *Duvranna*, et n'y trouve plus son amante.

L'OBSCURITÉ couvroit le palais de *Lathmon*:
Aux rives du couchant, pâle, silencieuse,
La lune ne versoit qu'une clarté douteuse,
Et le vent de minuit siffloit dans le vallon.

L'intrépide *Swaran* s'avance dans la plaine :
Auprès de *Minona* sa flamme le ramene.
Mais quel morne silence habite son palais !
Sur les monts, sous les eaux, dans les airs, tout sommeille,
Et la voix d'une amante, à cette heure de paix,
Du héros empressé ne frappe point l'oreille.
« Que fais-tu, mon amour ! quel obstacle jaloux
« Aux regards de *Swaran* peut te cacher encore ?
« Rappelle-toi l'instant, si cruel et si doux,
« Où l'honneur m'entraîna sur les mers d'*Inistore* :
« Ta beauté des destins accusa le courroux ;
« Je vis, à mon départ, tes yeux noyés de larmes ;
« Ton beau sein palpita de terreur et d'amour ;
« Ta défaillante voix m'exprima tes alarmes...
« Et tu ne parois point pour chanter mon retour ! »
Il dit. Mais du palais les portes sont ouvertes :
Le seuil est tout jonché de feuillages flétris,
Et le Nord, mugissant sous les voûtes désertes,
De la douleur, au loin, semble pousser les cris.
Nulle clarté ne luit : sur la roche glacée
Le malheureux *Swaran* s'assied triste et rêveur.
De noirs pressentiments roulent dans sa pensée,
Et des projets confus se heurtent dans son cœur.
Cependant le sommeil des peines qu'il endure
Vient redoubler encor le tumulte et l'horreur ;
Et d'un songe, trois fois, l'épouvantable augure

Dans ses sens éperdus fait passer la terreur.
Il revoit *Minona*, que son ame idolâtre:
Un nuage de pleurs voile ses yeux charmants;
Ses noirs cheveux épars sont le jouet des vents,
Et le sang à longs flots rougit son sein d'albâtre.
« Il dort sur son rocher l'objet de mes amours;
« Il dort! et *Minona*, qu'il avoit tant chérie,
« Par des cris impuissants l'appelle à son secours.
« Eveille-toi, *Swaran*... Une mer en furie
« Autour de *Tromaton* précipite ses eaux:
« Là, dans un antre obscur, image des tombeaux,
« Je veille, je languis, à ma tristesse en proie.
« Mais l'affreux *Duromath* y veille à mes côtés:
« De son barbare amour ton amante est la proie...
« *Swaran*, viens me ravir à ses feux détestés. »
Soudain le vent rugit dans les feuillages sombres,
Et l'aimable fantôme a fui comme l'éclair.
Swaran frémit, s'éveille; il agite son fer:
Furieux, il en frappe et les vents et les ombres;
Sur l'orient obscur il attache les yeux;
Son désespoir maudit la lenteur de l'aurore...
Enfin, de son éclat le firmament se dore,
Et le premier rayon sur les flots écumeux
Voit bondir le vaisseau du guerrier d'*Inistore*.
Pour la troisieme fois, du sein de l'océan
Sous une armure d'or le Roi du jour s'élance,

Quand aux yeux inquiets du farouche *Swaran*
Sur une mer d'azur *Tromaton* se balance.
Minona, sur la rive exhale ses douleurs :
A l'aspect du guerrier, à l'éclat de ses armes,
La honte, la pudeur, décolorent ses charmes,
Et de ses yeux baissés coule un ruisseau de pleurs.
« D'où naît, lui dit *Swaran*, l'effroi de mon amante?
« Lit-elle sur mon front la haine ou le trépas?
« N'es-tu pas un rayon dont la clarté charmante
« Sur ces bords inconnus vient éclairer mes pas?
« Est-ce un vil étranger qui cause tes alarmes?
« Déja, sûr de punir ses complots inhumains,
« Mon glaive impatient frémit entre mes mains.
« Réponds, fille d'*Anir*... Ne vois-tu point mes larmes ?»

MINONA.

Ah! que n'ai-je vécu comme la fleur des champs
Qui sur le roc désert naît et meurt inconnue!
A peine seize fois des volages printemps
Mon œil sur nos forêts vit la robe étendue;
Et la tombe déja s'ouvre pour m'engloutir!
O douleur! ô remords! Ma cendre dédaignée
Des larmes des héros ne sera point baignée!
Mais peut-être, sensible à mon vif repentir,
Peut-être, déplorant mon crime involontaire,

Mon amant, quelquefois, dans la nuit solitaire
Donnera des regrets à la fille d'*Anir*.

SWARAN.

Rassnre-toi : *Swaran* peut te venger d'un traître :
Où donc se cache-t-il? qu'il est lent à paroître!
Je le vois déja mort. Mais si mon foible bras
Cede à ton ravisseur une indigne victoire,
O mon unique amonr! prends pitié de ma gloire,
Et qu'elle m'accompagne au-delà du trépas :
Eleve mon tombeau sur la roche escarpée;
Et, lorsque d'un esquif tes yeux verront les mâts,
Cours aux enfants des mers confier mon épée;
Qu'ils la portent soudain au triste *Coldanard*;
Et, qu'instruit de mon sort, ce malheureux vieillard,
L'ame de mon retour à toute heure occupée,
N'attache plus sur l'onde un avide regard.

MINONA.

Et tu veux, et tu crois l'emporter en courage!
Non : à mourir aussi je borne mon orgueil;
Nous dormirons tous deux dans le même cercueil.
Mon cœur n'est point formé d'une roche sauvage,
Et mon ame n'est point comme ces flots errants
Qui, bercés par le calme ou gonflés par l'orage,

A travers les écueils roulent indifférents.
Va, mon ame déja de la tienne est rivale:
Tombons, mon cher *Swaran*, percés des mêmes traits.
Isle de *Tromaton*, isle à jamais fatale!
Je ne quitterai point tes sanglantes forêts.

Mon frere (1) combattoit en de lointains rivages:
Seule dans mon palais je veillois tristement;
Et le noir aquilon, précurseur des orages,
A travers les sapins murmuroit sourdement.
Près de moi tout-à-coup des armes retentissent;
Le fer frappe le fer, et les coursiers hennissent....
Dans mon cœur à ce bruit se glisse un doux espoir:
O mon héros! mes yeux vont enfin te revoir...
Non, l'affreux *Duromath* se présente à ma vue:
Son glaive dégouttoit du sang de mes amis;
Sans respect pour mon nom, sans pitié pour mes cris,
Au sein de ses vaisseaux il m'entraîne éperdue.
Que pouvoit contre lui la foible *Minona?*
Je t'appelois en vain... Mais c'est lui... Le voilà
Qui fend les flots roulants d'une mer enflammée.
Regarde; apperçois-tu son innombrable armée?
Fuis, malheureux guerrier, ce barbare tyran.

SWARAN.

Moi, fuir devant ses pas! moi, céder sans combattre!
Qu'il ose abandonner l'orageux Océan;

Et ce fer paternel à mes pieds va l'abattre :
La crainte est étrangere à l'ame de *Swaran*.
Toi, descends ; mon amour, dans cette grotte obscure :
Vous, fideles amis, compagnons de mon sort,
Que *Duromath* expie une coupable injure,
Et que vos arcs vengeurs fassent voler la mort.
Il dit; et *Minona* sous une voûte sombre
S'enfonce. Les soupirs n'agitent plus son cœur;
Un aimable incarnat succede à sa pâleur:
Tel luit un long éclair qui serpente dans l'ombre.

Duromath cependant s'avançoit à grands pas :
La colere ridoit son sinistre visage;
Et, sous de noirs sourcils, messagers du trépas,
Rouloient ses yeux de sang allumés par la rage.
« Etrangers, leur dit-il, les vents tumultueux
« Vous ont-ils dans la nuit poussés sur cette rive?
« Ou bien nourrissez-vous l'espoir présomptueux
« D'arracher de mes bras une beauté captive?
« *Minona* pour mon isle est un astre serein;
« Mon cœur s'épanouit à sa douce lumiere.
« Jeune et foible rival, d'une beauté si chere
« Voudrois-tu me priver? est-ce là ton dessein?
« Oui; mais reverras-tu le palais de ton pere? »

SWARAN.

As-tu donc oublié le fils de *Coldanard*?

Ne te souvient-il plus du jour où mon épée
Te chassoit devant moi comme un chevreuil fuyard,
Que le dogue poursuit sur la roche escarpée?
En vain mille guerriers veillent autour de toi:
Mon amante, bientôt à tes fers échappée,
Dans le palais d'*Anir* va rentrer avec moi.

Aussi prompt que l'éclair, à ces mots il s'élance.
Le lâche *Duromath* fuit dans ses bataillons.
Swaran le suit, l'atteint, le perce de sa lance;
Et son sang de la plaine inonde les sillons.
Ses timides soldats à cet aspect funeste
Se dispersent, poussant de lamentables cris:
Les fleches de *Morven* en poursuivent le reste;
Et bientôt le rivage est purgé d'ennemis.

Swaran court aussitôt vers l'antre favorable
Où *Minona* repose à l'abri des hasards.
Mais quel triste spectacle a frappé ses regards!
Un jeune homme soupire étendu sur le sable,
Et de son sein percé le sang coule à longs flots.
Le grand cœur de *Swaran* frémit à ses sanglots:
Il s'approche, il lui tend une main secourable,
Et d'une voix émue il prononce ces mots:

« Compte, jeune inconnu, sur mes soins tutélaires:
« Ton ame peut encor se livrer à l'espoir;
« Je connois les vertus des plantes salutaires (2);
« Ma main sur plus d'un brave essaya leur pouvoir,

« Et *Swaran* fut payé par la reconnoissance.
« Oh! qu'il me seroit doux de calmer ta souffrance!
« Quel climat fut témoin de tes premiers exploits?
« Sans doute tes aïeux brilloient parmi les rois?
— « Oui, répond l'inconnu, mes aïeux sont célebres:
« Ils rougiront, hélas! de me donner des pleurs;
« Ma gloire a disparu dans ces déserts funebres,
« Comme un rayon du jour au milieu des vapeurs.
« Aux bords de *Duvranna*, sur ces rochers antiques,
« Que le temps couronna de lugubres sapins,
« S'éleve un vieux palais dont les torrents voisins
« Réfléchissent au loin les tours mélancoliques;
« Là mon frere m'attend, inquiet de mon sort....
« Va... Remets-lui ce casque, et l'instruis de ma mort. »
Elle dit; et *Swaran* que touche sa priere...
Minona.... Quel moment! Elle avoit revêtu
Au fond de son asyle une armure guerriere,
Et parmi les soldats elle avoit combattu.
« O fils de *Coldanard!* point d'indigne foiblesse,
« Dit-elle: le trépas s'empare de mes sens.
« Je n'ai plus, je le sais, de droits à ta tendresse;
« Mais daigne recueillir mes douloureux accents.
« Une tempête affreuse a battu ma jeunesse.
« Que n'ai-je pu rester aux murs de *Duvranna!*
« Sensible à mon amour, *Anir* dans sa vieillesse
« Auroit béni du moins l'heureuse *Minona.* »

Elle expire. *Swaran* dans l'étroite demeure
Ensevelit son corps glacé par le trépas:
Sur la tombe attaché, durant trois jours il pleure.
Mais la guerre l'appelle en de nouveaux climats:
Il regagna *Morven;* nous vîmes sa tristesse.
Ma voix (3), de *Minona* célébrant la beauté,
Fit luire dans son ame un rayon d'alégresse;
Cependant, les soupirs de son cœur agité
En trahissoient souvent la blessure profonde.
Ainsi, lorsque le calme a reconquis les airs,
Quand un soleil nouveau vient éclairer le monde,
Dans le lointain encor brillent quelques éclairs.

NOTES.

(1) *Minona* racoñte son enlèvement.

(2) La plupart des guerriers de ces temps héroïques connoissoient la propriété des plantes salutaires que la nature prodigue aux montagnes du Nord de l'Ecosse. *Fingal* sur-tout se rendit célebre par ses connoissances médicinales.

(3) C'est *Ossian* qui parle.

HYMNE AU SOLEIL.

Invincible héros, roi du monde et du jour,
Quelle main, te couvrant d'une pompeuse armure,
Dans les plaines de l'air te marqua ton séjour,
Et sema d'un or pur ta blonde chevelure?
Nul astre dans les cieux ne marche ton rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent:
Sous l'effort redoublé de l'âge et des Autans
Tombent le chêne antique et le pin solitaire;
Le mont même, le mont, aecablé par les ans,
Incline sous leur poids sa tête séculaire:
Mais les siecles jaloux respectent ta beauté;
Un printemps éternel sourit à ta jeunesse;
Tu traverses l'espace en monarque indomté,
Et l'azur lumineux t'environne sans cesse:
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler au milieu des éclairs
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Ton disque ouvre la nue, et console la terre.

Hélas! depuis long-temps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupiere!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carriere
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortege des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô Soleil, tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin:
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

CARTHON.

SUJET.

Clessamor, roi des vallées de *Lora*, fut jeté par une tempête à *Balclutha*. *Reuthamir*, roi de cette ville, le reçut chez lui, et lui donna en mariage sa fille *Moïna*. Un chef étranger, qni en étoit épris, insulta *Clessamor*. Les deux rivaux se battirent : le chef fut tué ; mais ses guerriers forcerent *Clessamor* de s'enfuir et de se retirer à *Morven* près de *Fingal*. *Moïna*, que *Clessamor* avoit laissée enceinte, donna le jour à un fils nommé *Carthon*, et mourut pen de temps après. *Carthon* étoit encore dans l'enfance lorsque *Comhal*, pere de *Fingal*, prit et brûla la ville de *Balclutha*. *Carthon* fut sauvé du carnage par les soins d'nn Barde fidele ; mais, quand il fnt en âge de porter les armes, il résolut de venger le malheur de sa patrie snr *Fingal*, qui depuis la mort de *Comhal* régnoit à *Morven*. Voilà où commence l'action du poëme : *Clessamor*, qui a quitté sa retraite pour féliciter *Fingal* sur la uouvelle expédition dont il est sorti vainqueur, se met, malgré son grand âge, au nombre des guerriers du roi de *Morven* : il combat contre son fils *Carthon* sans le connoître, et lui donne la mort.

CARTHON.

Evènements des siecles écoulés,
Qu'à votre souvenir le Barde se réveille.
Tes ruisseaux, ô *Lora*, plaisent à mon oreille,
Et rendent la vigueur à mes sens accablés.

Malvina, (1) vois ce mont couronné de bruyere
D'où pendent trois pins sourcilleux
Qui versent en tout temps une ombre funéraire :
A leur pied les vents amoureux
Caressent la fleur matinale,
Et le vallon silencieux
Respire, en souriant, le parfum qu'elle exhale.

Entre ces rocs que la mousse a voilés
Un couple belliqueux sommeille.
Evènements des siecles écoulés,
Qu'à votre souvenir le Barde se réveille (2).

Environné de ses guerriers,
Quel héros traverse la plaine ?
La paix semble adoucir ses regards meurtriers :

6.

Ils ne respirent plus la haine;
Calme comme un rayon du soir
Qui luit à travers les nuages,
Ou comme un roi des airs dont l'aimable pouvoir
Enchaîne les bruyants orages,
Il revient glorieux des rives du *Balva*.
C'est le roi de *Morven*; c'est *Fingal*, c'est mon pere.
Mille flambeaux (3) brillants d'une vive lumiere
Eclairent à sa voix les voûtes de *Selma*.
La coupe de la joie, à la ronde vidée,
Eveille dans nos cœurs les transports les plus doux.

« Pourquoi donc *Clessamor* n'est-il point avec nous?
« Dit *Fingal*; de douleur son ame possédée
« S'endort dans le silence et dans l'oisiveté :
« Mais je le vois.... il vient d'un pas précipité...
« Tel un coursier fougueux, que les vents avertissent,
« Sent de loin ses fiers compagnons;
« Ses yeux lancent l'éclair, ses longs crins se hérissent;
« Agile, du sommet des monts
« Il accourt, et ses pieds sur les rocs retentissent.
« Salut à *Clessamor*. Fils des braves, pourquoi
« Ne viens-tu pas t'asseoir à mes nocturnes fêtes?
« — Roi de *Morven*, mon cœur jouit de tes conquêtes;
« Mais un foible vieillard, que pourroit-il pour toi?
« Ils ne sont plus ces jours et de gloire et d'ivresse,

« Ces jours où *Moïna*, fille aimable des rois,
« Vit *Clessamor* pour la premiere fois,
« Et lui donna sa naïve tendresse.
« — Raconte-nous tes premieres amours:
« Au bord de tes ruisseaux, accablé de tristesse,
« A d'éternels ennuis tu livres tes vieux jours;
« Dis-nous quels noirs chagrins en ont troublé le cours.

CLESSAMOR.

Le zéphyr souffloit dans mes voiles;
Et mon vaisseau fendoit les mers
A l'éclat trompeur des étoiles;
Soudain les vents troublent les airs,
Lá tempête s'éleve, gronde,
Et, le front allumé d'éclairs,
Un noir esprit tourmente l'onde;
Battu des flots, jouet des vents,
Enfin de *Balclutha* j'aborde le rivage.
Reuthamir par des soins touchants
Me consola de mon naufrage.
Je vis sa fille *Moïna:*
L'amour descendit dans mon ame;
Elle fut sensible à ma flamme,
Et son pere me la donna.
Mais un chef étranger brûloit aussi pour elle:
Il arrive au palais; et son orgueil jaloux

Empoisonne le cours de l'ardeur la plus belle.
Nous combattons; il tombe sous mes coups:
De ses guerriers soudain les armes étincelent,
Des flots de sang sous mon glaive ruissellent;
Mais je cede moi-même après de longs efforts;
Je lance mon esquif sur la mer azurée,
Et le flot mugissant m'éloigne de ces bords.
Moïna sur la rive, inquiete, éplorée,
Ses noirs cheveux épars, son sein mouillé de pleurs,
M'apparoît; mais les vents emportent ses douleurs,
Et je fuis, entraîné par l'onde impitoyable.
Hélas! depuis ce jour tristement mémorable,
Mes yeux n'ont point revu la belle *Moïna*:
Elle dort, m'a-t-on dit, aux murs de *Balclutha;*
Elle dort; et souvent son ombre gémissante
Du sein des brouillards entr'ouverts
Vient m'attrister; semblable à la lune naissante
Quand la neige en flocons tombe du haut des airs,
Et que des vents du Nord la fureur rugissante
Epouvante les bois déserts.

« Pleurons cette beauté chérie,
« Dit mon pere: des ans le fleuve s'est accrû;
« *Moïna* repose sans vie...
« *Balclutha* même a disparu. »

Le matin cependant nous trouve dans la joie;

A nos yeux satisfaits l'horizon se déploie,
Le firmament sourit à l'éclat d'un jour pur,
Et le calme s'assied sur son trône d'azur.
O surprise! soudain la mer gronde, s'allume,
Et roule en bouillonnant ses flots blanchis d'écume;
De l'abyme s'élève une sombre vapeur;
Elle a pris d'un vieillard le vêtement trompeur;
Déja de tous ses traits l'œil démêle la forme;
Bientôt c'est un géant, c'est un fantôme énorme:
Il nous montre le trait qui tremble dans son flanc,
Se dissout, et sur nous fond en gouttes de sang.
Témoin de ce prodige, et le cœur plein d'alarmes,
De son aïeul *Tremnor* (4) *Fingal* revêt les armes.
Les héros de *Morven*, l'œil attaché sur lui,
Immobiles, muets, partagent son ennui;
Dans ses traits menaçants chacun croit voir la guerre,
Et dans ses yeux l'éclair, messager du tonnerre:
Les dogues, pénétrés d'une secrete horreur,
Par de longs aboiements annoncent leur terreur (5):
Les filles de *Selma*, d'épouvante glacées,
Ne roulent dans leur sein que de sombres pensées;
Et nous, prêts à combattre, à vaincre résolus,
Nous attendons du roi les ordres absolus :
« O mes héros, dit-il, un orage s'apprête,
« Et la mort en courroux plane sur notre tête:
« Une ombre protectrice a prévu le danger;

« La mer roule en ses flancs le superbe étranger;
« Remplissez vos carquois de fleches meurtrieres,
« Détachez de ces murs les armes de vos peres (6),
« Du pesant bouclier chargez vos bras nerveux,
« Et qu'un casque d'airain presse vos noirs cheveux. »
Des cris se font entendre: une foule ennemie
Par le flot écumant sur nos bords est vomie;
Triomphante, elle fuit l'empire des écueils:
Tel qu'un cerf entouré de rapides chevreuils,
Tel s'élevé *Carthon;* ses armes frémissantes
Sous des étoiles d'or brillent resplendissantes.
« O *Carril*, dit *Fingal*, va, sors de mon palais,
« Et porte à ce guerrier des paroles de paix;
« Dis-lui que les combats plaisent à nos courages,
« Que nos fers, de héros, ont peuplé les nuages;
« Mais que le brave, admis à nos banquets joyeux,
« S'en retourne chargé de présents glorieux;
« Dis-lui que de *Tremnor* le pouvoir me seconde,
« Et qu'au bruit de mon nom tremblent les rois du monde (7).
Carril part en chantant; et mon pere rêveur
De loin sur l'ennemi jette un œil de douleur.
« Que ta démarche est noble, enfant du mont sauvage!
« La lance entre tes mains est un feu qui ravage;
« Ta jeunesse est un chêne au front audacieux,
« Qui supporte la voûte où reposent les cieux:
« Mais cet arbre superbe, atteint dans sa racine,

« Bientôt de ses débris va joncher la colline;
« Ta belle épouse en pleurs vainement sur les eaux
« D'un regard inquiet cherchera tes vaisseaux. »
Déja près de *Carthon* le messager fidele
Entonnoit fièrement son hymne solemnelle.
« Chef des braves, salut! Jusque dans ces climats
« Quel fantôme de gloire a pu guider tes pas?
« Regarde autour de toi ces collines désertes:
« Sous ces pierres, de deuil et de mousse convertes,
« Dorment d'un roi puissant les foibles ennemis.
« Ah! plutôt dans *Selma* que tes braves admis.... »
« — Moi, répond le héros, moi guerrier sans audace,
« Aux fêtes de *Selma* que j'aille prendre place!
« O Barde de *Morven!* connois-tu bien mon cœur?
« Va dans celui du lâche éveiller ta terreur:
« Sais-tu bien que la guerre éleva mon enfance,
« Et que le sang des rois a coulé sur ma lance?
« Eh quoi donc? sous les coups de *Comhal* furieux
« J'aurois vu *Balclutha* s'abymer dans les feux,
« Et j'irois, trahissant ma race glorieuse,
« Partager de son fils la fête injurieuse!
« Et j'irois de la paix serrer les doux liens
« Avec le fils d'un roi fléau de tous les miens!
« J'étois bien jeune alors, et ne pouvois comprendre
« D'où naissoient tous les pleurs que je voyois répandre,
« En voyant nos amis s'enfuir de toutes parts,

« Une innocente joie animoit mes regards;
« J'aimois à contempler ces flammes meurtrieres
« Qui dévoroient les murs élevés par mes peres :
« Mais quand l'âge eut enfin éclairé mes esprits,
« Quand je vis du palais les informes débris,
« La ronce serpenter autour de nos murailles,
« Et la pierre couvrir le champ des funérailles,
« Des héros décédés plaignant le triste sort,
« Furieux, j'appelai la vengeance ou la mort;
« Mes soupirs éclatoient au lever de l'aurore,
« Et la nuit dans les pleurs me retrouvoit encore :
« Ne combattrai-je point? me disois-je tout bas;
« Et le fils de *Comhal* ne me verra-t-il pas?
« Il me verra bientôt. Va, fuis de ma présence,
« O Barde! Tout mon cœur frémit d'impatience:
« D'une guerre sans fin j'allume le flambeau,
« Et je n'offre à ton roi que la paix du tombeau. »
Il dit, et de ses yeux quelques larmes jaillissent :
Mille fers à sa voix dans les airs resplendissent,
Et de loin au combat il appelle *Fingal.*
« Dois-je attaquer moi-même un si jeune rival?
« Dit mon pere, et faut-il que, d'une main fatale,
« J'arrache avant le soir cette fleur matinale?
« Quelle honte pour moi si les Bardes futurs
« Plaçoient cette victoire au rang des faits obscurs!
« Si pour vaincre un guerrier foible et sans renommée

« Ils disoient que *Fingal* eût besoin d'une armée.
« Je ne marcherai point; debout sur la hauteur,
« Je serai du combat tranquille spectateur;
« Mais si *Carthon* triomphe, alors, prenant ma lance
« Sur lui, tel qu'un torrent à grand bruit je m'élance.
« Amis, lequel de vous marchera le premier ?

L'intrépide *Connal*, *Connal* aux flancs d'acier,
Attaque l'étranger, et mesure la plaine;
Cathol le suit; *Carthon* le renverse, et l'enchaîne.
Digne ami de mon pere, illustre *Clessamor*,
Dans un repos oisif tu sommeilles encor;
Qu'attends-tu ? le destin à nos vœux est contraire....
Va, terrasse l'orgueil d'un jeune téméraire.
Mais *Clessamor* se leve, et marche. Cependant
L'audacieux *Carthon* sur le rocher pendant
S'arrête. Il voit de loin, à travers la poussiere,
S'avancer fièrement son nouvel adversaire;
Il soupire, et sur lui jetant un long regard:
« Tremperai-je mes mains dans le sang d'un vieillard?
« Se dit-il à lui même: affamé de carnage,
« *Carthon* ne doit-il rien aux vertus de son âge?
« Ah! mon cœur malgré moi s'émeut à son aspect,
« Et ses cheveux blanchis commandent le respect.

Mais déja *Clessamor* d'un bras nerveux encore

Le frappe, et fait gémir son armure sonore.
« Que me veux-tu, vieillard ? ton invincible roi
« Ne peut-il m'opposer d'autres guerriers que toi ?
« Ou n'as-tu point de fils dont l'ardente jeunesse
« Couvre d'un bouclier ta débile vieillesse ?
« Quel est ton nom, ton rang ? puis-je sans déshonneur
« Sur un chef inconnu signaler ma fureur ?

— « Jeune présomptueux, je me ferai connoître;
« Mais apprends qu'un héros, qui te vaut bien peut-être,
« Du plus beau sang des rois illustre rejeton,
« A l'ennemi jamais ne révéla son nom :
« Ces lieux sont pleins encor de mon antique gloire;
« Le Barde à l'avenir portera ma mémoire :
« Cede, ou, sans m'accabler d'un reproche insultant,
« Donne-moi le trépas, que ma douleur attend. »

Ils combattent. *Carthon*, que la pitié modere,
Semble craindre en frappant de frapper son vieux pere;
Enfin de *Clessamor* le fer vole en éclats :
Déja pour l'enchaîner *Carthon* leve le bras,
Mais le vieillard, honteux d'une semblable injure,
Le perce d'un poignard caché sous son armure.
Fingal a vu tomber *Clessamor* pâlissant ;
Du sommet du *Cromla*, furieux, il descend,

L'armée à son aspect s'arrête tout émue :
Tel, avant que l'éclair aît déchiré la nue,
Quand un tonnerre sourd résonne au haut des monts,
Le chasseur inquiet tremble dans les vallons.
Le roi de *Balclutha*, qui se soutient à peine,
Voit accourir *Fingal* enflammé par la haine;
Appuyé sur le roc, le front toujours serein,
Il l'attend avec joie, et le glaive à la main.
A l'aspect de son sang *Fingal* troublé s'arrête :
« Jeune héros, dit-il, mon triomphe s'apprête :
« Tu meurs; mais tes aïeux dans leurs palais mouvants
« Vont te revoir porté sur les ailes des vents;
« Qu'un sort si glorieux dissipe ta tristesse :
« Cede au roi de *Morven*; tu le peux sans foiblesse.

— « Es-tu donc ce guerrier, fameux par tant d'exploits,
« Et cet astre de mort qui consume les rois?
« Moins rapide est un aigle aux ailes étendues,
« Moins terrible un torrent du mont voisin des nues.
« Ah! que n'ai-je péri sous ton bras redouté!
« Par les Bardes lointains mon nom seroit chanté;
« Mais je meurs inconnu, la gloire m'est ravie,
« Et le glaive du foible a terminé ma vie.
— « Va, *Carthon* doit laisser un brillant souvenir:
« Emporte cet espoir; les fils de l'avenir,

« Par la harpe avertis de ta gloire immortelle,
« A leurs fiers descendants t'offriront pour modele,
« A l'heure où, fatigués de la longueur des nuits,
« Ils rediront les faits des temps évanouis.

Sur les traits de *Carthon* brille un rayon de joie;
Il sourit à la mort qui vient saisir sa proie,
S'avance d'un pas lent vers *Fingal* attristé,
Et remet en ses mains son glaive ensanglanté.
« Conserve, lui dit-il, conserve cette épée,
« Foible et vil instrument de ma gloire trompée:
« Que tes Bardes du moins par-delà le trépas
« D'un chant injurieux ne me poursuivent pas.
« J'ai brillé pour m'éteindre au matin de la vie;
« Mais de quels pleurs amers ma mort sera suivie!
« Quel long deuil va régner sur les bords du *Lora*,
« Et combien va gémir l'époux de *Moïna!* »

Il expire à ces mots: *Clessamor*, sur le sable,
Tombe près de son fils, le reconnoît sanglant,
Jette un cri douloureux, et meurt en l'embrassant.
Trois jours entiers à leur fin déplorable
Nous donnâmes de justes pleurs;
Trois jours entiers la harpe lamentable
En funebres accords exprima nos douleurs.
Fille du grand *Toscar*, au pied de cette roche

S'éleve leur tombeau, du chasseur respecté;
Un noir fantôme en interdit l'approche:
Et quand de son char argenté
La lune épanche une clarté douteuse,
De *Moïna* l'Ombre mystérieuse
Y vient gémir en liberté.

NOTES.

(1) La plupart des poëmes d'Ossian sont adressés à *Malvina*. Elle étoit fille de *Toscar*, roi de l'*Ulster*, et avoit épousé *Oscar*, fils d'*Ossian*. Ce Barde célebre devint aveugle sur la fin de ses jours. *Malvina* ne l'abandonna point : elle le conduisoit par-tout, apprenoit par cœur ses ouvrages, et les chantoit en s'accompagnant de la harpe. Les soins touchants qu'elle prodiguoit à ce vieillard, la reconnoissance de celui-ci, prouvent, comme l'observe judicieusement *Macpherson*, que la noblesse des sentiments n'est point le partage exclusif des peuples civilisés.

(2) *Ossian* termine quelquefois sa premiere strophe par les deux vers qui l'ont commencée.

(3) C'étoient sans doute des flambeaux de cire qui faisoient partie du butin que les Calédoniens avoient rapporté d'une province romaine.

(4) *Tremnor* eut deux fils, *Trathal*, et *Comhal* pere de *Fingal*. *Fingal* eut à son tour cinq enfants, *Fergus*, *Ryno*, *Fillan*, *Ossian*, et la belle *Bosmina*.

(5) On croyoit que les animaux voyoient les Ombres des morts : aujourd'hui même, dans les montagnes d'Ecosse, lorsqu'un animal tressaille subitement sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

(6) Lorsqu'un guerrier n'étoit plus en âge de porter les armes, il les attachoit aux murs de son palais. Rien n'égaloit le respect religieux que ses enfants avoient pour elles ; et ce n'étoit que dans les occasions importantes qu'ils osoient s'en revêtir.

(7) Les Romains.

COMBAT DE FINGAL

ET

DU FANTOME DE LODA.

QUAND reviendra ma brillante jeunesse?
Resplendissant sous mes armes d'airain,
Quand irai-je aux combats déployer mon adresse,
Et de tous ses forfaits punir un souverain?
O *Selma!* je revois tes riantes collines:
Fingal s'offre à mes yeux entouré des héros
Qui reviennent vainqueurs des nations voisines.
Mon pere est au milieu des Bardes mes rivaux:
Ils chantent ses exploits, sa douce bienfaisance,
La force de son bras craint même par les morts;
Et le roi de *Morven*, appuyé sur sa lance,
Ecoute en souriant leurs belliqueux accords.
Quels regards il lançoit aux jours de sa colere!
Que ses yeux étoient doux au sortir des combats!
Mais, hélas! il n'est plus, ce guerrier tutélaire;
L'œil ne peut retrouver l'empreinte de ses pas:
Sur sa tombe, que voile une mousse ondoyante,

Le chevreuil du désert paît l'herbe verdoyante.
Souvent pour la toucher de mes tremblantes mains
J'y traîne ma douleur et mes pas incertains.
Approche, *Malvina;* d'une douce lumiere
Les phosphores du soir remplissent mes forêts.
Asseyons-nous tous deux sur la pâle bruyere;
Par des hymnes tous deux endormons nos regrets.
Apporte de *Selma* la harpe secourable;
Unis ta voix légere à mes tristes accents;
Le Barde va chanter un combat mémorable....
Vois ce qu'étoit *Fingal* à la fleur de ses ans.

L'ombre voiloit et les monts et les plaines;
Tout reposoit dans les camps ennemis;
Les casques d'or des guerriers endormis
Etinceloient au feu mourant des chênes.
Mon pere seul, consumé de chagrin,
Au doux sommeil se déroboit encore,
Et promenoit son regard incertain
Sur les débris du palais d'*Inistore*.
Déja *Cathlin* sur un lit de frimas
S'étoit assis, et sourioit au monde.
Dans les détours de la forêt profonde
A sa lueur *Fingal* porte ses pas:
Soudain les vents se heurtent et mugissent;

Du firmament les clartés s'obscurcissent,
Et, du milieu d'un nuage entr'ouvert,
Fond à grand bruit un fantôme homicide,
De feux, de sang, et de terreur couvert :
Un glaive ardent arme sa main livide;
L'éclair jaillit de ses yeux irrités;
La mort s'étend sur son visage pâle;
Et les accents de sa voix sépulcrale
Grondent au loin par l'écho répétés.
Fingal sourit à cette horrible vue;
Et, s'avançant vers le spectre jaloux :
« Fils de la Nuit, retourne dans ta nue,
« Et sur tes vents échappe à mon courroux;
« Pourquoi t'offrir sous ta forme hideuse?
« Te flattois-tu d'intimider mon cœur?
« Que peut, dis-moi, ta lance nébuleuse,
« Ton arc de neige, et ton glaive imposteur?
« Jouet des vents tu roules dans l'espace,
« Et tu croirois m'inspirer quelque effroi...
« Fantôme vain, fuis, et dérobe-toi
« Au châtiment dont mon bras te menace.
— « Ignores-tu qu'en ces bois révérés
« Un peuple entier se prosterne et m'implore?
« Dois-je quitter l'enceinte où l'on m'adore,
« Où tout fléchit sous mes ordres sacrés?
« A mes accents les tempêtes rugissent;

« Mon souffle exhale et la guerre et la mort;
« Des nations mes mains reglent le sort,
« Et devant moi leurs rois s'évanouissent;
« Tandis qu'assis sur mon trône d'azur,
« Enseveli dans une paix profonde,
« J'entends gronder les orages du monde
« Flottant sous moi comme un brouillard obscur.
« Repose donc sur ton trône mobile,
« Et laisse-moi poursuivre mes desseins.
« *Fingal* jamais troubla-t-il ton asyle?
« Va, contre lui tes efforts seront vains.
« De l'ennemi les tribus menaçantes
« En le voyant frémissent de respect:
« *Fingal* connoît tes armes impuissantes;
« Epargne-lui l'horreur de ton aspect.
— « Roi de *Morven*, regagne ta patrie;
« J'appaiserai les vents impétueux:
« Embarque-toi; des flots tumultueux
« Mon bras puissant calmera la furie.
« Ton adversaire est le roi de *Sora*:
« Depuis long-temps je veille sur sa gloire;
« En ce moment il assiege *Lora*,
« Et mon secours lui promet la victoire,
« Fuis donc, ou crains ma trop juste fureur. »
L'Ombre, à ces mots, penchant sa tête informe,
Contre *Fingal* pousse une lance énorme:

Mais le héros rappelle sa valeur;
Il fait briller son glaive redoutable,
Frappe, et l'acier perce le corps trompeur.
L'Ombre vaincue en jette un cri d'horreur,
Roule dans l'air sa masse épouvantable,
Et se dissout en humide vapeur.

COMALA.

POEME DRAMATIQUE.

SUJET.

Fingal étoit à la veille d'épouser la belle *Comala*, lorsqu'on vint lui annoncer l'invasion d'un roi étranger. En partant pour le combat il laissa son amante sur une colline, et lui promit de venir la rejoindre le soir même s'il survivoit à la bataille. Il vainquit, et envoya *Hidallan* à *Comala* pour lui annoncer son retour. Celui-ci, pour se venger des dédains de *Comala*, lui dit que *Fingal* a péri dans le combat. Un moment après *Fingal* arrive, et *Comala* meurt de joie.

BOSMINA.

LA Nuit descend; ses voiles sombres
Enveloppent les flots glacés,
Et les fantômes courroucés
De cris sourds remplissent les ombres.
Ce sont des présages de mort:
Un roi compte sa derniere heure;
Il tombe, trahi par le sort,

Au fond de l'étroite demeure.
Comala, fille des héros,
Viens t'associer à nos larmes :
Il goûte l'éternel repos,
Celui qu'avoient soumis tes charmes.
Hélas! avant la fin du jour,
Fingal, resplendissant de gloire,
Devoit offrir à ton amour
Les premiers fruits de sa victoire;
Mais la nuit a voilé les cieux;
Fingal ne paroît point encore.....
Comala, leve tes beaux yeux,
Et vois briller ce météore.....
Fingal est parmi ses aïeux.

COMALA, (*s'adressant au torrent.*)

Enfant des monts et des tempêtes,
Pourquoi rouler des flots sanglants?
Sur tes bords nos guerriers tremblants
Ont-ils suspendu leurs conquêtes?
Dort-il mon héros indomté?
O lune, perce le nuage
Qui couvre ton globe argenté,
Et fais luire sur ce rivage
Une favorable clarté.

Chef des rois, parois à ma vue
Brillant comme un rayon serein
Qui serpente à travers la nue.
Humide des pleurs du matin.

HIDALLAN, (*envoyé par* Fingal *pour annoncer son retour à* Comala.)

Où traîner ma douleur amere!
O regrets, ô cris superflus!
Nos chefs ont mordu la poussiere:
Le roi des boucliers n'est plus.

COMALA.

Quel monarque a perdu la vie?
Avoit-il la vive blancheur
Où des frimas de la prairie,
Ou du cygne, amour du chasseur?
Son œil étoit-il intrépide?
Et dans les combats meurtriers
Sa lance, comme un feu rapide,
Consumoit-elle les guerriers?

HIDALLAN, (*feignant de ne pas l'entendre.*)

Oh! que n'entends-je son amante,
Assise au pied du roc désert,
Appeler d'une voix touchante

L'aimable guerrier qu'elle perd !
Fils du printemps, zéphyr folâtre,
Souleve l'or de ses cheveux;
Découvre-moi son sein d'albâtre,
Et l'humide azur de ses yeux.

COMALA.

Fingal dort d'un sommeil paisible.....
Réponds, sinistre messager;
Celui qui bravoit le danger
N'est-il plus qu'une ombre insensible?

HIDALLAN.

Oui, le chef du peuple est tombé:
Ses guerriers mesurent la plaine;
Aux rigueurs d'une mort prochaine
Le hasard seul m'a dérobé.

COMALA.

Que par-tout la mort t'environne,
Transfuge de nos étendarts,
Qui, du trouble où je m'abandonne,
Repais tes avides regards!
Qu'une amante désespérée,
Témoin de ton juste trépas,

Sur ta tombe déshonorée
Pleure et meurtrisse ses appas.
Barbare, ton récit coupable
Comble l'horreur de mon destin :
Sans toi le malheur qui m'accable
Pourroit être encore incertain ;
Un arbre, un rocher, un nuage,
Auroient pu séduire mes yeux,
Et m'offrir la trompeuse image
De mon héros victorieux.

BOSMINA.

Quel drapeau dans l'air se déploie ?
Quel bruit entends-je sur *Arven?*
Comala, renais à la joie,
Voici les braves de *Morven*.

FINGAL.

Dépositaires de la gloire,
Bardes, commencez vos concerts ;
Et que les chants de la victoire
Retentissent dans ces déserts.
O *Comala*, fille charmante,
Viens applaudir à mes exploits ;
Sors de tes rochers, mon amante,
Que j'entende ta douce voix.

8.

Comala, (*croyant parler à l'Ombre de* Fingal.)

Emporte-moi dans tes nuages,
Ombre si chere à mon amour.

Fingal.

Fingal des vents et des orages
N'habite pas le noir séjour;
Il a revu l'objet qu'il aime,
Il le presse contre son cœur.....
Comala, reviens à toi-même,
Et souris à *Fingal* vainqueur.

Comala.

C'est mon héros.... ma main tremblante
Touche son invincible main;
Voilà ses traits, son front serein,
Et sa chevelure flottante
Au souffle des vents du matin.
Mais quoi!... mes forces s'affoiblissent....
Je cede à l'excès du bonheur;
Et déja mes yeux s'obscurcissent
Chargés d'une noire vapeur.

Hidallan.

Elle expire.... O douleur tardive!

Pourquoi d'une amante craintive
Ai-je éveillé le désespoir?
Mes yeux ne pourront plus la voir
Forcer la biche fugitive;
Et nul dans le calme du soir
N'écoutera sa voix plaintive.

FINGAL.

Jeune homme aux farouches regards, (1)
Eloigne-toi, fuis ma présence;
Abandonne mes étendards,
Et dans la honte du silence
Va languir parmi les vieillards.
Vous, Bardes, chantez cette belle;
Chantez au bord de ce torrent;
Et qu'une plainte solemnelle
Console ce fantôme errant.

BARDES.

Comala repose sans vie;
Ses yeux sont éteints pour jamais;
Le trépas, d'une ombre ennemie,
Enveloppe ses doux attraits.
Quand rouvriras-tu ta paupiere,
O la plus belle des beautés?
Quand viendras-tu sur la bruyere

Presser les daims épouvantés?
Aussitôt que la nuit obscure
Aura bruni l'azur des cieux,
Oh! reviens enchanter nos yeux,
Laissant flotter à l'aventure
Les plis du voile nébuleux
Qui va te servir de parure.

NOTE.

(1) Les rois n'infligeoient à leurs sujets aucune peine capitale. *Fingal*, désespéré de la mort de *Comala* victime d'un faux rapport, se contente de bannir *Hidallan*. De tous les affronts c'étoit le plus sensible pour un guerrier : peu y survivoient; plusieurs se donnoient la mort, ou la demandoient à leurs peres. La cause de ce désespoir découloit de la croyance où ils étoient que l'ame d'un guerrier banni par son chef devoit, avant d'être reçue dans les nuages, gémir plusieurs siecles au bord des torrents bourbeux, ou dans des plaines arides.

LA MORT D'HIDALLAN.

Du palais de *Morven* pour jamais exilé,
Hidallan furieux, l'œil morne, échevelé,
Franchissant les torrents, les rochers, les bruyeres,
Regagnoit tout pensif l'asyle de ses peres.
Durant trois jours entiers il erra sur les monts;
Et déja le soleil, couronné de rayons
Faisoit de pourpre et d'or resplendir l'étendue,
Quand les tours du *Balva* s'offrirent à sa vue.
Son pere en ce moment sous un chêne voisin
Respiroit la fraîcheur et l'air pur du matin;
Ses yeux depuis long-temps étoient voilés par l'âge;
Seul au bord du ruisseau, dans son désert sauvage,
Il songeoit à son fils, espoir de ses vieux ans,
Et des siecles passés il murmuroit les chants.
Soudain à son oreille un bruit confus résonne
Le vieillard attentif et se tait, et frissonne:
Il pressent le retour de son fils bien aimé.

LAMOR.

Entends-je d'*Hidallan* le pas accoutumé?

Ou bien n'est-ce qu'une ombre errante, fugitive,
Qui près de moi s'arrête et gémit sur la rive?
Mon fils, as-tu péri sur les bords du *Carron*,
Et ne me reste-t-il que ta gloire et ton nom?
Mais, si tu vis encor, qu'as-tu fait de nos braves?
Ont-ils perdu le jour? hélas! sont-ils esclaves?
Jadis, avec la paix regagnant tes foyers,
Tu me les ramenois au bruit des boucliers.

HIDALLAN.

Mon pere, les héros si chers à ta mémoire
Vivent pour les combats, et se couvrent de gloire.....
De gloire.... il n'en est plus pour ton fils malheureux:
Le destin me condamne à languir dans ces lieux,
Tandis que, loin de moi, plus prompt que le tonnerre
Le fer brille sanglant sur l'aile de la guerre.

LAMOR.

Ah! lorsque les périls invitoient les héros,
Tes aïeux s'indignoient des douceurs du repos.
Regarde cette tombe où sommeille mon pere;
Chargé d'ans et de gloire il finit sa carriere:
N'entends-tu pas sa voix qui me crie: « O mon fils,
« Que fais-tu loin de moi? tes destins sont remplis;

« Viens joindre ta dépouille à ma cendre honorée : »
Tombe de *Germalon*, tombe si révérée,
Dans ton sein désormais peux-tu me recevoir ?
Hidallan, mon orgueil, a trahi son devoir.

HIDALLAN.

Roi du sombre *Balva*, n'afflige point mon ame;
Ah! le même courage et m'anime et m'enflamme:
Ne me reproche point une molle langueur;
Vois quel est mon destin, et connois sa rigueur.
Fingal, de *Comala* pleurant la mort fatale,
Charge de cette mort ma tendresse rivale.
Il me défend la gloire, et dérobe aux combats
Par un ordre jaloux ma jeunesse et mon bras :
« Retourne, m'a-t-il dit, retourne dans tes plaines;
« Va, cours te dessécher aux bords de tes fontaines,
« Comme un sapin vieilli dont la neige et les vents
« Vers la terre ont courbé les rameaux languissants. »

LAMOR.

Lorsque mes yeux en pleurs, du sommet des nuages,
Tomberont sur ces bords témoins de mes outrages,
Naissez, épais brouillards, fils de l'obscurité,

Et cachez *Hidallan* à son pere irrité !

HIDALLAN.

Plains un jeune guerrier que son chef déshonore.
Mais pour te consoler que puis-je faire encore?
Dois-je porter ma lance en de nouveaux climats?
Sur ces monts, couronnés par d'éternels frimas,
Si je poursuis le daim, la biche aux pieds rapides,
Si *Branno*, si *Luath*, mes dogues intrépides,
Forcent le sanglier dans ses retranchements,
Souriras-tu, mon pere, à ces amusements,
Et, le cœur satisfait, le front brillant de joie,
De tes tremblantes mains toucheras-tu ma proie?

LAMOR.

Aux murs de ce palais bâti par mes aïeux
Le fer de *Germalon* va s'offrir à tes yeux.
Prends, mon fils, prends ce fer, et l'apporte à ton pere.
Hidallan obéit. « Près de cette onde claire,
« Dit encor le vieillard, et sous le chêne épais,
« Dans son asyle étroit ton aïeul dort en paix;
« Guide mes pas ». À peine il en touche la pierre:
« Toi, dont l'œil nébuleux veille sur cette terre,

« Illustre *Germalon*, du haut du firmament
« Contemple ta famille à son dernier moment.
« Comme sa honte, hélas! sa douleur est extrême. »
Il dit, frappe son fils, et se frappe lui-même.

LORMA.

SUJET.

Fingal, à son retour d'Irlande d'où il avoit chassé *Swaran*, donna une fête à tous ses héros : il oublia d'inviter *Maronnal* et *Mathos*, deux chefs qui ne l'avoient point accompagné dans son expédition. Ils conçurent un vif ressentiment de cet oubli, et passerent au service d'*Erragon*, l'ennemi déclaré de *Fingal*, et roi d'un canton de la Scandinavie, appelé *Sora*. La valeur de *Mathos* lui acquit bientôt une grande réputation dans *Sora*; et *Lorma*, femme d'*Erragon*, conçut pour lui une violente passion. Il trouva les moyens de s'évader avec elle, et de revenir auprès de *Fingal*, qui demeuroit alors à *Selma*. *Erragon* fit une descente en Ecosse, et fut tué dans le combat par *Gaul*, fils de *Morni*, après avoir rejeté les propositions de paix que *Fingal* lui avoit offertes. *Mathos* fut tué par *Erragon* son rival; et l'infortunée *Lorma* mourut de douleur.

Enfant de la roche isolée (1),
Les doux sons de ta voix réjouissent mon cœur;
Ils se mêlent au bruit flatteur

Du clair ruisseau qui baigne la vallée:
Solitaire étranger, sur ces gazons flétris,
Un moment que ton œil s'arrête:
Là, s'éleve une tombe au milieu des débris
Que du sommet des monts a roulés la tempête;
Là tu dors, *Erragon*, chef des rois belliqueux:
De l'éclat de ton nom *Sora* n'est plus frappée,
Et la rouille des ans a noirci ton épée
Dans le palais de tes aïeux;
Un long deuil de tes mers attriste les rivages.
O toi, pour les combats, pour la gloire nourri,
Vaillant chef de *Sora*, comment as-tu péri
Sur ces bords lointains et sauvages?

Swaran étoit vaincu; *Fingal* et ses guerriers
Revoyoient de *Selma* les murs hospitaliers.
Mon pere satisfait nous commande une fête:
A remplir tous ses vœux chacun de nous s'apprête;
Nous tendons l'arc fatal; le trait obéissant
Va percer dans les bois le chevreuil bondissant;
Et tous vers le palais, pleins d'orgueil et de joie,
Nous revenons, chargés d'une sanglante proie.
Les Bardes au banquet invitent les héros:
Deux seuls sont oubliés, *Maronnal* et *Mathos*.
Un farouche dépit dans leurs yeux étincelle;
Sinistres, à travers la joie universelle,

Ils s'élevent, pareils à deux brouillards errants
Qui pesent sur les flots azurés et riants :
L'aquilon est muet, le ciel est sans nuage;
Mais le vieux nautonnier tremble et prévoit l'orage.
« Partons, dit *Maronnal*; que nos légers vaisseaux
« Fendent des mers du Nord les turbulentes eaux:
« *Mathos*, on nous oublie, et des chefs de l'armée
« Nous ne partageons point la fête accoutumée.
« Du superbe *Fingal* quittons les étendards:
« *Erragon* nous appelle à de nouveaux hasards;
« Son palais retentit des chants de la victoire:
« Viens, et dans ses combats allons chercher la gloire. »
Ils voguent, et bientôt arrivent à *Sora*:
De présents et d'honneurs *Erragon* les combla,
Et les vit, sous ses lois, par d'éclatants services
Lui rendre chaque jour les destins plus propices.
Mais du jeune *Mathos* la grace et la valeur
De l'aimable *Lorma* surent toucher le cœur.
Epouse d'*Erragon*, *Lorma* dans son aurore
Brilloit comme la fleur que le printemps colore;
Ses yeux charmants rouloient dans les feux de l'amour:
Assise chaque soir au sommet d'une tour,
Elle s'entretenoit des peines de son ame:
Lasse enfin de combattre une amoureuse flamme,
Elle fait à *Mathos* le plus doux des aveux;
Et du palais des rois ils s'éloignent tous deux:

Tous deux gagnent *Morven.* Les regards de mon pere
S'allument à l'instant d'un feu sombre et severe:
« Infidele *Mathos*, lui dit-il, est-ce à moi
« D'appaiser la fureur d'un époux et d'un roi?
« Dois-je contre *Erragon* défendre ces murailles,
« Et briser dans ses mains la lance des batailles?
« Injuste ravisseur, qui voudra désormais
« Recevoir mes guerriers au sein de son palais?
« Retourne dans tes bois, va dans leur solitude
« Déplorer et ta faute et ton ingratitude:
« Tu rallumes la guerre en ces tristes climats.
« O mon pere! ô *Tremnor!* des ombres du trépas
« Vois quelle est de ton fils la fatale vieillesse:
« Au milieu des combats j'ai passé ma jeunesse;
« Faut-il, hélas! faut-il combattre de nouveau,
« Et marcher dans le sang jusqu'aux bords du tombeau?
« O *Morven!* l'avenir se découvre à ma vue;
« Je vois sur mon palais la tempête étendue
« En écraser les murs si long-temps glorieux.
« Quand la mort de mes fils aura fermé les yeux,
« Une race timide, habitant ce rivage,
« Y trouvera mon nom consacré d'âge en âge,
« Et de tous mes exploits le brillant souvenir
« Ne paroîtra qu'un songe aux siecles à venir. »

Erragon cependant, enflammé de furie,

A la hâte rassemble une foule aguerrie:
Il s'embarque avec elle, et déja nos forêts
S'offrent à ses regards farouches et distraits;
A peine de *Morven* ses pieds touchent la terre,
Il députe à *Selma* le Barde de la guerre.
Tous nos jeunes guerriers en ce moment fatal
Chassoient dans le désert, éloignés de *Fingal*.
Ce héros, entouré de ses amis fideles,
De ces hardis vieillards, nos illustres modeles,
Se rappeloit près d'eux les antiques combats,
Lorsque le vieux *Narmor*, précipitant ses pas,
Entre dans le palais: « Braves guerriers, aux armes!
« *Erragon* à sa suite entraîne les alarmes;
« Son Barde vous appelle aux combats meurtriers.
« Prends, lui répond *Fingal*, les superbes coursiers
« Que nous avons conquis sur les maîtres du monde;
« Et que de mes projets ton zele me réponde.
« Ma fille, tu suivras ce généreux vieillard:
« Va trouver *Erragon*, et dis-lui de ma part
« Que, s'il vient se placer au banquet de ton pere,
« Nous serrerons les nœuds d'une amitié sincere;
« Dis-lui que de *Mathos* les trésors souverains,
« S'il peut les desirer, vont passer dans ses mains;
« Dis-lui qu'en mon palais nous sommes sans défense,
« Et que l'âge a glacé notre antique vaillance. »
Il se tait. *Bosmina*, vers le camp ennemi,

S'avance le front calme et d'un pas affermi;
Sa main droite soutient une coupe dorée,
Dans sa gauche étincelle une fleche acérée :
Sa taille, sa beauté, son souris gracieux,
Sur elle en un moment attachent tous les yeux;
Et le sombre *Erragon* de sa douleur extrême
A son aimable aspect est consolé lui-même.
« Roi, lui dit *Bosmina*, je t'apporte la paix:
« Viens t'asseoir avec nous sous le feuillage épais
« Qui voile de *Selma* les tours silencieuses,
« Et laisse reposer tes armes belliqueuses.
« Si les trésors des rois peuvent flatter tes sens,
« Du généreux *Mathos* accepte les présents:
« Il te donne cent chars, cent cuirasses légeres,
« Cent rapides faucons, cent belles étrangeres,
« Cent superbes coursiers accoutumés au frein,
« Cent dogues aux flancs noirs, et cent casques d'airain:
« D'or et de diamants dix coupes radieuses
« Brilleront à *Sora* dans tes fêtes joyeuses;
« Ou bien, si pour ton cœur, plein de justes regrets,
« Une infidele épouse a les mêmes attraits;
« A ton amour bientôt *Lorma* sera rendue:
« Mais qu'une paix durable à ce prix soit conclue. »
— « Fille aimable des rois, lui répond l'étranger,
« A fléchir sous *Fingal* penses-tu m'engager?
« Que lui-même à mes pieds dépose ses richesses,

« Qu'il me cede deux monts, et joigne à ces largesses
« Les armes qu'autrefois porterent ses aïeux;
« Mon armée à ce prix abandonne ces lieux.
— « *Erragon*, dit ma sœur avec un fier sourire,
« A de pareils traités *Fingal* ne peut souscrire.
« De l'ennemi jamais il ne reçut la loi:
« Regarde, et vois la mort prête à fondre sur toi. »
Elle dit, et retourne au palais de mon pere.
Fingal, en la voyant taciturne et sévere,
Se leve furieux, prend son armure d'or,
Et couvre ses cheveux du casque de *Tremnor*.
Quand il porte la main à sa lance fatale,
Le soleil à regret verse une clarté pâle,
Un nuage sanglant des cieux voile l'azur,
Mille ombres, se penchant sur leur brouillard obscur,
Présagent le trépas de cent guerriers célebres,
Et semblent murmurer des chants sourds et funebres:
Une gaieté terrible anime nos vieillards;
Le zele belliqueux brille dans leurs regards;
Tous, songeant aux beaux jours de leur adolescence,
Autour de leur vieux roi se pressent en silence:
Ils marchent. Mais soudain les dogues aboyants
Annoncent le retour des chasseurs triomphants.
Oscar est le premier; *Gaul*, *Fergus* et *Dermide*
S'élancent sur les pas du guerrier intrépide:
Némi vient après eux; il porte dans ses mains

La dépouille d'un cerf hôte des monts voisins.
Ossian les suivoit : il est pensif; son ame,
En songeant au passé, s'attendrit et s'enflamme.
Notre aspect imprévu fait sourire *Fingal:*
Lui-même du combat il donne le signal;
Mille glaives, brillant d'une affreuse lumiere,
Rayonnent à la fois sur la verte bruyere;
Et trois Bardes plaintifs, commençant leurs concerts,
Du chant de la bataille épouvantent les airs.
L'étendard de *Morven* dans les cieux se déploie:
Assis sur la colline, et palpitant de joie,
Mon pere suit de l'œil ses enfants généreux,
Et, fier de leur valeur, se sent renaître en eux.
Mais le cor retentit, et le combat s'engage:
Le farouche *Erragon* s'enivre de carnage;
Des tribus de *Morven* seul il soutient l'effort,
Et sur nos bataillons il promene la mort.
Quel est donc ce guerrier qui s'offre à sa colere,
Et mord en expirant la sanglante poussiere?
Pleure, belle *Lorma;* ton amant a vécu....
Gaul s'avançoit alors: il voit *Mathos* vaincu
Au-devant d'*Erragon* aussitôt il s'élance;
A son glaive homicide il oppose sa lance,
Le jette sur le sable, et lui perce le cœur.
Helas! il est tombé ce superbe vainqueur!
O *Sora*, dans tes murs quelle morne tristesse!

Ton roi bouillant d'ardeur, de gloire, et de jeunesse,
Ne te défendra plus contre tes ennemis....
Il dort sur la colline auprès de ses amis :
La victoire à sa mort ne fut plus indécise.
Près d'un chêne enflammé languissamment assise,
Lorma veilloit alors au palais de *Mathos* :
Elle attend le retour de l'aimable héros.
Sur la plaine déja la nuit est descendue ;
La cascade du mont s'arrête suspendue ;
Le zéphyr est muet ; et *Lorma* dans les pleurs
En mots entrecoupés exhale ses douleurs :

« *Mathos* ne revient pas ; la tristesse et la crainte
« Peuplent de son palais la solitaire enceinte :
« Aimable et beau chasseur, qui peut te retenir?
« Hélas ! avec le soir tu devois revenir !
« Le cerf, que poursuivoient tes fleches meurtrieres,
« T'aura-t-il entraîné par-delà nos bruyeres?
« Les étoiles du soir s'élevent sur les monts.
« Pourquoi n'entends-je pas tes dogues vagabonds?
« Descends, ô mon amour! descends de ta colline. »
Elle dit, et se tait : sur la roche voisine
Un fantôme se montre à ses yeux effrayés ;
De poussiere et de sang ses cheveux sont souillés ;
Son bras agite encore un tronçon de sa lance :
Il s'arrête, soupire, et s'éloigne en silence.

Lorma comprit alors que *Mathos* n'étoit plus:
Pâle, d'un œil avide, et les sens éperdus,
Le long de la bruyere elle suit l'Ombre errante.
J'entendis les sanglots de sa voix déchirante;
Tel murmure un zéphyr à travers le gazon
D'un antre solitaire ou d'un sombre vallon.
Jusqu'au champ de bataille enfin elle se traîne:
Elle trouve *Mathos* étendu sur l'arene....
La mort deux jours après termina ses douleurs:
Les Bardes attendris chanterent ses malheurs.
Tous les ans, quand l'automne et l'humide froidure
Dépouillent les côteaux de leur fraîche verdure,
Les filles de *Morven* pleurent cette beauté.

Solitaire habitant de ce roc écarté (2),
Tu foules une terre en batailles féconde:
Chante ces morts, la gloire et la splendeur du monde.
Quand la reine des nuits, commençant à briller,
Luira dans la caverne où tu dois sommeiller,
Sur un rayon tremblant que *Lorma* descendue,
Rêveuse, et belle encor, se présente à ta vue:
Tu l'entendras gémir; elle pleure toujours,
Et redemande aux vents l'objet de ses amours.

NOTES.

(1) *Ossian* adresse ce poëme à un des premiers missionnaires chrétiens qui furent envoyés en Ecosse. On les appeloit *Culdées*, c'est-à-dire solitaires, à cause de la vie retirée qu'ils menoient.

(2) Le poëte parle au solitaire à qui il a adressé ce poëme.

MINVANE.

Du haut d'un roc, voisin des mers,
Solitaire, triste, muette,
Minvane, sur les flots amers,
Egaroit sa vue inquiete:
Elle apperçut tous nos guerriers.
Couverts de leurs armes brillantes
Du sein des combats meurtriers
Ils revoloient vers leurs amantes.
Mais *Rino* n'est point avec eux,
Rino que *Minvane* idolâtre:
Des pleurs obscurcissent ses yeux;
Elle frappe son sein d'albâtre,
Et de ses cris trouble les cieux:
« Couché sur la verte prairie,
« Dort-il mon invincible amant?
« Le bras qui l'étendit sans vie
« Etoit donc un bras bien puissant!
« Il n'est plus celui que j'adore.
« Zéphyrs, qui frémissez encore
« Dans les flots de mes longs cheveux,
« Zéphyrs, interrompez vos jeux;

« Cessez de parler à la rose
« Le doux langage des plaisirs;
« A mes pleurs mêlez vos soupirs;
« Loin de moi mon amant repose.
« Où sont ses dogues vigilants,
« Son bouclier impénétrable,
« Son arc, ses traits étincelants?
« Hélas! peut-être sur le sable
« Ses armes roulent au hasard;
« Peut-être un vainqueur implacable
« De cette dépouille honorable
« Réjouit son affreux regard.
« Cher *Rino*, la voix de l'Aurore
« Ne te dira-t-elle jamais:
« *La nuit rentre dans son palais;*
« *D'un feu pur l'horizon se dore:*
« *Jeune chasseur, éveille-toi,*
« *Prends ton arc, et répands l'effroi*
« *Dans les forêts que je colore.*
« Fille du jour, cache tes feux:
« L'ami de *Minvane* succombe;
« Les cerfs bondissent sur sa tombe,
« Ils foulent son arc paresseux.
« Mon héros, dors en assurance;
« Ton sommeil sera respecté;
« Dans un religieux silence

« Je vais m'étendre à ton côté :
« Au sommet blanchi des montagnes
« Demain mes agiles compagnes
« Me demanderont à l'écho ;
« J'aurai compté ma derniere heure,
« Et dans son obscure demeure
« Je dormirai près de *Rino*. »

EVELINA,

FRAGMENT DU POEME DE FINGAL.

MALVINA.

C'ÉTOIT la voix d'*Oscar*... rarement dans un songe
Son Ombre vient me consoler...
Je lui parlois... Le jour détruit ce doux mensonge,
Et *je* sens que mon ame est prête à s'envoler.
Le fantôme d'*Oscar* remonte dans sa nue;
Sa robe de vapeurs, flottante au gré des vents,
Sous les feux du soleil resplendit à ma vue,
Et l'or de l'étranger brille en ses plis mouvants.
Tu vis, mon cher *Oscar*, dans ce cœur qui t'adore:
Mes larmes coulent dans la nuit,
Mes larmes coulent à l'aurore,
Mes larmes, quand le jour s'enfuit,
Demandent à couler encore.
Hélas! comme un jeune arbrisseau
Qu'un zéphyr matinal balance
Sur l'onde pure du ruisseau,
Je fleurissois en ta présence.
Le souffle brûlant de la mort

A desséché mon verd feuillage :
Mes compagnes plaignent mon sort
Et les ennuis de mon veuvage :
En vain pour réjouir mon cœur
Leur main sur la harpe voltige...
Ces accords blessent ma douleur;
Tout m'importune, tout m'afflige.

OSSIAN.

Ta voix s'est fait entendre à mon cœur agité :
Oui, le cœur du vieillard répond à ta tendresse.
Quand notre ame est en paix, il est dans la tristesse
Une secrete et douce volupté;
Mais un chagrin profond lentement nous consume.
O ma fille! des maux, que souffre ta beauté,
Puissent mes chants adoucir l'amertume!

Nous goûtions dans *Selma* les charmes du repos :
Autour d'un chêne en feu nous écoutions mon pere
Racontant les combats des antiques héros;
Et près de lui *Fillan*, mon jeune frere,
Poussoit, à ce récit, de belliqueux sanglots :
Mon fils, lui dit le roi, j'aime ta noble audace;
J'ai vu briller ta lance, et ton pere joyeux
S'est enorgueilli de sa race;
Sois l'égal de *Tremnor*, ce chef de nos aïeux,
Dès son enfance instruit à la victoire;

Son glaive renommé veilla sur nos climats;
Il s'éteignit enfin dans les combats;
Mais la harpe guerriere éternise sa gloire.
J'avois ton âge et presque ta beauté
Quand à mes yeux, plus fraîche que l'aurore,
Plus blanche que le cygne au plumage argenté,
Ou le lis embaumé que *Morven* voit éclore,
Pour la premiere fois s'offrit *Evélina:*
Je traversois la forêt de *Cona*;
Quelques braves suivoient ton pere:
Un cri plaintif, parti de la bruyere,
Glace mon cœur de surprise et d'effroi;
Nous approchons: *Evélina* tremblante
Me reconnoît, et s'avance vers moi;
Sa chevelure, au gré des vents errante,
Voile à demi son sein mouillé de pleurs.
« Fille de la beauté, d'où naissent tes douleurs?
« Quel dessein te conduit dans ce bois solitaire?
« Instruis *Fingal* de tes malheurs;
« Il est pour l'infortune un astre tutélaire.

— « Chef des combats, toi que *Morven* révere,
« Toi dont le Barde a consacré le nom,
« D'un roi puissant à qui je fus bien chere
« Tu vois en moi le dernier rejeton:
« Mille guerriers brûlerent pour mes charmes,

« Et les rochers du sourcilleux *Croma*
« Plus d'une fois virent couler leurs larmes :
« Le noir *Bolbar* m'apperçut et m'aima ;
« A fuir de mon palais son amour m'a contrainte.
— « Qu'il vienne ce sombre guerrier ;
« Fille de l'océan, repose-toi sans crainte
« A l'abri de mon bouclier. »

Sur les mers, à ces mots, je promene ma vue;
Bientôt dans le lointain, comme une épaisse nue,
S'avance de *Bolbar* l'esquif audacieux;
Le vent du nord mugit dans sa voile étendue,
Et son poids ouvre au loin un sillon écumeux :
Noble étranger, enfant de la tempête,
Dis-je à *Bolbar*, *Selma* brille de feux;
De mon retour on prépare la fête:
Viens écouter nos chants, et t'asseoir à nos jeux.
Le traître me répond par un affreux sourire;
Il bande l'arc fatal.... le trait siffle.... soudain
Evélina chancelle, tombe, expire.....
« Applaudis-toi du sang qu'a répandu ta main ;
« Il est aisé d'immoler une femme :
« Mais le bras de *Fingal* sait punir l'assassin. »

Nous combattons; la rage qui m'enflamme
En ma faveur fait pencher le destin :

Bolbar vaincu roule dans la poussiere:
Il ose m'adresser une lâche priere;
Mais sans pitié je lui perce le sein;
Et de son corps, gisant sur la bruyere,
L'aigle des monts vient repaître sa faim.

LATHMON.

SUJET.

Lathmon, fils de *Nuath*, prince breton, profita de l'absence de *Fingal*, qui étoit en Irlande, pour faire une descente dans le pays de *Morven*. Il s'avança jusqu'à la vue du palais de *Selma*. Mais comme il étoit sur le point de l'assiéger *Fingal* arriva : *Lathmon* se retira sur une colline, où il fut surpris pendant la nuit, et fait prisonnier par *Ossian* et par *Gaul*, fils de *Morni*. Le poëme commence au moment où *Fingal* paroît sur la côte.

O *Selma*, dans tes murs quelle effrayante paix!
Aucun son de tes bois ne trouble le silence;
En des climats lointains *Fingal* leve sa lance,
Et le deuil et la crainte habitent son palais :
Les filles de *Morven* ont devancé l'aurore ;
Leurs yeux mouillés de pleurs s'égarent sur les eaux....
Mais le fils de *Comhal* ne paroît point encore,
Le vent du nord mugit, et retient ses vaisseaux.
Quel est ce noir torrent qui descend des montagnes
Et roule avec fracas ses flots tumultueux?

C'est *Lathmon;* son armée inonde nos campagnes,
Et porte vers *Selma* ses pas impétueux :
Ivre d'un fol espoir, il s'arme pour abattre
L'orgueil de ce palais connu des nations :
Les braves sont absents; contre ces bataillons
Les vierges de *Selma* doivent-elles combattre?
Fuis, superbe étranger, fuis.... sur les flots lointains
Vois-tu se déployer nos voiles ondoyantes?
Fingal, vainqueur des flots, des vents, et des destins,
Ramene sur nos bords ses cohortes vaillantes.

Nous entrons dans la baie : *Ossian* furieux
Monte sur la colline, et son œil intrépide
Voit rouler dans la plaine une foule homicide :
Trois fois son bouclier rend un son belliqueux;
A ce son imprévu la biche épouvantée
S'enfuit, en bondissant, vers sa grotte écartée;
L'ennemi m'envisage, et mon aspect fatal
Du péril qui l'attend est pour lui le signal;
Je parois à ses yeux comme un sombre nuage
Qui pese sur les airs et recele l'orage.

Assis en ce moment près du ruisseau joyeux,
Et le front appuyé sur un bâton noueux,
Morni s'entretenoit des batailles antiques.
Gaul, son fils, écoutoit ses récits héroïques;
Ils charment son oreille, et remplissent son cœur
D'un mélange nouveau de respect et d'ardeur;

Souvent, dans les transports de son jeune courage,
Il se leve, et ses mains font voler le feuillage;
Mais le vieillard entend le son du bouclier;
Son ame reconnoît ce signal meurtrier:
« Mon fils, dit-il à *Gaul*, la guerre se réveille,
« Et des accents de mort ont frappé mon oreille.
« *Fingal* est de retour: va, cours, apporte-moi
« Ces armes qui jadis semoient par-tout l'effroi,
« Ces armes, monuments des jours de ma puissance;
« Et toi, mon jeune fils, toi, ma seule espérance,
« Qui du nom paternel dois soutenir l'éclat,
« Prends une armure, et vole à ton premier combat.
« *Morni* fut des guerriers et la gloire et l'exemple,
« Aussi, vois de quel œil sa tribu le contemple!
« De ma vieillesse au loin les pas sont honorés:
« Je m'avance; d'amour, de respect pénétrés,
« Tous les jeunes héros autour de moi s'empressent
« A mes cheveux blanchis leurs hommages s'adressent,
« Et chacun de ton pere attend un seul regard. »

Gaul s'éloigne et revient: le débile vieillard
S'est revêtu d'acier; mais sa main défaillante
Succombe sous le poids de sa lance brillante:
Il marche vers *Fingal*; *Gaul* lui prête son bras,
Et, guide vigilant, conduit ses foibles pas.

Mon pere à leur aspect laisse éclater sa joie :
« Noble chef de *Strumon*, faut-il que je te voie
« Courbé sous l'appareil d'un guerrier menaçant?
« Tu brillois autrefois comme un astre naissant
« Qui chasse les brouillards flottants sur mes collines,
« Et dore d'un feu pur les campagnes voisines.
« Le moment du repos est arrivé pour toi :
« Ton peuple te bénit; conserve-lui son roi;
« Cependant, bon vieillard, je rends grace à ton zele;
« C'est assez de *Fingal* pour punir un rebelle.

— « Roi de *Morven*, mon bras a perdu sa vigueur;
« Si, par fois rappelant mon antique valeur,
« Je veux de son fourreau retirer mon épée,
« Elle résiste, hélas! à ma force trompée;
« Mais, *Fingal*, pour mon fils elle brille aujourd'hui;
« A son premier combat il a besoin d'appui;
« Je l'ai vu s'enflammer au récit de ma gloire :
« Ah! du nom de *Morni* périsse la mémoire!
« Et puisse l'ennemi, de ma vue alarmé,
« Dire, Voilà de *Gaul* le pere renommé!

— « Roi de *Strumon*, ton fils mérite ma tendresse;
« *Fingal* d'un bouclier couvrira sa jeunesse;
« Toi, tranquille à *Selma*, loin des combats sanglants,

« Viens goûter cette paix que t'imposent les ans :
« Par les mâles accords de la harpe guerriere
« Mes Bardes charmeront ton ame noble et fiere.

Ils entrent. Sur *Morven* la sombre nuit descend :
Les rois se sont assis près d'un chêne brûlant ;
Ullin chante ; sa voix, ornement de nos fêtes,
Du pere de *Fingal* célebre les conquêtes.
Soudain *Morni* frissonne, et son œil irrité
Lance un regard terrible au Barde épouvanté. (1)
Le chant cesse ; et *Fingal:* « Quelle sombre tristesse
« De ces heureux moments vient troubler l'alégresse ?
« Si la haine autrefois divisa nos aïeux,
« Ils commandent ensemble aux vents séditieux.
« Oublions, ô *Morni*, leurs antiques querelles :
« La paix a joint nos cœurs, demeurons-lui fideles.

« Oui, répond le vieillard ; ton pere étoit vaillant ;
« Combien de fois j'ai vu son courage bouillant,
« Comme un feu destructeur, consumer les phalanges !
« Ce héros disparu revit dans les louanges ;
« Moi-même j'ai donné des larmes à sa mort.
« De *Lathmon* cependant sachons tromper l'effort ;
« *Ossián*, et toi *Gaul*, sur la colline sombre
« Observez tous ses pas à la faveur de l'ombre,

« Et sur-tout modérez votre ressentiment:
« La jeunesse est fougueuse et s'égare aisément. »

Il se tait; nous partons: une clarté légere
Tremble encor dans les cieux, et luit sur la fougere.
Déja nous entendions les pas de l'ennemi,
Quand, la main sur son fer qui brilloit à demi,
Gaul me dit, emporté par l'ardeur qui l'enflamme,
« Pourquoi, fils de *Fingal*, sens-je brûler mon ame?
« D'où peuvent naître en moi ces transports inconnus?
« Dans le sable à regret mes pas sont retenus;
« Je sens trembler mon cœur, mes forces s'affoiblissent,
« Et d'un voile jaloux mes regards s'obscurcissent.
« *Ossian*, dis-le-moi, près d'un péril certain
« Le cœur du brave ainsi tremble-t-il dans son sein?
« Quelle gloire pour nous, pour *Fingal*, pour mon pere,
« Si l'étranger surpris... — Que cette ardeur m'est chere!
« O mon ami! notre ame en secret se confond:
« A la témérité si le succès répond,
« Nous nous couvrons tous deux d'une gloire immortelle:
« Et quand la mort seroit le prix de notre zele,
« Nos peres, il est vrai, nous donneroient des pleurs,
« Mais un secret orgueil viendroit enfler leurs cœurs;
« Ils diroient: *Si nos fils dorment sous cette pierre*,
« *Leur nom seul de Morven doit illustrer la terre* ».

« Eh! pourquoi du tombeau déja nous occuper?
« La mort aime le brave et craint de le frapper:
« Le lâche en vain la fuit; elle vole à sa suite,
« Et de ses bras sanglants l'entoure dans sa fuite. »

Je m'élance à ces mots: *Gaul* marche sur mes pas;
Un torrent, dont les bords sont couverts de frimas,
Roule et serpente autour de l'armée ennemie:
Tranquille et sans défense elle étoit endormie,
Et les feux de son camp, sans force et sans chaleur,
Ne versoient qu'une pâle et mourante lueur.
Pour franchir le torrent, qui me sépare d'elle,
Déja je m'appuyois sur ma lance fidele,
Lorsque le jeune *Gaul:* « *Ossian*, que fais-tu?
« Ne va point démentir ton sang et ta vertu;
« Que de ton bouclier le bruit se fasse entendre,
« Que l'ennemi s'éveille et puisse se défendre. »

Je me rends à ses vœux: de l'homicide airain
Le son retentissant frappe l'air; et soudain
Tout s'éveille à la fois, tout frémit, tout s'agite;
L'étranger au hasard court et se précipite;
Il croit dans sa terreur que *Morven* l'a surpris,
Délibere, s'égare; et nous, poussant des cris,
Nous frappons. Sous mes coups le fier *Cremor* chancelle;
Nermi tombe, et se perd dans la nuit éternelle;

Et toi, fils de *Morni*, ton bras n'est point oisif,
Tu fonds sur *Donthormo*, guerrier foible et craintif;
En vain, pour échapper à ta juste colere,
Il gravit contre un chêne antique et solitaire,
Ta lance le poursuit, pénetre dans son flanc,
Et le tronc du vieil arbre est rougi de son sang.
Mais l'aurore se leve; à sa clarté mourante
L'étranger se rallie, et perd son épouvante:
Lathmon nous apperçoit, et pâlit de fureur:
« Hé quoi! deux seuls guerriers ont semé la terreur!
« Hé quoi, dans notre sang leurs mains se sont trempées!
« Dois-je faire contre eux briller dix mille épées?
« Et, tandis que leur bras a vaincu sans secours,
« Dirai-je à mes tribus de terminer leurs jours?
« Non, je combattrai seul: *Ossian*, plein d'audace,
« *Ossian*, fils des rois, est digne de sa race:
« *Sulmath*, va le trouver, et dis-lui que *Lathmon*
« Connoît depuis long-temps et sa gloire et son nom,
« Qu'à l'heure du combat nul effroi ne l'arrête,
« Qu'il attend dans la plaine, et que sa lance est prête. »

J'accepte le défi: nous combattons; l'éclair
Est moins prompt dans les cieux qu'en nos mains n'est le fer:
Sous les coups redoublés nos cuirasses gémissent;
De nos casques d'airain mille flammes jaillissent;
Tout ce que peut l'adresse, et la ruse, et l'ardeur,

Et la force du bras, et l'audace du cœur,
Nous l'employons : déja nos lances meurtrieres
De leurs éclats brillants parsèment les bruyeres;
Ainsi que deux Esprits sur leurs trônes mouvants
Se lancent la tempête, et la foudre, et les vents,
Ainsi nous nous portons atteinte sur atteinte;
De notre sang mêlé déja la terre est teinte :
Lathmon enfin, *Lathmon* doit subir le trépas,
Un tronçon de ma lance embarrasse ses pas;
Il tombe; mon épée est déja sur sa tête,
Quand du fils de *Morni* le bras puissant m'arrête.
Lathmon jette sur nous un regard attendri;
Et nous prenant la main : « Couple auguste et chéri,
« Nous dit-il, sans rougir je cede la victoire;
« Eh! qui peut effacer l'éclat de votre gloire?
« Vous épargnez le sang des guerriers abattus;
« Autant que vos exploits j'admire vos vertus.

— « Viens, lui dis-je; *Fingal* à *Selma* nous appelle;
« Serre avec lui les nœuds d'une paix éternelle;
« Du sang, qu'il voit couler, il gémit en secret,
« Et jamais ses enfants n'ont vaincu qu'à regret.

NOTE.

(1) *Ullin* avoit mal choisi son sujet : *Morni* craignoit qu'en chantant les exploits de *Comhal*, le Barde ne réveillât dans l'ame de *Fingal* le souvenir de leurs anciennes querelles.

LA MORT
D'OSCAR, FILS DE CARUTH,
ET DE
DERMIDE, FILS DE DIARAN.

SUJET.

Caruth, pere d'*Oscar*, raconte la mort de son fils, et de *Dermide*, son ami. Il ne faut pas confondre cet *Oscar* et ce *Dermide* avec les héros de même nom dont il est question dans *Témora*, comme nous en avons averti dans une note sur le premier chant du poëme précédent. Il n'est pas sûr que celui-ci soit d'*Ossian*; mais, comme il n'est pas sans mérite, nous croyons qu'il ne déparera point ce recueil.

Pourquoi rouvrir la source de mes larmes?
Pourquoi de mon *Oscar* me demander le sort?
Fils d'*Alpin*, tu le sais, sa jeunesse, ses charmes
N'ont pu le dérober au glaive de la mort.
O mon unique amour! ma douleur paternelle
Vainement de ton nom attendrit ces forêts;

Tout se couvre à mes yeux d'une ombre universelle...
Je ne vis que par mes regrets.

Il s'est éteint comme un astre timide,
Quand l'orage nocturne éclate sur les monts;
Comme le roi du jour, quand un brouillard humide
De son bouclier d'or nous cache les rayons:
Et moi, dans mon palais lugubre et solitaire,
Comme un chêne vieilli, dont le Nord en fureur
Dépouille et fait rouler la tête octogénaire,
Je me flétris sous le malheur.

L'herbe des champs vit et meurt inconnue;
Le brave n'a jamais partagé son destin;
Sa lance est un éclair qui déchire la nue,
Son bras à l'ennemi donne un trépas certain:
Mais toi, mon cher *Oscar*, tu succombes sans gloire;
Tu n'as point dans ta chûte entraîné l'ennemi,
Et ton glaive fameux, pour dernière victoire,
Fume du sang de ton ami.

Dermide, *Oscar*, dès leur plus tendre enfance
Etoient unis par les plus tendres nœuds:
Age, beauté, grace, douceur, vaillance,
Peine, plaisir, tout fut égal entre eux:
Dans les combats leur lance dévorante

Embrasoit les rois renversés :
Tels roulent deux torrents dont la course écumante
Précipite le deuil, le trouble, l'épouvante,
A travers les rocs fracassés.

Dargo tomba sous leur épée,
Dargo qui jamais n'avoit fui:
Sa fille, de larmes trempée,
Demeuroit seule et sans appui:
Elle étoit innocente et belle,
Belle comme le jour naissant,
Fraîche comme la fleur nouvelle
Au parfum doux et ravissant;
Ses beaux yeux étoient deux étoiles
Qui tremblent au milieu des airs
Ou rayonnent parmi les voiles
Des brouillards hôtes des déserts.
Les deux héros soupirerent pour elle:
Ou la posséder ou mourir;
Voilà leur vœu. Mais *Nina* fut rebelle
A l'aimable *Dermide*: *Oscar* eut son desir;
Elle adora mon fils, quoique sa main vaillante
Fumât encor du sang d'un pere infortuné...
Eh! qui peut de sa flamme accuser une amante?
Enchaîne-t-on un cœur vers un autre entraîné?
« *Oscar*, lui dit *Dermide*, abrege ma souffrance;

« Tu connois mes tourments; tu sais que dans mon cœur
« De te ravir *Nina* je garde l'espérance :
« Mon ami, prends ton glaive, et finis mon malheur.
— « Qu'en te donnant la mort *Oscar* se déshonore!
— « Eh! quel autre qu'*Oscar* doit me priver du jour?
« Possede sans rival la beauté qui t'adore;
« Frappe, éteins dans mon sang un criminel amour.
— « Ah! plutôt combattons, et puisse la victoire
« Ne point rougir ce fer du sang de mon ami!
« *Dermide*, défends-toi; songe, songe à ta gloire;
« Que par l'amour ton bras soit affermi ».
Leurs fers brillent soudain... Mais *Dermide* succombe.
Oscar près du torrent bourbeux
Dépose le corps dans la tombe.
Une farouche joie éclate dans ses yeux:
Il va trouver *Nina:* « Beauté qui m'es si chere,
« Viens, lui dit-il; d'*Oscar* suis les pas incertains ».
Elle obéit: sous des arbres voisins
Ils s'arrêtent tous deux: « Regarde cette pierre;
« Sais-tu, dans le tombeau, qui dort en ce moment?
« Sais-tu que ma main meurtriere
« En immolant *Dermide* immola ton amant?
« O *Nina!* charme heureux d'une trop courte vie,
« Mon Ombre va s'unir à son fantôme errant ».
Il se frappe à ces mots, et sur l'herbe rougie
Son sang coule, et se mêle aux ondes du torrent.

LES CHANTS DE SELMA.

SUJET.

Les Bardes s'assembloient tous les ans dans le palais du chef auquel ils étoient attachés. Ils récitoient leurs poëmes. Le roi nommoit ceux qu'il jugeoit dignes d'être conservés, et on les apprenoit avec soin aux enfants pour les transmettre à la postérité. Ce fut une de ces fêtes solemnelles qui fournit à *Ossian* le sujet de ce poëme.

Compagne de la nuit, étoile radieuse
Qui, sur l'azur du firmament,
Imprimes de tes pas la trace lumineuse,
Astre paisible, en ce moment
Que regardes-tu dans la plaine?
L'aquilon est muet, la cascade lointaine
Ne murmure que foiblement,
Les insectes du soir font retentir à peine
Un triste et sourd bourdonnement;
Au bord de l'horizon tes clartés s'obscurcissent,
Tu descends dans le sein de l'océan fougueux

Les flots bruyants se réjouissent,
Et baignent l'or de tes cheveux;
Mais ton dernier rayon a lui sur la bruyere :
Astre charmant, adieu. Que mon génie éteint
Se rallume, et succede à ta vive lumiere :
Je le sens qui renaît dans sa force premiere,
Et des coups du malheur lui seul n'est pas atteint.
Je vois à sa clarté se rassembler encore
Les nobles compagnons de mes jeunes travaux.
Sur le *Mora*, qu'éclaire un pâle météore,
Fingal brille, entouré des Bardes mes rivaux;
Aux accents de sa voix s'empressent de se rendre
L'harmonieux *Rino*, le belliqueux *Ullin*,
Et le sombre *Carril*, et le brûlant *Alpin*,
Et *Minona*, si plaintive et si tendre.
O mes amis, que vos traits sont changés
Depuis ces jours de bonheur et de gloire
Où *Selma* nous voyoit, dans ses murs ombragés,
De la harpe et du chant disputer la victoire!
Pareils aux zéphyrs du vallon
Qui caressent une onde pure,
Et viennent tour-à-tour avec un doux murmure
Agiter le naissant gazon.

Ce fut un de ces jours, à jamais mémorables,
Qu'on vit s'avancer *Minona*,

Chantant les amours déplorables
Et de *Salgar* et de *Colma*.
Salgar avoit promis à sa *Colma* fidele
De venir la rejoindre avant la fin du jour:
Déja l'ombre est universelle,
Et *Salgar* n'est point de retour;
Flottante entre l'espoir, et le doute, et la crainte,
Colma sur la colline, et seule avec sa voix,
De ses cris douloureux fait retentir les bois.
Ecoutons sa tendre complainte.

CHANT DE MINONA.

Colma.

Loin de moi *Salgar* est errant;
Par-tout regne la nuit profonde;
Sous mes pieds mugit le torrent,
Sur ma tête la foudre gronde;
Pas un asyle où me cacher;
Tout me délaisse et m'abandonne;
Je suis seule sur le rocher
Que la sombre mer environne.

O lune, sors du sein des monts;
Paroissez, étoiles nocturnes,
Paroissez, et que vos rayons

Eclairent mes pas taciturnes :
Conduisez-moi vers mon amant ;
Qu'il entende ma voix plaintive :
O *Salgar*, songe à ton serment,
Rejoins une amante craintive.

Le rocher, l'arbre, le ruisseau,
Sont les témoins de ta promesse :
Ils t'attendent sur le côteau,
Et répondent à ma tristesse.
Nos peres furent désunis,
Mais nous, seul objet de ma flamme,
Nous ne sommes point ennemis,
La haine n'est point dans notre ame.

Ah ! la lune paroît enfin ;
Mais, à l'éclat de sa lumiere
Qui s'éleve du mont voisin,
Qu'apperçois-je sur la bruyere ?
Hélas ! deux guerriers teints de sang....
La mort a fermé leur paupiere,
Le glaive est encor dans leur flanc.
Que vois-je ! *Salgar* et mon frere !

O mes amis, répondez-moi ;
Qu'avez-vous fait dans mon absence ?

Parlez, dissipez mon effroi.
Ils se taisent.... cruel silence!
Mes yeux de larmes sont trempés.
Salgar, mon frere, quelle haine
L'un par l'autre vous a frappés?
Pourquoi dormez-vous dans la plaine?

Combien vous m'étiez chers tous deux!
Faut-il, hélas! vous perdre ensemble!
Mes amis, exaucez mes vœux,
Qu'un même tombeau nous rassemble:
Dans ses flancs je veux me cacher.
O *Salgar!* Ombre que j'implore,
Près du ruisseau, près du rocher,
Tu m'entendras gémir encore.

Au sein des nuages mouvants,
Quand la nuit versera son ombre,
Je viendrai sur l'aile des vents
Attrister la colline sombre;
Ma voix aura de la douceur;
En plaignant deux guerriers célebres;
Tremblant et charmé, le chasseur
L'écoutera dans les ténebres.

Ainsi chantoit la tendre *Minona*.

Une aimable rougeur couvroit son beau visage;
Et nos larmes couloient en songeant à *Colma.*
Ullin chante à son tour : dans la force de l'âge
Ullin nous embrasoit au feu de ses accords.
Il entendit un soir, au retour de la chasse,
La voix du vieux *Alpin*, chantre illustre des morts ;
Rino, dont vainement nos yeux cherchent la trace,
Etoit alors auprès de ce vieillard :
Ils déploroient la chûte de *Morar.*
Minona fut sa sœur. Quand la harpe plaintive
Nous redit sous les doigts d'*Ullin*
Les plaintes de *Rino*, le désespoir d'*Alpin :*
Semblable à la lune craintive
Qui prévoit la tempête, et dans l'épais brouillard
Cache sa tête radieuse,
Minona disparut, triste, silencieuse,
Et jetant sur *Ullin* un douloureux regard.

CHANT D'ULLIN.

RINO.

Le ciel est pur, l'air est tranquille,
Le nuage s'étend en rézeaux lumineux ;
Le soleil, sur le roc stérile,
De son char éclatant fait rejaillir les feux ;

Le torrent, moins impétueux,
A travers les ravins roule une onde plus pure.
O torrent, j'aime ton murmure;
Mais je préfere encor la douce voix d'*Alpin :*
Il s'avance; sa chevelure
Tombe en flocons de neige éparse sur son sein;
Par les ans sa tête est courbée,
Son œil creux est rouge de pleurs;
Dans les ennuis et les douleurs
Son ame paroît absorbée.
Roi des harpes, pourquoi sur le mont ténébreux
Gémis-tu comme un flot qui mouille le rivage,
Ou comme un doux zéphyr dont le souffle amoureux
S'égare et meurt dans le feuillage?

ALPIN.

Mes pleurs sont pour les morts: superbe, belliqueux,
Aujourd'hui le plus beau des enfants de la plaine,
Tu triomphes, jeune homme, et demain sur l'arene
Peut-être le trépas viendra fermer tes yeux.
Comme toi *Morar* fut célebre,
Comme toi *Morar* fut vaillant;
Il n'est plus, sur son lit funebre
L'étranger s'assied en pleurant.
Morar, brave chasseur, guerrier plus brave encore,
Le cerf de nos forêts fut moins léger que toi;

La tempête en courroux, le brûlant météore,
Dans nos climats déserts répandoient moins d'effroi,
L'éclair brilloit moins dans les nues
Que ton glaive dans les combats,
Et les phalanges éperdues
Disparoissoient devant tes pas:
Mais lorsque la victoire avoit conduit tes armes,
Que ton visage étoit riant!
Des vaincus tu séchois les larmes;
Moins pur est le soleil qui part de l'Orient,
Moins doux l'astre des nuits quand sur un char d'argent
A nos regards, sans voile, il offre tous ses charmes.
Tes attraits maintenant dorment ensevelis
Au fond de la demeure obscure:
O toi qui fus si grand, en trois pas je mesure
L'espace étroit que tu remplis;
Un arbre, qui n'a plus qu'une feuille tremblante,
Aux bords de ce ruisseau quatre pierres sans art,
Un gazon qui frémit sur sa tige mourante,
Indiquent au chasseur la tombe de *Morar*.
Mais quel est ce vieillard qui lentement s'avance?
Par l'âge et le malheur ses traits semblent flétris;
Tantôt il garde le silence,
De sa bouche tantôt sortent de foibles cris:
C'est ton pere, ô *Morar!* le bruit de ta vaillance
De ses jours charmoit le déclin;

Hélas! il n'a pu voir les éclairs de ta lance,
Ni le trait qui perça ton sein!
Pleure sur ce héros, gémis, malheureux pere;
Morar s'est endormi pour des siecles entiers;
Des rayons du matin l'amoureuse lumiere
N'ira pas dans la tombe ouvrir ses yeux guerriers.
Rassure-toi, chevreuil timide,
L'arc du chasseur est détendu.
Adieu, conquérant intrépide,
Adieu, jeune héros que nous avons perdu:
Le son des harpes frémissantes
Fera voler ta gloire au-delà du *Lubar*,
Et les siecles futurs dans mes hymnes touchantes
Apprendront le sort de *Morar*.

Aux doux accords d'*Ullin* une douleur secrete
Se réveille au fond de nos cœurs;
Mais de tous les héros rassemblés à la fête
Nul plus qu'*Armin* ne répandit de pleurs.
L'image de son fils tombé dans sa jeunesse
Se retrace à son souvenir.
« Pourquoi, lui dit *Carmor*, touché de sa tristesse,
« Pourquoi de tes chagrins toujours t'entretenir?
« *Armin*, que de nos chants la douce mélodie
« Soit pour ton ame ainsi qu'une vapeur

« Qui s'éleve du lac, s'étend sur la prairie,
« Et du lis abattu ranime la fraîcheur. »

ARMIN.

Ah! je regrette ensemble et mon fils et ma fille:
Trop fortuné *Carmor!* tu peux voir chaque jour
Fleurir les rejetons de ta jeune famille,
Et les enfants d'*Armin* l'ont quitté sans retour.
O ma chere *Daura!* sur un lit froid et sombre
De quel sommeil tu dors! Roulez, fougueux torrents;
Levez-vous, vents d'automne, et rugissez dans l'ombre;
Forêts, remplissez-vous de fantômes errants;
Lune, verse par intervalles
Tes rayons languissants et pâles;
Rappelez cette nuit si féconde en malheurs,
Cette nuit, dont mes yeux trouvent par-tout l'image,
Où mon cher *Arindal* tomba sur le rivage,
Où ma chere *Daura* s'éteignit dans les pleurs.
Armar, jeune guerrier plein de force et d'adresse,
De ma fille *Daura* recherchoit la tendresse:
Il l'obtint; et déja l'on attendoit le jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour,
Quand *Erath*, pour venger le trépas de son frere
Qui sous les coups d'*Armar* avoit péri naguere,
Forme un affreux dessein, prend d'un vieux matelot

Les vêtements connus, laisse sa barque à flot,
S'approche de ma fille, et dit: « Beauté charmante,
« Fille aimable d'*Armin*, sur la mer écumante
« Non loin d'ici s'éleve un rocher sourcilleux
« Où croît un arbre immense aux fruits délicieux,
« C'est là que ton *Armar* attend sa bien-aimée;
« Viens, de ce court trajet ne sois point alarmée. »

La crédule *Daura* sans hésiter le suit.
Elle arrive: soudain le lâche *Erath* s'enfuit,
Aux regards de ma fille offre son noir visage,
Et fait d'un ris moqueur retentir le rivage.
Daura pousse des cris; du rocher ténébreux
Le seul écho répond à ses cris douloureux:
Elle éleve la voix, elle appelle son frere,
Son pere, son époux. Si *Daura* vous est chere,
Oh! venez, sauvez-moi de ce rocher fatal.
Sa gémissante voix vient frapper *Arindal:*
Il revenoit alors d'une chasse lointaine;
Cinq dogues sur ses pas accourent hors d'haleine;
Son arc est détendu, quand *Erath*, tout joyeux,
Et déja sur le bord, se présente à ses yeux.
Mon fils le reconnoît, le renverse, l'entraîne,
De cent nœuds redoublés le lie au tronc d'un chêne,
S'élance dans l'esquif, et, la rame à la main,
S'ouvre jusqu'à sa sœur un orageux chemin.

Armar en ce moment descendoit sur la rive:
Il avoit de sa belle ouï la voix plaintive;
Il apperçoit mon fils, le croit un ravisseur...
O mon cher *Arindal!* nn trait perça ton cœur...
Il tombe, se débat, expire... Plein de rage
Armar le voit tomber; il se jette à la nage,
Et fend les flots bruyants de ses bras vigoureux.
Soudain de l'aquilon le souffle impétueux
Retentit dans les airs, et snr la mer profonde
Daura voit son amant qui lutte contre l'onde:
Elle lui tend les mains... à ses yeux éperdus
L'infortuné s'abyme, et ne reparoît plus.

Seule sur le rocher que la foudre environne
A tout son désespoir ma fille s'abandonne;
Son pere l'entendoit toute la nuit en pleurs:
Il languit sur la rive en proie à ses douleurs:
Le tonnerre grondoit; l'éclair vif et rapide
Répandoit sur les flots un jour pâle et livide;
J'entrevoyois alors la tremblante *Daura;*
Mais sa voix s'éteignit; enfin elle expira,
Et le premier rayon vint l'offrir à ma vue
Pâle et sur le rocher tristement étendue.

Ah! depuis cette nuit, chaque fois que les vents
Descendent en courroux sur les flots mugissants,
Chaque fois que l'éclair déchire le nuage,
Je viens, triste et rêveur, m'asseoir sur le rivage,

Et gémir à l'aspect du funeste rocher:
Je vois de mes enfants les Ombres s'approcher;
Elles versent des pleurs, traversent l'onde amere,
Et passent tristement sans regarder leur pere.
O ma fille! ô mon fils! vous que j'appelle en vain,
N'aurez-vous point pitié du malheureux *Armin?*

Tels à nos fêtes renommées
Eclatoient dans *Selma* les chants mélodieux,
Ces chants l'appui de nos armées
Et la gloire de nos aïeux:
Tout alors d'*Ossian* célébroit le génie,
Et la harpe sonore, et la brillante voix;
Au bruit de sa douce harmonie
On voyoit accourir et les chefs et les rois.
Maintenant ma langue est glacée,
Mon ame n'a plus de chaleur,
Et des siecles détruits l'image retracée
Brille confusément à ma triste pensée
Sous le voile de la douleur:
Une secrete voix crie au fond de mon ame:
« *Ossian*, finis tes accords;
« O Barde décrépit! la tombe te réclame,
« On t'attend au palais des morts. »

MORNI

ET

L'OMBRE DE CORMAL.

MORNI.

FLÉAU des boucliers, habitant des tempêtes,
Toi qui lances la foudre et déchaînes les vents,
Contre le fier *Dunscar* mes phalanges sont prêtes:
Dois-je effacer ce roi du nombre des vivants?

O pere de *Morni!* du sein de tes orages
De ton fils bien-aimé daigne entendre la voix.
Cesse de te jouer sur ces tristes rivages;
La bataille sanglante environne mes bois.

Mais l'aigle de l'*Arven* s'envole frémissante;
Le chêne est ébranlé, l'éclair luit dans les cieux....
Ton approche à la fois me charme et m'épouvante.
Roi des sombres brouillards, viens-tu combler mes vœux?

L'OMBRE.

Quelle voix me réveille au sein de mon nuage?

MORNI.

C'est celle de ton fils. Un ennemi jaloux
Ose jusqu'en ces lieux défier mon courage.
Vaillant chef de *Clora*, seconde mon courroux;
Ordonne, tu peux tout.

L'OMBRE.

Que veux-tu?

MORNI.

Ton épée:
A l'heure du péril qu'elle brille pour moi;
Dans un fleuve de sang que, par mes mains trempée,
Des murs où tu naquis elle écarte l'effroi.
Lorsque tous ces héros, trompés par la victoire,
Gémiront sur l'orgueil qui les avoit conduits,
Je jure par ce glaive, instrument de ma gloire,
De le rendre au tombeau.

L'OMBRE.

Prends, combats, et détruis.

LA MORT
D'AGANDECCA,
FRAGMENT DU POEME DE FINGAL. (1)

STARNO, long-temps vaincu par le brave *Fingal*,
Méditoit contre lui des projets de vengeance:
Mais du roi de *Morven* qui fut jamais l'égal?
Un jour enfin, cédant à son impatience,
Il appelle *Snivan*, vieillard dont les accords
Enflamment les héros d'une ardeur dévorante,
Jusqu'au palais des vents réjouissent les morts,
Et dans les champs guerriers font voler l'épouvante.
« Vieillard, lui dit *Starno*, va sur les rocs d'*Arven*
« Que de ses noires eaux baigne la mer profonde;
« Va trouver de ma part cet astre de *Morven*,
« Ce jeune et beau guerrier, vainqueur des rois du monde.
« Je lui donne ma fille, espoir de mes vieux ans,
« Ma fille *Agandecca*, la premiere des belles;
« Un azur lumineux brille dans ses prunelles;
« Son sein a la blancheur de mes flots écumants.

« Dis au roi du désert que mon ame charmée
« A cet heureux hymen va devoir le repos;
« Qu'il vienne, accompagné de ses vaillants héros,
« Recevoir de mes mains ma fille bien-aimée:
« Elle sera le prix de ses nobles travaux. »

Au palais de *Selma* le vieillard se présente:
Fingal impatient ouvre le sein des eaux,
Et son cœur, que l'amour, que la gloire tourmente,
Devance sur les mers le vol de ses vaisseaux.

« Enfant de l'isle solitaire,
« Salut, lui dit *Starno:* vous qui suivez ses pas,
« Illustres chefs, de vos combats
« Puissent mes fêtes vous distraire!
« Trois jours vous poursuivrez les cerfs de mes forêts;
« Trois jours vous remplirez la coupe hospitaliere;
« Trois jours votre splendeur guerriere
« Consolera *Starno* de ses tourments secrets. »

Ainsi parla le Roi des neiges,
Et, sous les pas d'un chef si renommé,
Le lâche alloit tendre des pieges.
Mon pere cependant ne s'est point désarmé:
Couvert d'or et d'airain il s'assied à la fête.
En secret le meurtre s'apprête...

Les regards de *Fingal* troublent les assassins:
L'éclat de sa beauté, son front plein d'assurance,
Les glacent de terreur; et, loin de sa présence,
Ils vont tramer encor de sinistres desseins.
Déja les cent harpes frémissent;
Les Bardes chantent tour-à-tour
Les héros et les morts, les combats et l'amour,
Et nos braves leur applaudissent.
Ullin alors, *Ullin*, le Barde de *Selma*,
Eleve cette voix tendre et mélodieuse
Dont si long-temps la douceur nous charma.
La fille de *Starno*, belle et silencieuse,
L'écoutoit, célébrant les exploits paternels.
Quelques larmes brilloient sous ses longues paupieres,
Elle avoit vu s'enfuir les hordes meurtrieres,
Et connoissoit, hélas! leurs complots criminels.
A l'aspect de *Fingal* une subite flamme
Avoit brûlé son jeune cœur:
Elle fit des vœux dans son ame
Pour les jours d'un héros, son aimable vainqueur.

Mais la troisieme aurore éclaire enfin la chasse:
Le sombre roi, suivi de féroces guerriers,
Part: mon pere le suit; et déja, plein d'audace,
Il perce les noirs sangliers.
Agandecca, soudain se présente à sa vue:

Le vent frémit dans ses cheveux épars;
Un effroi convulsif se peint dans ses regards...
Tremblante et d'une voix émue:
« Fuis, aimable étranger, *Starno* veut ton trépas;
« La mort t'attend dans cette forêt sombre;
« Les ennemis environnent tes pas...
« Je connois ta valeur.... mais ils sont en grand nombre.

Mon perè, furieux, appelle ses héros.
Les assassins surpris, à mille traits en butte,
Tombent; leur sang au loin fume, coule à longs flots,
Et l'immense forêt retentit de leur chûte.
Starno se réfugie au sein de son palais;
Ses yeux roulent sanglants sous des sourcils épais:
« Qu'on amene, dit-il, qu'on amene à son pere
« L'aimable *Agandecca*: *Fingal* doit en ce jour
« Recevoir de mes mains une épouse si chere.

Agandecca, dans le fond d'une tour,
Soupiroit loin du choc des armes.
Les ordres de *Starno* redoublent ses alarmes....
Elle parut, le sein baigné de pleurs;
Elle parut.... le barbare s'élance,
Et de la pointe de sa lance
Perce ce sein d'albâtre.... O mortelles douleurs!
Elle tomba, comme du roc sauvage

Tombe un flocon de neige à l'heure où mille vents
Troublent le calme du feuillage
De leurs lugubres sifflements.
Un horrible combat s'engage :
Fingal et ses amis, comme des feux vengeurs,
Dévorent de *Starno* la tribu pâlissante.
Mon pere entre ses bras vainqueurs
Enleve *Agandecca* sanglante :
Il emporte à *Morven* son corps inanimé,
Le dépose, en pleurant, dans une grotte obscure
Et chaque soir, de regrets consumé,
Vient gémir sur sa tombe où le zéphyr murmure.

NOTE.

(1) Quoique dans mon Discours préliminaire j'aie parlé sans ménagement du poëme de *Fingal*, je ne disconviens pas qu'il ne s'y trouve des beautés; mais elles sont bien moins fréquentes que dans les autres chants du Barde écossois. En général la marche du poëme est désordonnée, et souvent interrompue par des épisodes et des faits absolument étrangers à l'action principale. J'ai cru cependant pouvoir en extraire le chant qu'on vient de lire, *Evelina*, et *Armin et Galvina*. Ces trois fragments m'ont paru avoir assez d'intérêt pour être conservés dans ce recueil.

LA BATAILLE

DE

TEMORA,

POEME EN SIX CHANTS.

SUJET.

Caïrbar, roi d'*Atha*, avoit assassiné lâchement le jeune *Cormac* dans son propre palais, et, par sa mort, avoit usurpé le trône de l'Irlande. *Fingal* résolut de venger le jeune roi, et de remettre le sceptre dans sa famille. Il attaqua *Caïrbar* et son frere *Cathmor* aux environs de *Témora*, nom du palais des rois d'Irlande. Tous deux périrent après la défaite de leur armée. *Fingal* fit conduire *Clommal*, seul rejeton de la famille de *Cormac*, au palais de *Témora*, et chargea son fils *Ossian* de ce noble soin. On ne trouve dans aucun poëme connu de plus beau caractere que celui de *Cathmor*: son humanité, sa bravoure, sa générosité, en font un héros accompli; et son attachement pour le lâche *Caïrbar*, son indigne frere, est le seul reproche qu'on puisse lui faire.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

L'action commence au matin. *Caïrbar* est éloigné de son armée, et déchiré par ses remords. *Morannan*, qu'il avoit envoyé à la découverte, vient lui annoncer l'arrivée de *Fingal*. Il assemble ses guerriers, et tient un conseil, où *Malthos* et *Foldath*, deux de ses chefs, different d'opinion. Il fait préparer une fête dans la plaine de *Lena*, et députe un Barde à *Oscar*, fils d'*Ossian*, pour l'inviter à s'y rendre. *Oscar* arrive : il s'éleve entre *Caïrbar* et lui une dispute au sujet de la lance qu'*Oscar* avoit reçue jadis du malheureux *Cormac*, et dont il étoit armé en ce moment. On en vient aux mains. L'un et l'autre perdent la vie. L'armée de *Fingal* entend le bruit du combat, et vole au secours d'*Oscar*. L'armée de *Caïrbar* prend la fuite, et va s'unir à celle de *Cathmor* qui accouroit se joindre à son frere. La nuit vient, et *Althan* raconte à *Fingal* le meurtre de *Cormac*.

DÉJA la mer d'*Ullin*, aux rayons d'un jour pur,
Sous l'aile du zéphyr, rouloit ses flots d'azur;

Les monts voisins brilloient d'une douce lumiere;
Les chênes secouoient leur épaisse criniere,
Et l'aigle matinal planoit au haut des cieux.
Deux côteaux, couronnés de pins audacieux
Qui balancent dans l'air leur tête échevelée,
Dominent une étroite et riante vallée:
Là coule un clair ruisseau. *Cairbar* sur ses bords,
Tel qu'une ombre échappée au noir séjour des morts,
Pâle, les yeux hagards et chargés de tristesse,
Veille, en proie aux remords qui le rongent sans cesse.
L'image de *Cormac*, par sa main massacré,
Tout-à-coup se présente à son œil égaré:
Le fantôme est couvert de blessures profondes;
Plus foible qu'un zéphyr qui souffle sur les ondes,
Sa voix d'un sourd reproche alarme l'assassin,
Et des torrents de sang jaillissent de son sein.
Le roi d'*Atha* (1), saisi d'horreur et d'épouvante,
Veut repousser en vain cette Ombre menaçante;
Il agite au hasard ses gigantesques bras,
Et d'une voix troublée appelle ses soldats;
Leurs rangs autour de lui se pressent, se confondent,
Et les échos des bois à leurs clameurs répondent.

Là sont *Clonor*, *Dunscar*, des braves redoutés,
Et le jeune *Hidallan*, cher à tant de beautés.
Sous son casque de fer, *Cormar*, aux traits farouches,
Voile un front téméraire, et roule des yeux louches.

Le regard de *Malthos* est plus terrible encor.
A leurs côtés, *Foldath* brandit sa lance d'or;
Homicide guerrier, il a soif du carnage,
Et le dédain toujours perce dans son langage.
D'autres, non moins fameux, environnent leur roi.
Quand soudain *Morannan*, pâle, glacé d'effroi,
Des bords de l'océan accourant hors d'haleine;
« Eh quoi! dit-il, eh quoi! dans une oisive plaine
« *Erin* et son armée attendent mon retour
« Aussi calmes qu'un bois vers le déclin du jour!
« *Fingal* est sur la côte: il s'avance, il menace;
« A peine de ses pas l'œil peut suivre la trace,
« Et mille bataillons lui servent de rempart.

— « As-tu vu ce guerrier? interrompt *Caïrbar*.
« Ses héros roulent-ils comme un torrent sauvage
« Dont la course écumante ébranle le rivage?
« Leve-t-il contre nous la lance des combats,
« Ou veut-il que la paix regne dans ces climats?

— « Non, j'ai vu dans sa main la lance de la guerre;
« Sa voix éclate et gronde à l'égal du tonnerre;
« Il est vieux; mais les ans respectent sa vigueur,
« Et la même fierté fait tressaillir son cœur.
« Elle pend près de lui cette fatale épée
« Que la mort accompagne et n'a jamais trompée.

« *Ossian* (2), si fameux par sa harpe et sa voix,
« Et ce fils de *Morni* (3), funeste à tant de rois,
« Et le léger *Connal*, et l'aimable *Dermide*,
« S'élevent à côté du vieillard intrépide.
« *Fillan* bande son arc.... mais quel est ce héros
« Dont la jeune valeur s'indigne du repos?
« C'est le fils d'*Ossian*, *Oscar;* son beau visage
« A l'éclat d'une étoile, ou d'un soir sans nuage;
« Ses longs cheveux, jouets des zéphyrs du matin,
« Volent abandonnés à leur souffle incertain;
« A chacun de ses pas ses armes retentissent;
« Sa cuirasse est d'or pur, et des feux en jaillissent.
« O *Caïrbar!* je fuis ses regards menaçants.

— « Quelle indigne terreur s'empare de tes sens?
« Dit *Foldath* (4) en courroux; enfant de la mollesse,
« Au bord de tes ruisseaux va cacher ta foiblesse.
« Cet *Oscar*, que ta crainte exagere aujourd'hui,
« N'ai-je pas autrefois combattu contre lui?
« Né du sang des héros, il est brave, sans doute;
« Mais peux-tu bien penser que *Foldath* le redoute?
« C'est à toi, *Caïrbar*, de remplir tous mes vœux.
« Laisse-moi m'opposer à ce torrent fougueux;
« Tu connois ma valeur, et tu sais si ma lance
« Est un foible roseau que le zéphyr balance.

— « *Foldath* ira-t-il seul combattre l'étranger?
« Répond *Malthos; Foldath*, ignorant le danger,
« Peut-il donc oublier que la mer turbulente
« A vomi sur ces bords une foule vaillante,
« Que ses chefs ont jadis ensanglanté leur main
« Du meurtre de *Swaran* (5), vainqueur même d'*Erin?*
« Présomptueux *Foldath*, apprends-nous la victoire,
« Et que *Malthos* de loin applaudisse à ta gloire.
« Je pourrois à mon tour faire valoir mes droits;
« Mais c'est au Barde seul de compter mes exploits.

— « Guerriers, mettez un terme à ces débats frivoles,
« Ou craignez que *Fingal* n'entende vos paroles,
« Dit le sage *Cathol;* et, sans vous outrager,
« Sous les drapeaux d'*Erin* accourez vous ranger;
« Et que *Fingal*, contraint à céder la victoire,
« Pleure dans ses vieux ans la perte de sa gloire. »

Comme on voit au sommet du *Cromla* sourcilleux
Se former lentement l'orage ténébreux:
Une lueur rougeâtre éclaire la vallée;
Par la foudre bientôt la roche est ébranlée;
Les esprits en courroux s'enveloppent d'éclairs,
Et sur le char des vents se heurtent dans les airs:
Ainsi le roi d'*Atha*, dans un morne silence,
Roule au fond de son cœur des projets de vengeance;

Mais soudain : « Qu'on prépare une fête en ces lieux.
« Mes Bardes, commencez vos chants harmonieux ;
« Dans la plaine aujourd'hui faisons régner la joie ;
« Demain sur l'ennemi que la mort se déploie !
« Toi, *Dedgal*, prends ma harpe, et va trouver *Oscar;*
« Au festin de ton roi qu'il vienne prendre part ;
« Ses exploits sont connus des chefs de mon armée;
« Moi-même, je chéris sa haute renommée:
« Il ose cependant, sans égard pour ma foi,
« En discours insultants éclater contre moi ;
« Du meurtre de *Cormac* il noircit mon courage.....
« Demain son sang versé lavera cet outrage ».
Mille cris à ces mots s'élèvent jusqu'aux cieux.

Nous (6) cependant, surpris de ces transports joyeux,
Nous crûmes que le roi, suspendant sa colere,
Célébroit le retour de son généreux frere.
Tous deux doivent leur sang aux plus nobles aïeux ;
Mais combien en vertus ils different tous deux !
L'ame de *Caïrbar* étoit la nuit profonde,
Et l'ame de *Cathmor*, le jour qui brille au monde.
Sous ses heureuses lois *Atha* goûtoit la paix.
Sept routes conduisoient à son vaste palais,
Sept tours le couronnoient ; et les fils des tempêtes, (7)
Par sept chefs introduits, prenoient place à ses fêtes.

Dedgal invite *Oscar;* mon fils arme son bras,

Part, et trois cents guerriers accompagnent ses pas.
Les dogues devant lui bondissent dans la plaine.
Fingal suit mon *Oscar* d'une vue incertaine :
Il sait que *Caïrbar* peut ourdir des complots,
Et tremble pour les jours du premier des héros. (8)
A l'approche d'*Oscar*, les cent harpes frémissent;
Les cent Bardes d'*Erin* par leurs chants l'applaudissent;
Les guerriers et les chefs admirent sa beauté;
Et dans leurs yeux se peint une douce gaîté:
C'est le rayon mourant de l'astre taciturne
Prêt à cacher son front dans l'orage nocturne.
La lance de *Cormac* brille en la main d'*Oscar*.
A ce fatal aspect, le sombre *Caïrbar*
Fronce ses noirs sourcils; les cent harpes se taisent,
Et les transports joyeux au même instant s'appaisent.
Dedgal dans le lointain entonne un chant de mort.
Mon fils, mon cher *Oscar* déja prévoit son sort;
Mais de ses ennemis il brave la puissance.
« *Oscar*, lui dit le roi, cede-moi cette lance,
« L'orgueil de mon palais, et la mort des guerriers.
« Mes aïeux la levoient aux combats meurtriers.

— « Moi, répond le héros, moi te céder la lance
« Dont le jeune *Cormac* honora ma vaillance!
« Crois-tu qu'il l'ait remise en de timides mains?

« Que m'importent ta rage et tes chants assassins?
« Me vois-tu frissonner au bruit de ton armure?
« Me crois-tu le jouet de ta lâche imposture?
« Que le foible te voie et coure se cacher,
« Je n'en suis point surpris.... *Oscar* est un rocher.

— « Cesse, fils d'*Ossian*, une vaine menace.
« *Fingal* a-t-il nourri ton impuissante audace?
« A-t-il mis dans ton cœur ces dédains orgueilleux?
« *Fingal*, roi décrépit de cent monts sourcilleux,
« Ne combattit jamais que le guerrier timide:
« Qu'il vienne; et telle on voit une vapeur humide
« S'évanouir aux feux d'un soleil matinal,
« Tel s'évanouira le débile *Fingal*.

— « Si jusqu'à toi *Fingal* abaissoit son courage,
« Que bientôt ton *Erin* deviendroit son partage!
« Assassin de *Cormac*, respecte ce vieillard;
« Il est comblé de gloire, et sous son étendard
« Marchent avec respect les nations rivales:
« Insulte-moi plutôt..... nos forces sont égales.

On interrompt la fête, on se leve, et soudain
Chacun a revêtu son armure d'airain;
Tous fondent sur *Oscar*... Pourquoi verser des larmes,

Aimable *Malvina?* modere tes alarmes.
Le destin, il est vrai, doit tromper son effort;
Mais avant de mourir il donnera la mort.
Cent héros sous ses coups ont mordu la poussiere:
Connachar ferme au jour sa pesante paupiere,
Et *Clothal* se débat dans son sang répandu.
A ce spectacle affreux *Caïrbar* éperdu
Fuit derriere un rocher; et là, brûlant de rage,
L'œil fixé sur mon fils, il l'attend au passage,
Le frappe; et mon héros, percé d'un trait mortel,
Chancelle; mais, plus prompt que la foudre du ciel,
Il se redresse, atteint la tête du barbare,
Et le glaive vengeur de son corps la sépare.
Mais il tombe lui-même; *Erin* et ses enfants
Font retentir les airs de leurs cris triomphants.
Fingal entend ces cris; il pâlit, il soupire....
« Peut-être loin de nous mon jeune *Oscar* expire,
« Nous dit-il; mes héros, volons à son secours.
Tels qu'on voit des torrents, déchaînés dans leur cours,
Rouler avec fracas leurs ondes turbulentes
A travers les ravins et les roches tremblantes,
Tels on nous voit franchir le mont audacieux.
La plaine de *Léna* se découvre à nos yeux.
Quel cœur, même d'acier, eût bravé ma colere?
Quel courage eût vaincu le courage d'un pere

En proie au désespoir, de fureur enivré...?
Erin cede, tout fuit, on tombe massacré.

Nous trouvâmes *Oscar* sans force, sans haleine;
Languissamment couché, son cœur battoit à peine.
Nous pleurons; mais *Fingal*, retenant ses sanglots,
Se penche sur mon fils, et prononce ces mots:
« Quelle main de nos pleurs pourroit tarir la source?
« Ce bel astre s'éclipse au milieu de sa course!
« Quelle sombre douleur va régner dans *Selma!*
« *Oscar*, est-il éteint le feu qui t'anima?
« *Fingal* restera-t-il le dernier de sa race?
« L'âge a blanchi ma tête, et ma gloire s'efface;
« Privé de tous les miens, me faudra-t-il, hélas!
« Dans mon palais désert attendre le trépas?

Il se tait: les soupirs se pressent dans sa bouche.
Seul à l'écart, je garde un silence farouche:
Et *Luath* et *Branno*, dogues reconnoissants,
Poussent aux pieds d'*Oscar* de tristes hurlements.

Quand mon fils apperçoit la foule gémissante,
Il souleve à regret sa tête languissante:
« Ce deuil, dit-il, ces chants qui viennent jusqu'à moi,
« Ce mélange inconnu de tendresse et d'effroi,
« Les pleurs de ces vieillards, de ces dogues fideles
« Font à ce cœur si fier des blessures cruelles.

« *Ossian*, porte-moi sur mes côteaux chéris;
« Roi des concerts, éleve une tombe à ton fils.
« Du roc voisin, peut-être, un jour l'onde échappée
« Entraînera le sable où sera mon épée, (9)
« Et le chasseur, sur elle attachant un regard,
« Dira, morne et pensif, *Voilà le fer d'*Oscar. »

O mon fils, seul appui qu'attendoit ma vieillesse,
L'inexorable mort t'enleve à ma tendresse;
Tu ne poursuivras plus les timides chevreuils;
Tu ne braveras plus la mer et ses écueils;
D'autres fils, secondés par les destins prosperes,
Des récits de la gloire attendriront leurs peres;
Seul je n'entendrai plus les accents de ta voix,
Plus douce qu'un zéphyr soupirant dans les bois.
Quatre pierres sans art, et de mousse couvertes,
Attristent de leur deuil mes collines désertes;
Là repose à jamais le plus grand des guerriers.
Nous pleurâmes *Oscar* durant trois jours entiers.
Mais *Fingal*, repoussant une longue tristesse:
« Enfants des monts, dit-il, point d'indigne foiblesse;
« Des regrets éternels et des larmes d'amour
« Au brave qui n'est plus ne rendent pas le jour.
« Nous naissons pour mourir; mais, entourés d'hommages
« Conquérons en mourant le palais de nuages.

« *Ullin*, porte à *Selma* le corps inanimé
« Du héros que je pleure, et que j'ai tant aimé ;
« Aux filles de *Morven* va demander des larmes,
« Et qu'un voile funebre enveloppe leurs charmes.
« Nous, restons dans ces lieux, et combattons *Erin*.
« Mes jours, vous le savez, penchent vers leur déclin ;
« Mes aïeux, fatigués de me voir sur la terre,
« M'appellent dès long-temps au séjour du tonnerre ;
« Ma vie autour de moi répand assez d'éclat.
« Guerriers, je touche enfin à mon dernier combat.

Il se tait. Cependant, taciturne, voilée,
La nuit rouloit son char dans la plaine étoilée.
On prépare la fête. Au pied d'un chêne assis,
Mon pere s'abandonne à ses mornes soucis.
Le vénérable *Althan* (10) commence un chant de gloire,
Et du jeune *Cormac* nous raconte l'histoire.
« *Cormac*, dit-il, régnoit sur les peuples d'*Erin*;
« Sa jeunesse brilloit comme l'astre serein
« Qui seme d'un or pur la rive orientale,
« Et baigne ses rayons dans l'onde matinale :
« J'habitois avec lui l'antique *Temora*;
« Mais un jour des hauteurs du mont de *Slimora*
« Roule et se précipite une puissante armée,
« Par la voix de son chef au carnage animée.
« *Cairbar* la conduit. Tranquille en son palais,

« *Cormac*, en ce moment se livroit à la paix.
« Cent Bardes lui chantoient les exploits de son pere;
« Et, comme un jeune lis qui s'ouvre à la lumiere
« Et reprend, au matin, la vie et la fraîcheur,
« Il sentoit à nos chants s'épanouir son cœur.
« D'homicides guerriers, poussés par la vengeance,
« Inondent tout-à-coup le palais sans défense.
« *Caïrbar*, l'œil farouche, et le glaive à la main,
« S'élance sur *Cormac*, et lui perce le sein.
« Mon jeune roi chancelle, et de sa voix mourante
« Adresse au meurtrier une plainte touchante.
« Témoin de son trépas, et, tout baigné de pleurs:
« Fils d'*Artho*, m'écriai-je, objet de nos douleurs,
« Va rejoindre ton pere au milieu des orages,
« Avec toi de nos cœurs emporte les hommages;
« Sois du moins consolé par les larmes d'*Erin*;
« *Cormac*, paix à ton ombre, et mort à l'assassin.
« Le lâche *Caïrbar* de ma plainte murmure :
« Il m'enferme aussitôt dans une tour obscure;
« Et cependant son bras, au meurtre accoutumé,
« N'osa verser le sang d'un Barde renommé. (11)
« Là je chantai long-temps mon malheur déplorable:
« Mais *Cathmor* arriva. Ce héros secourable,
« Emu par mes accents si plaintifs et si doux,
« Et jetant sur son frere un regard de courroux:
« *Caïrbar*, lui dit-il, ton cœur impitoyable

« De larmes et de sang est donc insatiable;
« Tu promenes par-tout le ravage et l'effroi:
« Mais *Cathmor* est ton frere; il combattra pour toi:
« Ta bassesse obscurcit cette immortelle flamme
« Que la gloire alluma dans le fond de mon ame.
« Rends à la liberté ce Barde malheureux:
« Nous mourrons, *Caïrbar;* mais ses chants généreux,
« Que le lâche dédaigne, et que le brave implore,
« Dans les siecles futurs retentiront encore.
« On détache mes fers. Ma voix d'un chant flatteur
« Paya l'humanité de mon libérateur.
« Nous allons le revoir. Enflammé de colere,
« Il accourt pour venger le trépas de son frère.

Qu'il vienne, dit *Fingal;* j'aime un tel ennemi:
Contre tous les dangers son cœur est affermi;
Des braves et des rois *Cathmor* est le modele;
Il vécut pour la gloire, et lui sera fidele.
La nuit sur nous encore étend son voile épais;
Des hauteurs du *Mora* rien ne trouble la paix:
Craignons que l'ennemi ne vienne nous surprendre.
Sur le penchant du mont hâte-toi de descendre,
O *Fillan*, ô mon fils, veille jusqu'au matin,
Et du premier péril donne un signal certain.
Songe que la vieillesse affoiblit mon audace,
Et que tu dois veiller à l'honneur de ta race.

Il dit: *Fillan* s'éloigne, et nos mille héros,
Sous de sombres sapins se livrent au repos;
Mon pere au doux sommeil s'abandonne lui-même:
Moi seul, le cœur rempli d'un désespoir extrême,
Je veille, et de *Fillan*, au bas du mont altier,
J'entends de loin en loin frémir le bouclier.

CHANT DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Ossian s'adresse à l'Ombre de *Tremnor*, et la prie de recevoir son fils *Oscar* dans le palais aérien. Il entend le bruit de *Cathmor* qui s'avance. Il va trouver *Fillan*, son frere, qui veilloit sur la colline, et y allume un grand feu. *Cathmor*, trop généreux pour surprendre l'armée de *Fingal*, réprimande sévèrement *Foldath* qui avoit conseillé l'attaque de nuit. Les chefs de l'armée d'*Erin* se livrent au sommeil. Mais *Cathmor* veille encore. *Ossian* le rencontre, et *Cathmor* obtient de lui qu'il fera chanter l'hymne funebre sur le tombeau de *Caïrbar*. *Ossian*, en quittant *Cathmor*, trouve le Barde *Carril* qui descendoit de la montagne en chantant une hymne au soleil; il lui ordonne de chanter celle de *Caïrbar*.

TREMNOR, roi des héros, pere des tourbillons, (1)
Toi qui roules l'éclair en tortueux sillons,
Du palais orageux fais ouvrir les cent portes;
Des Bardes décédés rassemble les cohortes;
Que leurs chants solemnels arrivent jusqu'à moi.

Un guerrier inconnu ne monte point vers toi;
C'est *Oscar:* O mon fils, quelle pâleur soudaine
Voile ses traits charmants que *Morven* vit à peine!
Ton pere, loin de toi, pleure en ces froids déserts....
Mais les vents courroucés t'emportent dans les airs.

Ossian, pourquoi donc ce funebre nuage
Qui pese sur ton ame et glace ton courage?
Songe au roi de *Morven:* il est seul, et son bras
Ne leve qu'à regret la lance des combats...
Il voit tous ses enfants s'éteindre à leur aurore....
Mais, non... il n'est pas seul... *Ossian* vit encore.

Je me leve à ces mots, et j'écoute: nul bruit
Ne m'arrive à travers le calme de la nuit.
Inquiet pour *Fillan*, troublé de son silence,
Du sommet du *Mora*, furieux, je m'élance.
A la pâle clarté des astres incertains
Je vois mon frere... Un glaive arme ses jeunes mains;
Il m'entend, et bientôt, d'une voix menaçante: (2)
« Fils de la Nuit, dit-il, dont l'audace impuissante
« D'un héros de *Morven* affronte le courroux,
« Quel fol espoir t'amene et te livre à mes coups?

— « Vaillant fils de *Clatho* (3), méconnois-tu ton frere?
« C'est aux seuls ennemis que tu dois ta colere.

« Hélas! la solitude (4) environne *Fingal:*
« Les ans de son repos ont donné le signal;
« Ce vieillard généreux compte sur notre zele :
« C'est à nous de servir la cause paternelle.

— « O mon frere, à mon âge *Oscar* étoit fameux.
« Le Barde consacroit ses exploits belliqueux;
« Et moi, foible guerrier, moi, perdu dans la foule,
« Obscur comme un ruisseau qui dans l'ombre s'écoule,
« Frere et fils d'un héros, par mes faits éclatants
« Je n'ai point de mon pere honoré les vieux ans.

— « Va, tu n'as pas besoin de prouver ton courage.
« Mais pourquoi me tenir ce sinistre langage?
« Pourquoi du nom d'*Oscar* accabler ma douleur?
« Ah! plutôt excitons notre oisive valeur:
« Entends-tu dans les bois de sourds et longs murmures,
« Le cliquetis des fers, et le choc des armures?
« La bataille s'ébranle, et s'avance en grondant.

Je me penche à ces mots; ma main d'un chêne ardent
Attise encor la flamme: à sa clarté soudaine
Cathmor, qui s'avançoit, s'arrête dans la plaine.
Il ressemble au torrent que les noirs aquilons
Suspendent dans les airs en chaînes de glaçons.
Foldath est près de lui: plein d'une aveugle rage,

Et, brûlant de hâter le moment du carnage,
Il adresse à *Cathmor* ce féroce discours :
« Frere de *Caïrbar*, la nuit presse son cours;
« Le superbe étranger repose sans défense;
« A la faveur de l'ombre, et sur-tout du silence,
« Laisse-nous pénétrer dans ces rangs endormis,
« Et ce glaive, baigné du sang des ennemis....

« Quoi! lui répond *Cathmor*, veux-tu frapper dans l'ombre?
« Les guerriers de *Morven* sont-ils en si grand nombre?
« Un héros doit combattre à la clarté des cienx.
« *Fingal* d'ailleurs, *Fingal* n'a point fermé ses yeux;
« Il veille sur le mont comme un aigle rapide
« Qu'environnent les vents sur son rocher aride.
« Demain je combattrai suivi de mes tribns.

— « Fils de *Bobar Duthul*, ne te souvient-il plus
« Que *Foldath*, compagnon des héros de ta race,
« Vit toujours le soleil éclairer son audace?
« Mais *Caïrbar* m'aima, d'une étroite amitié
« A son cœur belliqueux mon cœur étoit lié.
« Hélas! j'ai vu tomber ce roi si redoutable;
« Il languit près de nous, étendu sur le sable,
« Et des pleurs, cependant, n'ont point baigné son corps;
« On n'a point de la harpe entendu les accords;
« Nul Barde n'a chanté son départ de la vie;

« Et *Foldath* laisseroit au gré de son envie
« Se reposer dans l'ombre un barbare vainqueur !...
« A son roi décrépit je percerai le cœur;
« Entouré de ses fils il mordra la poussiere;
« Et lui-même et ses fils quitteront la lumiere,
« Sans que l'hymne du Barde éternise leur nom.

— « Présomptueux guerrier, l'esperes-tu ? Non, non;
« Le pere d'*Ossian* ne peut mourir sans gloire.
« Les Bardes, malgré toi, béniront sa mémoire.
« Et leurs chants de triomphe à ses vertus offerts
« Réjouiront son ame errante dans les airs.
« *Foldath*, à ton trépas, crains plutôt leur silence....
« Mais pourquoi dans mon cœur réveiller la vengeance ?
« Puis-je oublier mon frere ? il m'aimoit : et ses yeux
« Se mouillerent souvent de pleurs délicieux,
« Quand, vainqueur fortuné, du milieu des batailles,
« Je regagnois d'*Atha* les antiques murailles.

Il dit : mais chaque chef dans la plaine étendu
Se livre au doux sommeil sur ses yeux descendu.
Des étoiles du soir les clartés vacillantes
Font au loin resplendir les armures brillantes;
Mais les yeux de *Cathmor* restent encore ouverts.
L'Ombre de *Caïrbar*, errante en ces déserts,
De soupirs douloureux afflige son oreille :

Inquiet, à travers la foule qui sommeille,
Il s'égare, en frappant son large bouclier.
Ce bruit vient jusqu'à nous : « Invincible guerrier,
« Dis-je au jeune *Fillan* (5), reste dans ce passage.
« Je vais à l'étranger opposer mon courage.
« Mon frere, si je meurs, cours éveiller *Fingal;*
Qu'il songe à sa mémoire, et punisse un rival.

Je franchis le torrent : *Cathmor* s'offre à ma vue ;
Pareils à deux esprits qui, penchés sur leur nue,
Se soufflent la tempête et les vents en courroux.
L'airain au même instant eût gémi sous nos coups,
Si mon œil, égaré dans d'épaisses ténebres,
N'eût reconnu *Cathmor* à ses armes célebres,
A son casque ombragé par un panache d'or,
D'où l'aigle, vers les cieux, semble prendre l'essor.

« Est-ce le roi d'*Erin* qui m'apparoît dans l'ombre?
« M'écriai-je ; étranger, que ton aspect est sombre!
« *Ossian* de ta mort peut-il s'enorgueillir »? (6)
A ces mots, à ce nom, je le vois tressaillir;
Et, me tendant la main : « Roi des chants mémorables
« Qui promets au héros des triomphes durables,
« Chef des Bardes vantés, je bénis le destin.
« Sais-tu combien de fois, dans son palais lointain,
« Charmé de tes vertus et de ta bienfaisance,

« *Cathmor* à ses banquets desira ta présence?
« Mais, avant de combattre, attendons qu'à nos yeux
« Brille du jour naissant un rayon lumineux;
« Et les guerriers futurs remarqueront la place
« Où jadis nous aurons signalé notre audace;
« Tremblants, ils songeront aux siecles écoulés.
« Ainsi, l'aspect des lieux par les ombres peuplés
« Dans l'ame du chasseur, muet et solitaire,
« Verse un effroi mêlé d'un charme involontaire.

— « Oui, dans ces mêmes lieux les fils de l'avenir
« Des antiques combats viendront s'entretenir:
« Cette pierre grisâtre à leurs regards offerte,
« Par les siecles noircie, et de mousse couverte,
« Leur dira, qu'autrefois, dans ce climat lointain
« *Ossian* et *Cathmor* se donnerent la main...
« Mais pourquoi me fuis-tu? — Nous quitterons la terre;
« Et, promis l'un et l'autre au palais du tonnerre,
« Des accords belliqueux y conduiront nos pas.
« *Ossian*, j'eus un frere... il ne nous suivra pas;
« La honte est son partage, et ce guerrier célebre
« Erre autour de ces bois, privé du chant funebre.

— « Rassure-toi, *Cathmor* (7): à l'ennemi vaincu
« La haine d'*Ossian* n'a jamais survécu;
« L'Ombre de *Caïrbar* entendra ses louanges,

« Et joindra dans les airs les mobiles phalanges. »

Cathmor pousse un soupir, et s'éloigne à l'instant.
Il brilloit dans la nuit, sous l'acier éclatant,
Comme un pâle fantôme à travers la fougere:
Le voyageur, perdu sur la rive étrangere,
L'apperçoit, prend la fuite, et, caché dans les bois,
Du spectre solitaire entend la foible voix.

Mais qui vient tout-à-coup du sein de la vallée?
Son regard est pensif, sa démarche troublée;
Sur la naissante aurore il attache les yeux,
Et des flots de rosée humectent ses cheveux.
C'est le Barde *Carril;* sa voix mélodieuse
Entonne du matin l'hymne religieuse.

« A l'aspect du soleil les ténebres ont fui. (8)
« Les flots épouvantés reculent devant lui:
« Héros du firmament, les étoiles honteuses
« Se cachent à ta voix sous les mers écumeuses;
« Dans ta main étincelle un glaive flamboyant:
« Que j'aime, roi du jour, ton éclat effrayant
« Quand ton disque, couvert de vapeurs enflammées,
« Dans les champs de la mort roule sur les armées,
« Ou sur les monts déserts amasse les brouillards!
« Mais que tes doux rayons enchantent mes regards
« Quand, vainqueur, tu jaillis du sein des noirs orages,

« Et qne tes cheveux d'or flottent sur les nnages !
« Le chasseur consolé, sur le gazon naissant
« Poursuit le cerf rapide et le daim bondissant.
« O toi dont les bienfaits s'accroissent d'âge en âge,
« Soleil, dois-tn sans cesse éclairer le carnage?

« Barde, dis-je à *Carril*, tes accords sont touchants
« Mais ce jour qui nous luit n'est point propice aux chants;
« La bataille et la mort environnent mon pere :
« Debont snr la colline, enflammé de colere,
« Il s'apprête au combat, et ses yeux vigilants
« Comptent les flots gnerriers dans la plaine ronlants.
« Au sein de ce vallon qu'arrose une onde pure,
« Sous les rameaux flétris d'un chêne sans verdnre,
« Une tombe, ô *Carril*, se présente à tes yeux.
« Là, du sommeil sans fin dort nn chef belliqueux ;(9)
« C'est le frere d'un roi digne de nos hommages.
« Son ombre désolée attriste ces rivages ;
« Onvre-lui le palais, objet de ses desirs,
« Et qn'on n'entende plus ses donloureux sonpirs.

CHANT TROISIEME.

SOMMAIRE.

Aussitôt que le jour paroît, *Fingal* harangue son armée, et en remet le commandement à *Gaul*, fils de *Morni*. Il se retire avec *Ossian* sur le *Mora*, qui dominoit le champ de bataille. Description de l'action générale *Gaul* donne la mort à *Tullamin* et à d'autres chefs moins considérables. *Cathmor*, à l'exemple de *Fingal*, avoit donné le commandement de son armée à *Foldath*, qui, de son côté, fait plusieurs actions d'éclat. La nuit survient : le cor de *Fingal* sonne la retraite; *Fingal* pleure la mort de *Connal*. Episode de *Sulmala*, qui s'est déguisée en jeune guerrier pour suivre *Cathmor* à la guerre. La férocité de *Foldath* renouvelle la querelle qui s'étoit élevée entre *Malthos* et lui. *Cathmor* interpose son autorité, et fait cesser la dispute. Il va se reposer à quelque distance de son armée. L'ombre de son frere *Caïrbar* lui apparoît, et lui prédit d'une maniere obscure l'issue de la guerre. Discours de *Cathmor :* il découvre le déguisement de *Sulmala :* monologue de cette belle étrangere.

Sur les bords du *Lubar* quel est donc ce héros?
Dans sa nerveuse main brillent deux javelots;

C'est le roi de *Morven;* l'âge a blanchi sa tête.
Debout, tel qu'un rocher qui brave la tempête,
Son armure étincelle aux feux purs du matin.

« Mes guerriers, levez-vous!.. des bataillons d'*Erin*
« Sur les champs de *Léna* l'étendard se déploie.
« Dans l'ame de *Fingal* luit un rayon de joie;
« J'aime que l'ennemi soit nombreux et puissant.
« Si la mort me saisit de son bras menaçant,
« Dans la tombe du moins j'emporterai ma gloire:
« Mais, parmi tant de chefs connus de la victoire,
« Lequel doit en ce jour vous conduire aux combats?
« *Fingal*, vous le savez, ne peut guider vos pas;
« Ce fer ne doit briller qu'en un péril extrême. (1)
« Telle est de mes aïeux la volonté suprême:
« Instruit par leur exemple et soumis à leurs lois,
« *Fingal* n'enfreindra point la coutume des rois. »

Tous les chefs, à ces mots, se penchent vers mon pere;
Tous briguent en secret une faveur si chere;
Tous vantent leurs exploits... Le seul fils de *Morni*,
Gaul, demeure à l'écart; muet et recueilli,
Il repasse en son cœur ses actions vaillantes,
Et contemple l'acier de ses armes brillantes.
Trois fois, de ces héros audacieux rival,
Fillan voulut parler au sévere *Fingal;*

Sur ses levres trois fois la parole arrêtée
Trompa le vœu secret de son ame agitée;
Il ne pouvoit citer nul combat glorieux.
Accablé de douleur, morne, silencieux,
Il s'éloigne à grands pas, sur les flots solitaires
Se penche, et sent couler des pleurs involontaires:
Quelquefois de sa lance il effleure les eaux,
Ou fait voler au loin la tête des roseaux.
Son généreux dépit, le zele qui l'enflamme,
Attendrissent mon pere et pénetrent son ame:
De son fils bien-aimé *Fingal* voit les douleurs,
Et sous ses cheveux blancs nous cache quelques pleurs;
Mais, détournant les yeux: « Rocher indestructible,
« Vaillant fils de *Morni*, dont le bras invincible
« Promene la terreur sur les rangs ennemis,
« Va, guide ces héros à mes ordres soumis:
« Le glaive entre tes mains est l'égal du tonnerre,
« Et ton ame tressaille à la voix de la guerre.
« Obéis avec joie à ce chef redonté,
« *Fillan;* il est couvert de mon autorité:
« Vois ce fer qu'au retour ton pere te destine.
« *Ossian*, près de moi, reste sur la colline.
« Vous tous, de vos aïeux gardez le souvenir:
« Que mon dernier combat étonne l'avenir. »

Les enfants de *Morven* pressent leurs pas rapides:

Un noble espoir se peint sur leurs fronts intrépides;
Ils marchent, plus nombreux que les sables mouvants,
Ou les roseaux d'automne agités par les vents.

De son côté *Cathmor* conduisoit ses phalanges;
Cent Bardes réunis entonnoient ses louanges,
Mais quand il vit *Fingal* sur le roc du chevreuil,
Son indomtable cœur s'enfla d'un noble orgueil:
« Hé quoi! dit-il, *Cathmor* combattroit en personne
« Quand le roi de *Morven* au repos s'abandonne!
« Vaillant chef de *Morna* (2), conduis mes bataillons,
« Et sois pour eux un astre aux propices rayons. »

Il se tait; et *Foldath*, comme un sombre nuage
Qui porte dans ses flancs les esprits de l'orage,
S'avance furieux, et voit autour de lui
Se presser les tribus dont il devient l'appui.
Sa longue chevelure, en flammes ondoyante,
Semble rouge de sang: d'une voix foudroyante
Il appelle *Collan:* « Magnanime guerrier,
« Au bas du mont serpente un tortueux sentier;
« Que ta tribu s'y cache, et que *Morven* trompée
« Elle-même se livre aux coups de ton épée.
« Bardes, que nul de vous n'ose élever sa voix!
« Des amis de *Fingal* oubliez les exploits:
« Je veux qu'autour des lacs, marécageux et sombres,
« Ceintes d'un noir brouillard, errent leurs pâles ombres;

« Et que le voyageur, perdu dans les forêts,
« Ecoute en frissonnant leurs stériles regrets. »

Il a dit; et *Collan*, que sa troupe accompagne,
S'enfonce dans les rocs qui bordent la montagne:
Mais *Gaul* le suit des yeux; il appelle *Fillan:*...
« Tu vois quel lâche espoir ose nourrir *Collan:*
« Mon héros va combattre et vaincre le perfide;
« *Gaul* ne peut s'éloigner des phalanges qu'il guide. »

Déja la mort frémit, déja de toutes parts
Vole et pleut en sifflant une grêle de dards.
Fingal de ses guerriers admire le courage;
Et du mont opposé *Cathmor* suit le carnage.
Ainsi quand deux esprits, errants au sein des airs,
Ont vomi la tempête et soulevé les mers,
Quand les vagues en feu, de l'abyme élancées,
Retombent à grand bruit et roulent entassées,
Tranquilles, au-dessus et des vents et des flots,
Sur leur char nébuleux ils goûtent le repos.
Mais quel rayon soudain vient briller à ma vue?
C'est le fer de *Morni* (3): d'une atteinte imprévue
Gaul a déja frappé les bataillons d'*Erin*.
Tu meurs dans ton printemps, ô jeune *Tullamin!*
Hélas! si loin de toi ton épouse chérie
Sommeille au bruit des eaux de la verte prairie,

Et, dans le songe heureux qui vient la caresser,
Entre ses bras d'albâtre elle croit te presser....
Ne te réveille pas, épouse infortunée!
Ton époux accomplit sa triste destinée,
Tu ne l'entendras plus, noble enfant des concerts,
Des accords de sa harpe attendrir tes déserts;
Tu ne le verras plus, au retour des conquêtes,
S'asseoir auprès de toi dans la salle des fêtes.

Foldath de son côté se baigne dans le sang;
Du malheureux *Connal* sa main perce le flanc.
Ami des étrangers, voici ta derniere heure;
Tu roules dans le fond de l'étroite demeure.
Connal, paix à ton Ombre! au sein de ton palais
Quel silence et quel deuil vont régner désormais!
Jadis le voyageur, fatigué, hors d'haleine,
Venoit s'y reposer de sa course lointaine:
Près d'un chêne enflammé tranquillement assis,
Son ame par degrés écartoit les soucis;
Il se réjouissoit au funebre murmure
De la bise des nuits, sifflant sur la verdure;
Et, du banquet des rois partageant la faveur,
A la reconnoissance abandonnoit son cœur.
Plus d'asyle pour lui: *Connal*, hélas! succombe,
Et le torrent bourbeux va rugir sur sa tombe.
Gaul a vu son trépas... Il s'élance... soudain
Un invisible trait ensanglante sa main.

La fureur de *Morven* à cet aspect redouble :
Pressé de toutes parts, *Foldath* même se trouble;
Peut-être il alloit fuir; mais le retour du soir
Sur le champ de bataille étend un crêpe noir.
Les accents de *Cathmor* au loin se font entendre:
Tous les chefs à sa voix s'empressent de se rendre.
On suspend le carnage, et le cor de *Fingal*
Aux tribus de *Morven* donne un même signal.

Cent chênes abattus dans la forêt voisine
S'allument à l'instant au haut de la colline:
On prépare la fête, on s'assied; et le roi,
Après de longs soupirs qui nous glacent d'effroi:
« Qu'est devenu *Connal*, l'ami de mon enfance,
« Dont le glaive vengeur brilla pour ma défense?
« Je ne l'apperçois pas... sans doute, il a vécu:
« Mais avant de tomber mon héros a vaincu.
« Bardes, creusez sa tombe, et que des chants funebres
« Accompagnent son ame à travers les ténebres.
« Eleve dans la nuit ta consolante voix;
« Que la harpe, ô *Carril*, frémisse sous tes doigts;
« Rends l'Ombre de *Connal* à jamais fortunée,
« Et pleure tous les chefs morts dans cette journée. »
Le vieux Barde obéit à des ordres si chers,
Et du chant des tombeaux il attriste les airs.

Mais *Fillan* vient s'offrir aux regards de mon pere:

A ses traits belliquenx, à sa démarche altiere,
Le grand cœur de *Fingal* bat de joie et d'amour.
Tel que du haut des cieux sourit l'astre du jour
Quand l'arbre, dont ses feux ont hâté le feuillage,
Sur le lac du vallon verse un naissant ombrage;
Tel mon pere sourit à son fils bien-aimé.
« De tes jeunes exploits mon amour est charmé,
« Lui dit-il; mes aïeux répondent à ma joie:
« Pour t'illustrer comme eux tu suis la même voie.
« La prudence, mon fils, doit conduire tes pas:
« Ne fuis point les dangers, mais ne les cherche pas.

Comme on voit au-dessus des vagues d'*Inistore* (4)
Les nuages rouler autour du météore
Dont la flamme brillante éclaire leurs flocons,
Ainsi près de *Cathmor* roulent ses bataillons:
Non loin de lui, timide et les yeux pleins de larmes,
La belle *Sulmala* veille au sein des alarmes;
Fille aimable des rois, son jeune et tendre cœur
Dans le vaillant *Cathmor* a trouvé son vainqueur.
Du palais de *Lumon* par sa flamme arrachée,
Déja, depuis trois jours, sous ses armes cachée,
A l'insu du héros, par-tout elle le suit:
Tandis que, solitaire, au milieu de la nuit
Sous le toit paternel il croit qu'elle respire,
Debout à ses côtés elle veille, et soupire.

Oui, *Cathmor*, le voilà cet objet de tes feux;
Mais un casque jaloux le dérobe à tes yeux.
Auprès du roi d'*Erin* (5) le vieux *Fonar* s'avance:
« Les ténebres, dit-il, ramenent le silence,
« Les ames des guerriers sollicitent des chants:
« *Cathmor*, occupons-nous de ces devoirs touchants;
« Ordonne que la harpe au loin retentissante
« Commence pour les morts l'hymne compatissante.

« Qu'ils restent dans l'oubli, dit le sombre *Foldath*,
« Qu'ils restent dans l'oubli; j'ai perdu le combat:
« Ma valeur cependant n'a point trahi ma haine,
« Le sang que j'ai versé fume encor dans la plaine;
« Mais de foibles guerriers accompagnoient mes pas...
« Abandonne, *Fonar*, ces belliqueux climats.
« A la vierge timide et de fleurs couronnée
« Va, cours faire applaudir ta voix efféminée.
« *Foldath* auprès de lui ne veut que des héros.

« Roi du puissant *Erin*, interrompit *Malthos*,
« Arbitre de nos jours et de nos renommées,
« Dans leur sang confondu tu roules les armées;
« De tes rayons sereins nos yeux sont éblouis;
« Les braves devant toi se sont évanouis;
« Et, du sein des combats ramené par la gloire,
« Qui t'entendit jamais parler de ta victoire?

« Mais le guerrier farouche, au carnage exercé,
« S'applaudit hautement du sang qu'il a versé,
« Sourit au nom de mort, et contemple avec joie
« Le brave qui succombe à ses douleurs en proie.
« *Foldath* a fait briller sa valeur aujourd'hui:
« Mais il est d'autres chefs non moins vaillants que lui;
« Et si *Morven* sur eux obtint quelque avantage,
« Qu'il accuse le nombre et non pas le courage. »

Les deux chefs à ces mots agitent leurs poignards,
Et se lancent déja d'homicides regards.
Cathmor, le glaive en main, s'élance, et les arrête:
« Téméraires, dit-il, ne troublez point ma fête;
« Retirez-vous dans l'ombre, ou craignez que mon bras
« Ne mette enfin un terme à ces honteux débats. »

Les chefs intimidés dans la nuit disparoissent.
Cependant des guerriers les paupieres s'affaissent,
Et le sommeil les rend à leurs songes chéris.
Le seul *Cathmor* veilloit: à ses regards surpris
Un fantôme apparoît... Hélas! c'étoit son frere;
Du milieu de sa nue inconstante et légere
Il semble lui sourire, et ses foibles accents
Arrivent jusqu'à lui sur les ailes des vents:
« Que la joie, ô *Cathmor*, t'accompagne sans cesse!

« L'hymne auguste du Barde a calmé ma tristesse;
« A tes pieux desirs *Ossian* s'est rendu,
« Et le palais des morts ne m'est plus défendu...
« *Léna*, quels sons plaintifs tes déserts font entendre?
« Fils de *Morven*... quel sang brûlez-vous de répandre?
« Vous frappez... ô douleur!.. ô regrets superflus!..
« *Cathmor*, hélas! *Cathmor* bientôt ne sera plus.

L'Ombre fuit à ces mots, et le front du vieux chêne
Se balance ébranlé par sa fuite soudaine.
Cathmor saisit sa lance; à pas précipités
Il marche, et jette au loin ses regards irrités...
« C'étoit de *Caïrbar* la voix accoutumée:
« Enfant des tourbillons, dans mon ame alarmée,
« Crois-tu verser le trouble et détourner les pas
« D'un héros et d'un roi formé pour les combats?
« *Cathmor* doit donc périr... dans son dernier asyle
« *Cathmor* va donc descendre... Ombre informe et débile,
« Qui t'apprend à régler le destin des mortels?
« Fuis, coule dans la paix tes moments éternels,
« Et ne me lasse plus d'un sinistre présage.
« La gloire est tout pour moi; combattre est mon partage.
« Inutile à lui-même, étranger aux exploits,
« Le lâche seul vieillit au milieu de ses bois,
« Et, quand la mort descend sur sa tête blanchie,

« Son Ombre du *Légo* (6) ne peut être affranchie,
« Elle erre tristement sur les flots paresseux,
« Et ne monte jamais au séjour nébuleux. »
Ainsi parla *Cathmor* dans sa noble colere;
Mais déja l'Ombre fuit, et l'horizon s'éclaire:
Le chef d'*Atha* contemple avec étonnement
Ses guerriers au sommeil livrés tranquillement:
Tel qu'un esprit du ciel qui plane sur les ondes,
Qui voit les vents captifs dans leurs grottes profondes,
Inquiet et jaloux du silence des flots,
Commande aux aquilons de troubler leur repos,
Tel *Cathmor*, appelant ses phalanges guerrieres,
Repousse le sommeil qui ferme leurs paupieres.
Sous un feuillage épais l'amante de *Cathmor*
Aux charmes du repos s'abandonnoit encor;
Mille songes heureux, égayant sa pensée,
La reportoient aux jours d'une gloire passée.
L'aimable *Sulmala* revoit ses verds côteaux,
Ses rocs silencieux, ses bondissantes eaux,
Le palais de *Lumon*, et ses jeunes compagnes
Précipitant leurs pas au sommet des montagnes,
Et d'un pere chéri tous les chefs valeureux
Contemplant sa beauté d'un regard amoureux.
Le destin de *Cathmor* le conduit auprès d'elle;
Sous son déguisement il reconnoît sa belle;

Il voit ce doux souris, ce front, ces traits charmants,
Du feu qui le consume immortels aliments.
Que doit-il faire? hélas! il verse quelques larmes,
Et s'éloigne... *Cathmor* (7), dissipe tes alarmes:
Redoutable ennemi, ce n'est point en ce jour
Qu'un héros tel que toi peut écouter l'amour;
La guerre sous tes pas furieuse, sanglante,
Roule comme les flots d'une mer turbulente.

Bientôt le roi d'*Atha* frappe son bouclier:
A ce bruit imprévu frémit chaque guerrier.
Sulmala se réveille; et faible, pâlissante,
Couvre d'un casque lourd sa tête languissante:
Elle tremble en songeant qu'un regard indiscret
Peut-être au jour naissant a surpris son secret;
Timide, elle s'enfuit au fond de la vallée;
Et là, seule, à l'abri d'une roche isolée,
A travers les soupirs, les pleurs et les sanglots,
Sa gémissante voix laisse échapper ces mots:
« Le songe du bonheur s'enfuit avec l'aurore;
« Des yeux de *Sulmala* des pleurs coulent encore:
« Mon amour, je t'appelle, et tu ne reviens pas!
« La robe de la guerre embarrasse tes pas:
« De nos peres, dit-on, les Ombres secourables
« Peuvent ravir une ame à ses maux déplorables.

« S'il faut que mon héros périsse sous mes yeux,
« Viens emporter la mienne au palais lumineux,
« O mon pere, et qu'au moins ta fille consolée
« S'égare avec *Cathmor* dans la plaine étoilée. »

CHANT QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Ossian, après une courte invocation à sa harpe, décrit le combat qui a lieu sur les rives du *Lubar*. Prodiges de valeur de *Fillan*; il tue *Foldath*. *Malthos*, en voyant ce héros expirant, oublie sa haine, et lui offre ses secours. L'ame de *Foldath* s'envole dans son palais, et va s'offrir aux regards de sa fille *Nina*. *Cathmor*, qui a vu tomber *Foldath*, descend de la colline, rallie son armée, recommence le combat, et attaque *Fillan* avant l'arrivée d'*Ossian*, que *Fingal* envoyoit au secours de son frere. La nuit termine le combat. *Ossian* arrive à l'endroit où *Cathmor* et *Fillan* s'étoient battus : il trouve son frere mortellement blessé; après sa mort il le porte dans une caverne voisine. *Fingal*, en apprenant la mort de son fils, se décide à combattre lui-même. Le chant finit par un monologue de *Cathmor*, que l'aspect de tant de tombes récentes enflamme d'une nouvelle ardeur.

Toi qui dors suspendue auprès des boucliers,
Toi qui charmas souvent l'oreille des guerriers,

Eveille-toi, ma harpe! et qne ta mélodie
Descende avec la paix dans mon ame engourdie.
Ne me refuse pas tes accords inspirants:
Hélas! seul, accablé de soucis dévorants,
Privé de son *Oscar*, privé de la lnmiere,
Ossian n'a qne toi pour calmer sa misere.
Tout repose ou se taît; le zéphyr amonreux
Murmure foiblement dans les bois ténébreux:
Voici l'heure des chants... mon ame s'est émne...
Silence... Le passé se retrace à ma vue.

Les rayons du matin serpentoient dans les cieux:
A la voix de *Cathmor* les chefs audacieux
Guident leurs bataillons. Une épaisse ponssiere
Voile le roi du jour entré dans sa carriere.
L'intrépide *Foldath* est par-tout, et son bras
Moissonne en même temps les chefs et les soldats:
Il se livre à l'excès d'une barbare joie:
« Bientôt, dit-il, *Fingal*, à sa douleur en proie,
« Va plenrer ses états, sa gloire et ses amis.
« Compagnons de *Foldath*, je vous l'avois promis.
« L'Ombre de *Caïrbar* triomphe dans sa nue:
« *Fingal* même, frappé d'nne atteinte imprévue
« Tombera, comme on voit sous les noirs aquilons
« Tomber un hant sapin, vieux monarque des monts. »

Dermide cependant s'oppose à son passage;

Mais le destin trahit son générenx courage,
Il est blessé. *Foldath* veut redoubler ses coups;
Quand un jeune héros bouillant, plein de courroux,
Mon frere, accourt, brandit sa lance étincelante,
Et du sein de *Foldath* la retire sanglante,
Puis vole sans retard à de nonveaux exploits. (1)
Foldath tombe: la terre a gémi sous son poids;
Mais *Malthos*(2), à l'aspect dn guerrier qui succombe:
« Où venx-tu, lui dit-il, que j'éleve ta tombe?
« Sera-ce dans *Ullin*, ou sur les bords riants
« Qui de *Nina*, ta fille, ont vn les premiers ans?

« Pourquoi, répond *Foldath* d'nne voix courroncée,
« Pourquoi verser le trouble en mon ame oppressée?
« Veux-tu me rappeler que je n'ai point de fils
« Qui venge mon trépas sur mes fiers ennemis?
« Va, je n'ai pas besoin qu'on venge ma mémoire.
« Assez d'exploits sans doute attesteront ma gloire:
« Entasse antour de moi ces superbes rivaux
« Que mon glaive plongea dans la nuit des tombeaux;
« Que je dorme, entonré de victimes sans nombre,
« Cet aspect tont de sang réjouira mon Ombre. »

Il dit, et meurt; son ame, errante dans les airs,
S'envole vers des lieux qui lui furent si chers.
Elle s'offre à *Nina:* seule aux bords d'nne eau pure,

Nina livroit aux vents sa noire chevelure;
Son arc à ses côtés reposoit détendu.
Le fantôme se montre à son œil éperdu:
Il est couvert de sang, et le brouillard humide
Vole autour de son front menaçant et livide.
La belle pousse un cri; l'Ombre lance un éclair,
Et comme un feu léger s'évanouit dans l'air.
Cathmor a vu tomber le chef de son armée:
De haine et de courroux son ame est enflammée;
Il se leve, et saisit le fer de ses aïeux.
Incertain et troublé, *Fingal* le suit des yeux:
« *Cathmor*, dit-il, s'apprête à combattre lui-même;
« *Fillan* touche peut-être à son heure suprême.
« Dérobez à ma vue un spectacle d'effroi;
« Sombres forêts des monts, courbez-vous devant moi.
« *Ossian*, suis ton frere, et cache ton épée.
« Cher *Fillan*, de tes jours ma tendresse occupée
« Ne t'affligera point d'un doute injurieux.
« Meurs, mais reçois du moins un trépas glorieux. »

J'obéis à mon pere; et lui, baigné de larmes,
Va dans les flancs du roc nous cacher ses alarmes.
Les flots de la bataille, à mes regards tremblants
Roulent impétueux, rapides et sanglants.
Mon frere, tel qu'un aigle aux ailes déployées,
Vole et chasse d'*Erin* les tribus effrayées:

Il s'ouvre dans leur sang un tortueux chemin;
L'éclair est dans ses yeux, la foudre est dans sa main.
Mais *Cathmor* fait briller son glaive redoutable:
Trois fois l'air retentit de sa voix formidable:
Il appelle les chefs; les chefs obéissants,
Honteux de la terreur qui maîtrisoit leurs sens,
Rassemblent à leur tour la foule dispersée:
La plaine en un moment de dards s'est hérissée;
L'ordre se rétablit; et sous un mur d'airain
S'élancent de nouveau les bataillons d'*Erin*.

Mes regards de *Fillan* suivoient au loin la trace:
Tout-à-coup, emporté par sa fougueuse audace,
Il marche sur *Cathmor*. La foule au même instant
S'ouvre, et livre un passage à ce fier combattant.
Cathmor, calme et serein comme en un jour de fête,
Voit accourir *Fillan*, le contemple, et s'arrête;
Leurs glaives renommés se croisent.... mais la nuit
Descend... du choc affreux je n'entends que le bruit.
Les vainqueurs, les vaincus à pas lents se retirent;
On interrompt la mort, et les deux camps respirent.

Les heures se pressoient, et sous un ciel glacé
La nuit rouloit son char de frimas hérissé;
Le vent d'automne à peine agitoit le feuillage;
L'Ombre avoit suspendu les horreurs du carnage,
Et le fils de *Comhal*, fatigué des combats,

OSSIAN.

O mon frere! bannis cette sombre douleur;
N'es-tu pas un rayon dont la douce chaleur
Réchauffe de *Fingal* la débile vieillesse?
Loin du fils des héros cet excès de foiblesse!
A ton âge *Ossian* étoit moins renommé,
De *Fingal* cependant il fut toujours aimé;
Rien de ce noble roi ne lui ravit l'estime:
Mais ton pere gémit.... tout retard est un crime.

FILLAN.

Je ne te suivrai pas. *Ossian*, plains mon sort.
Déja, déja mon sang est glacé par la mort;
A la fleur de mes ans je suis tombé sans gloire,
Et mon premier combat a flétri ma mémoire.
Ah! du moins sauve-moi d'un reproche nouveau!
Je ne mérite pas les honneurs du tombeau:
Mon frere, réunis mes armes dispersées,
Près de moi dans le roc qu'elles dorment placées;
Et puisse le chasseur, en ces bois égaré,
Ignorer que *Fillan* mourut déshonoré!

OSSIAN.

Il expire!.... ô douleur!.... Son ame courageuse

S'envole sur les vents dans la nue orageuse;
Elle y goûte déja le bonheur et la paix.
Ombres de mes aïeux, ouvrez-lui vos palais;
Préparez, au milieu de vos brillants phosphores,
Sa robe de vapeurs, son fer de météores.

A ces mots, dans les flancs du rocher ténébreux
Je dépose le corps du guerrier malheureux.
Soudain la sombre nuit redouble ses ténebres.
Des tonnerres lointains les roulements funebres
Sement de tout côté l'épouvante et l'horreur;
Mais, bravant la tempête et le ciel en fureur,
Tout plein du souvenir qui déchire mon ame,
Je donne un libre essor au courroux qui m'enflamme.
« Oui, je le combattrai ce héros inhumain
« Qui d'un frere chéri vient de percer le sein;
« Ni ses mille guerriers, ni son mâle courage,
« Ne pourront le soustraire aux efforts de ma rage.
« Fantômes de la nuit, allumez vos éclairs,
« Guidez mes pas errants au sein de ces déserts;
« Guidez-moi vers *Cathmor;* que ma main vengeresse....
« Malheureux! où m'emporte une juste tendresse!
« Voilà donc les secours qu'à *Fingal* j'ai promis!
« Héros en cheveux blancs, entouré d'ennemis,
« Si je l'abandonnois en ce péril extrême,
« Qui veilleroit sur lui? Son bras n'est plus le même;

« Dans les champs de la mort il n'est plus sans rival :
« Volons à ses côtés... Qui, moi, revoir *Fingal?*
« Supporter tout le poids de sa juste colere,
« L'entendre me crier, Qu'est devenu ton frere?
« Non, jamais .... ah! plutôt en ces cruels moments...
« Mais n'est-ce point sa voix que m'apportent les vents?
« Il appelle ses fils.... ses fils! rage impuissante!
« J'obéirai, mon pere, à ta voix menaçante.
« Je revole vers toi, seul avec mes ennuis,
« Comme un aigle blessé par la foudre des nuits. (3) »
J'avois rejoint *Fingal :* appuyé sur ma lance,
Le cœur gros de soupirs, je gardois le silence.
Mon pere dans mes yeux lut la mort de son fils ;
Une sombre pâleur voile ses traits flétris :
Mais bientôt, reprenant son audace premiere :
« Guerriers, si ce héros ne voit plus la lumiere,
« Une oisive douleur peut-elle le venger?
« Que le poids de la guerre accable l'étranger!
« Sous vos coups réunis qu'il tombe dans la plaine...
« Amis, je combattrai; la victoire est certaine. »

Vingt chênes abattus s'embrasent à l'instant,
Et remplissent les airs d'un éclat pétillant.
Fingal erre au milieu des ombres entassées, (4)
Et roule dans son cœur de sinistres pensées;
Son large bouclier, son casque radieux,

Brillent par intervalle à la clarté des feux;
Le besoin des combats tourmente son audace;
Dans ses traits convulsifs respire la menace;
Ses pas précipités s'égarent au hasard,
Et de sa lance d'or il frappe le brouillard.

Le noble roi d'*Atha*, du haut de ses collines
Promene ses regards sur les tombes voisines;
Là dorment, confondus, les chefs des deux partis.
Sa grande ame s'émeut; ses yeux appesantis
Laissent tomber des pleurs.... « Les guerriers mémorables,
« Brillants comme l'éclair, comme lui peu durables,
« Ont lui quelques instants pour s'éteindre à jamais;
« Dans l'asyle des morts qu'ils reposent en paix!
« Surpris par le trépas dans leur course guerriere,
« Ils n'ont pu des grands noms éclipser la lumiere;
« Mais ces plaines du moins, ces torrents écumeux,
« Instruiront l'avenir de leurs destins fameux.
« Ah! puisse ainsi *Cathmor* triompher d'âge en âge,
« Et du sommet des airs, promis à son courage,
« De ses Bardes chéris entendre le concert
« Quand il voyagera sur les vents du désert,
« Quand de ses fiers aïeux il ornera les fêtes,
« Ou qu'il se cachera sous l'aile des tempêtes! »

CHANT CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Le poëte fait la description du brouillard qui s'éleve pendant la nuit du lac de *Légo*. On croyoit que les ames des morts restoient enveloppées dans ces vapeurs, jusqu'à ce que les Bardes eussent chanté leur éloge funebre. Apparition de l'Ombre de *Fillan* sur la caverne où étoit son corps. Sa voix réveille *Fingal* sur le rocher de *Cormul*. *Fingal* frappe le bouclier de *Tremnor* pour avertir ses guerriers qu'il va prendre les armes et combattre en personne. Effets extraordinaires du son de ce bouclier. *Sulmala* se réveille en sursaut, et court éveiller *Cathmor*. Elle veut l'engager à demander la paix. Il reste dans la résolution de continuer la guerre. Il lui ordonne de se retirer dans la vallée de *Léna*, où demeuroit un vieux Druide, et d'y attendre la fin de la bataille qui devoit se livrer le lendemain. Il réveille son armée en frappant sur son bouclier. Description du bouclier de *Cathmor*. Le jour paroît. *Sulmala* se retire dans la vallée de *Léna*.

Lorsque les vents du soir aux bords de l'occident
Ont poussé du soleil le disque moins ardent,

Des forêts du *Légo*, de ses ondes dormantes,
S'élevent tout-à-coup mille vapeurs fumantes,
Noires exhalaisons qui voilent à nos yeux
De la reine des nuits le char silencieux:
C'est là que le guerrier dont la harpe propice
N'a point encor chanté l'hymne consolatrice
Choisit l'épais brouillard qui doit ceindre ses flancs:
Là mon frere, emporté par les rapides vents,
A déja revêtu sa mobile ceinture.
L'aimable et beau fantôme, errant à l'aventure,
Cede aux jeux du zéphyr, et mêle quelquefois
Ses douloureux soupirs au murmure des bois.

Les torrents répétoient l'or mouvant des étoiles;
Les vents frais de la nuit faisoient flotter ses voiles;
Tout reposoit: *Fingal*, de tristesse accablé,
Un moment au repos livroit son cœur troublé;
La plainte de mon frere en sursaut le réveille.
« Eh quoi! *Fillan* n'est plus, et son pere sommeille!
« M'a-t-il donc oublié dans ses songes riants.

« Moi, lui répond *Fingal*, les yeux étincelants,
« Moi t'oublier, mon fils! Eh! de l'ame d'un pere
« Qui pourroit effacer une image si chere?
« Qui brilloit plus que toi dans le feu du combat?
« Quel astre à son matin répandit plus d'éclat?
« Ton sang versé pour moi fume encor dans la plaine...

« Va, tu n'as pas besoin de rallumer ma haine. »

Il se leve à ces mots, et de son bras guerrier
Il frappe par trois fois le pesant bouclier:
Jusqu'aux cieux étonnés mille éclairs en jaillissent;
Les flots roulent émus, les cavernes mugissent (1);
Dans son lit de genêt le chevreuil étendu
Se réveille en sursant, de terreur éperdu;
Et les morts, désertant les bois mélancoliques,
Regagnent, effrayés, leurs palais fantastiques.

Le sommeil, *Sulmala*, n'a point charmé tes sens.
Du bouclier des rois les sons retentissants
Viennent glacer d'effroi ton oreille attentive:
Plus prompte que le daim, ou la biche craintive,
Elle fuit sous le chêne où son unique amour
Dormoit, appesanti par les travaux du jour:
A l'aspect du héros elle tremble et frissonne.
« Pourquoi troubler le calme où son cœur s'abandonne?
« Dit-elle. Un songe heureux l'occupe en ce moment;
« Hélas! de *Sulmala* lui peint-il le tourment? »

Mais le son meurtrier et s'accroît et redouble:
L'étrangere frémit; tout entiere à son trouble,
Elle veut s'éloigner, mais son casque d'airain

Tombe, roule, et bondit sur le rocher voisin.
Le héros se réveille; et, d'une voix émue,
« Enfant des nuits, dit-il, qui t'amene à ma vue?
« Es-tu l'Ombre d'un chef des temps qui ne sont plus?
« Pourquoi t'offrir soudain à mes regards confus?

— « Je ne suis point une Ombre et fugitive et vaine,
« Qui roule dans l'espace et s'égare incertaine;
« Mais je viens t'avertir des dangers que tu cours.
« Frere de *Caïrbar*, songe à sauver tes jours,
« Entends ces sons de mort; vois quelle est la puissance
« Du guerrier qui des nuits trouble ainsi le silence.

— « Le bouclier sonore est la harpe des rois;
« Que le foible l'entende et tremble dans ses bois.

— « Illustre chef d'*Atha*, les héros de ma race
« Ne manquoient, comme toi, de zele ni d'audace;
« Cependant du trépas ce bruit avant-coureur
« Malgré moi dans mes sens a jeté la terreur.
« La guerre aime *Fingal*: de sang toute trempée,
« Elle descend déja sur sa fatale épée.
« Il s'avance, celui qui ne céda jamais.
« *Cathmor*, fais éveiller le Barde de la paix. (2) »

A cet effroi naïf, à cette voix touchante,

L'intrépide *Cathmor* reconnoît son amante:
Il se leve, et des pleurs mouillent son œil guerrier.

— « O fille de *Lumon*, dès long-temps sous l'acier
« Mes yeux ont reconnu l'idole de mon ame:
« Mais la guerre à mes pieds, comme un torrent de flamme,
« Précipitoit sa course; et le devoir jaloux
« Défendoit à ma gloire un entretien si doux.
« Cesse de t'alarmer, et songe au jour prospere
« Où nous verrons tous deux le palais de ton pere;
« Où *Cathmor*, dissipant ton amoureux ennui,
« Séchera tous les pleurs que tu verses pour lui.
« Mais la tempête gronde, et le danger m'appelle.
« Sous ce rocher qu'habite une paix éternelle,
« Vit un sage vieillard, dont les yeux pénétrants
« Sondent la profondeur de l'abyme des temps;
« Autour de sa retraite une eau pure serpente;
« Sur sa grotte s'incline une roche pendante,
« Dont le front, couronné de chênes toujours verds,
« Voit bondir le chevreuil, hôte de ces déserts:
« C'est là qu'il vit, content d'être sans renommée.
« Va trouver ce vieillard, cours, ô ma bien aimée!
« Attends auprès de lui le moment où tes yeux
« Reverront de *Cathmor* le front victorieux. »

A ces mots, sur les traits de la belle étrangere

Se répand par degrés une rougeur légere,
Et le plus doux espoir se glisse dans son sein.
« Poursuis, ô mon héros, ton généreux dessein.
« On suspendroit plutôt le vol de l'aigle altiere
« Quand elle voit un daim errer sur la bruyere,
« Qu'on ne détourneroit tes pas audacieux
« Du sentier de la gloire et des faits périlleux.
« Mais si le sort marquoit ta derniere journée,
« Songe que *Sulmala*, plaintive, abandonnée,
« Loin d'un pere chéri, seule avec les dangers,
« Va languir désormais sous des cieux étrangers.

— « Repousse un désespoir qui m'étonne et me blesse.
« As-tu jugé mon cœur capable de foiblesse?
« Mille fois j'ai bravé les fleches du trépas;
« Mille fois la tempête a grondé sous mes pas;
« Et toujours mon épée a chassé les orages,
« Comme un éclair vainqueur qui perce les nuages.

Cathmor frappe à ces mots son large bouclier;
Sept étoiles du soir y brillent sur l'acier;
On y voit *Caumathon* dans l'ombre rayonnante;
Au palais du midi *Colderna* flamboyante,
Ulaïcho perçant le brouillard ténébreux,
Et *Cathlin* d'un feu pur dorant l'azur des cieux.
Plus loin, de *Reldurath* la lumicre mobile

Se brise sur les flots de l'occident tranquille.
Berthin semble sourire au chasseur égaré
Qui sort du sein des bois d'un pas mal assuré.
Au milieu d'un ciel pur *Lonthena* se déploie,
Lonthena du nocher l'espérance et la joie.
Autrefois, quand *Larthon*, le premier des héros
Qui s'ouvrirent sans guide un chemin sur les flots,
Dirigeoit vers *Ullin* sa course tortueuse,
Tout-à-coup, descendant sur l'onde impétueuse,
La nuit d'un voile sombre enveloppa les airs;
Incertain, à travers ces humides déserts,
Larthon, livrant aux flots sa fragile nacelle,
Déja ne tenoit plus qu'une route infidele.
Mais *Lonthena* sourit, et le héros joyeux
Poursuivit son voyage à l'éclat de ses feux.

Bientôt sur l'horizon, qu'un feu tremblant colore,
Souffle un zéphyr léger, précurseur de l'aurore;
Le ruisseau du vallon, dans son cours inégal,
Brille et serpente aux yeux du chasseur matinal;
Des chevreuils et des cerfs la troupe vigilante
Commence à s'égarer sur la mousse ondoyante,
Et l'aigle, s'élançant du roc silencieux,
Vole au-devant du jour dans les plaines des cieux.
Les guerriers de *Cathmor*, à sa voix belliqueuse,
Dissipent du sommeil la vapeur paresseuse;
Leurs cris frappent les airs, les rochers, et les bois;

Leurs nombreuses tribus se levent à la fois:
Ainsi, lorsque les vents, de l'océan tranquille
Agitent tout-à-coup la surface mobile,
L'un vers l'autre poussés, l'un sur l'autre roulants,
S'amoncelent les flots rapides et grondants.

La triste *Sulmala*, vers la grotte enfoncée,
Se retire pensive, et de crainte glacée;
Souvent elle se tourne, et dans l'éloignement
Suit encore des yeux son invincible amant;
Mais quand il disparoît à travers la poussiere,
La belle sent des pleurs rouler sous sa paupiere,
Se perd dans la caverne, et va près du vieillard
Du combat qui s'apprête attendre le hasard.

Approche, fils d'*Alpin* (3), du Barde qui t'implore;
Et si, dans les accords de ta harpe sonore,
Pour le triste *Ossian* il est quelque douceur,
Oh! viens en pénétrer, en réjouir mon cœur.
Hélas! autour de moi se pressent les alarmes;
Aveugle, délaissé, dans le deuil et les larmes,
Etranger à la gloire, à l'amour, à l'hymen,
Je foule, en gémissant, la terre de *Morven*.
Sur mes cheveux blanchis s'entassent les orages:
Mon pere, mes amis ont peuplé les nuages;
D'un trépas glorieux tous ont subi la loi,
Et de tant de héros il ne reste que moi.
Approche, fils d'*Alpin*, d'*Ossian* qui t'implore;

Viens suspendre mes maux, si tu le peux encore.
O Barde, je te vois dans la nuit de mes yeux ;
Mais plutôt interromps tes chants harmonieux :
Pour l'ame d'*Ossian*, à sa tristesse en proie,
Il n'est plus ici-bas de bonheur ni de joie.

Bel arbre du vallon, de tes rameaux épais
Nul zéphyr murmurant ne vient troubler la paix.
N'est-il point dans les airs quelque Ombre mensongere
Qui t'effleure, en passant, de sa robe légere?....
Quel silence en nos bois, et sur nos monts glacés!...
Ullin, *Carril*, *Rino*, Bardes des temps passés,
Doux fantômes, venez ranimer mon génie:
Je ne vous entends plus, enfants de l'harmonie;
Quelle ardeur près de vous m'enflammoit autrefois,
Quand, la harpe à la main, dans le palais des rois
Nous faisions retentir de nos hymnes guerrieres
Ces voûtes où brilloient les armes de nos peres!

CHANT SIXIEME.

SOMMAIRE.

Au travers du brouillard qui couvre le rocher de *Cormul* on apperçoit de temps en temps *Fingal.* Description de sa descente de la colline : il ordonne à *Gaul*, à *Dermide*, et au Barde *Carril* d'aller chercher *Clommal*, seul rejeton de la famille de *Cormac. Fingal*, en marchant à l'ennemi, arrive à la caverne de *Lubar* où étoit le corps de *Fillan.* Il voit *Branno* couché à l'entrée de cette caverne : cette vue renouvelle sa douleur. *Cathmor* range son armée en bataille. Description de l'action générale ; exploits de *Cathmor* et de *Fingal ;* tempête ; déroute totale des Irlandais. Les deux rois se battent : leur entretien après le combat. *Cathmor* expire. *Fingal* remet sa lance à *Ossian.* L'ombre de *Cathmor* apparoît à *Sulmala* dans la grotte où elle s'étoit retirée. L'arrivée de *Clommal* est annoncée par les chants de cent Bardes. Le poëme finit par un discours de *Fingal.*

QUAND la bise d'hiver, attristant la campagne,
A chargé de glaçons le lac de la montagne,
Le chasseur, dès l'aurore, ennemi du repos,

En vain prête l'oreille au murmure des flots:
Tous les flots sont muets; leur surface glacée
De touffes de gazon, de feuilles hérissée,
Tremble au souffle des vents, et luit aux doux rayons
Que verse un jour naissant sur la cime des monts:
Ainsi brille au matin notre vaillante armée.
Le brouillard qui voltige en épaisse fumée
Voile encor le *Cormul* (1), et cache à tous les yeux
Du grand roi de *Morven* le front victorieux.
Mais bientôt, paroissant à travers le nuage,
Mon pere des héros reçoit un pur hommage:
Tout *Morven* le salue, et sa bruyante voix
Fait retentir l'écho des vallons et des bois.

Ossian et *Dermide*, appuyés sur leur lance,
Gardoient auprès du roi le plus profond silence;
Nous n'avions pas vaincu: *Fingal* vit nos regrets:
« D'où vient cette tristesse empreinte dans vos traits?
« Nous dit-il: mes enfants, n'êtes-vous point ma gloire,
« La force de mon bras, l'ame de ma victoire?
« *Ossian*, songe à vaincre et non à t'affliger;
« Je connois tes douleurs et dois les partager:
« Quand aux murs de *Selma* nous suspendrons nos armes,
« Alors, ô mon cher fils, laisse couler tes larmes;
« Chante les deux héros (2) que nous ne verrons plus:
« Mais la guerre rugit... tes pleurs sont superflus...
« *Gaul*, *Dermide*, approchez: non loin de cette plaine

« S'éleve un mont sauvage où le Nord se déchaîne ;
« Au milieu de ces rocs, blanchis par les hivers,
« Et de ces vieux sapins que la mousse a couverts,
« S'étend une caverne au jour impénétrable;
« Elle prête à *Clommal* son ombre secourable.
« Depuis l'instant fatal où son pere frappé
« Tomba dans son palais lâchement usurpé,
« Par un Barde soustrait au vainqueur sanguinaire,
« Dans sa caverne obscure il languit solitaire.
« Du malheureux *Cormac* il a reçu le jour.
« Quand la nuit dans les cieux vient régner à son tour,
« Et sur le firmament tendre ses sombres voiles,
« A la foible clarté qui tombe des étoiles
« Il parcourt les forêts, et son arc ennemi
« Y surprend quelquefois le chevreuil endormi.
« Que puissent ses destins devenir plus prosperes !
« Je veux le rétablir au trône de ses peres.
« Compagnons de *Fingal*, allez, et dites-lui
« Que ce fer pour sa cause étincelle aujourd'hui,
« Qu'il vous suive en ces lieux ; et, grace à mon courage,
« Qu'il aille resaisir son antique héritage. »

Il se tait : les deux chefs s'éloignent à l'instant,
Et le Barde *Carril* les précede en chantant.
Mais l'aurore paroît ; du sein des mers bruyantes
Jaillissent tout-à-coup des flammes ondoyantes ;

Le roi du jour s'éleve, et sur les monts déserts
Verse l'or de son char emporté dans les airs.
Des braves de *Morven* les bataillons s'étendent,
Et de l'âpre *Cormul* en tumulte descendent.
Fingal guide aux combats leur belliqueux essor;
Un aigle sur son casque étend ses ailes d'or:
Il s'avance couvert des armes paternelles,
Et de son glaive nud volent mille étincelles:
Tel s'éleve un rocher couronné de sapins;
Les orages fougueux, les aquilons mutins,
Le battent à la fois de leur courroux stérile...
Il repose vainqueur sur sa base immobile.

La grotte de *Lubar* frappe les yeux du roi:
Cet aspect dans ses sens éveille un morne effroi;
Là repose *Fillan: Branno*, dogue fidele,
N'a point abandonné sa dépouille mortelle,
Près du jeune héros il languit attristé;
Autrefois, orgueilleux de son agilité,
A son maître docile, il voloit dans la plaine,
Et chassoit devant lui la biche hors d'haleine;
Aujourd'hui, s'étonnant d'un aussi long sommeil,
Du chasseur qui n'est plus il attend le réveil:
Mais ses yeux vigilants ont reconnu mon pere;
Il semble par ses cris lui demander mon frere,
Et tourne vers la grotte un regard langoureux.
Fingal s'arrête... il pousse un soupir douloureux;

Accablée un instant, sa grande ame sommeille...
Mais la guerre bientôt frémit à son oreille,
Et d'un bond vigoureux, par sa lance affermi,
Il franchit le *Lubar*, et vole à l'ennemi.

Cathmor a déployé ses phalanges sans nombre;
Moins fougueuse est la mer, et moins épaisse est l'ombre.
Parmi cette forêt de brillants javelots,
Parmi tant de guerriers on distingue *Malthos*,
Morannan à l'épaisse et noire chevelure,
Cormar au front livide, à la haute stature,
Hidallan aux yeux bleus, à l'aimable souris.
Jusqu'aux cieux tout-à-coup s'élevent mille cris;
On embouche les cors; par la rage enflammée,
Dans la plaine s'ébranle et l'une et l'autre armée;
Déja le bouclier choque le bouclier,
L'acier mêle sa flamme aux flammes de l'acier,
Sur les casques d'airain les glaives rebondissent,
Les lances et les dards se croisent, retentissent;
La douleur et la mort volent dans tous les rangs:
Ainsi, lorsque des mers deux rapides courants,
Battus par la tempête et par des vents contraires,
Et, rugissants autour des rochers solitaires,
Se heurtent en courroux, les fantômes joyeux
De leurs funebres voix épouvantent les cieux,
Tourmentent les forêts, déracinent leurs chênes,
De la cime des monts les roulent dans les plaines,

Les poursuivent encor, dispersent leurs débris,
Et parsement les flots de feuillages flétris.
Ainsi brillent les chefs au fort de la mêlée:
Par l'excès du péril l'andace est redoublée;
Le sang an loin jaillit et rejaillit encor.
Mais le roi de *Morven*, mais le vaillant *Cathmor*,
Plns terribles cent fois que la mer et l'orage,
Brisent les chars roulants, sement sur leur passage
Les boucliers rompus et les dards émoussés:
Ils marchent au hasard sur les morts entassés,
Et la foule incertaine, entre leurs mains rapides
Croit voir étinceler cent glaives homicides.

Morannan, sous les coups de *Fingal* furieux,
Tombe dans le torrent; les flots impétueux
Entraînent ce guerrier dont la pesante armure
Heurte contre les rocs et rend un sourd murmure.
Cronar tomboit; un pin qu'ont incliné les ans
L'arrête et le saisit par ses cheveux flottants,
Et sur son bouclier, que des liens suspendent,
Ses larmes et son sang goutte à goutte descendent.

Mais le jenne *Hidallan* vient s'offrir à mes coups;
Son âge, sa beauté, désarment mon courroux:
J'hésitois à frapper... Lui, dans sa folle audace,
Me lance un foible trait qui meurt sur ma cuirasse;
Je me retonrne alors, de colere enflammé,
Et levant sur sa tête nn bras si renommé...

Oh! qu'il eût mieux valu pour lui, pour son amante,
Que tous les deux, assis dans la plaine riante,
Pacifiques rivaux, nous eussions tour-à-tour
Célébré sur la harpe et la gloire et l'amour!
Les roses de son teint, l'or de sa chevelure,
Ne pourront le guérir de sa large blessure....
L'infortuné n'est plus; une molle pâleur
Couvre son beau visage: ainsi tombe une fleur
Qu'en son rapide vol l'aquilon a flétrie.
A cet aspect touchant mon ame est attendrie.
Malthos a vu de loin succomber *Hidallan;*
Furieux, il accourt. L'intrépide *Ossian*
S'apprête à repousser cet ennemi célebre....
Soudain l'air s'obscurcit; un nuage funebre
Enveloppe les airs, et la plaine, et les monts;
Le pin gémit, battu par les noirs aquilons;
Sur des ailes de feu l'éclair vole et serpente;
Le *Lubar* en fureur roule une onde écumante....
Mais où sont les deux rois? j'entends leur bonclier
Résonnant sous les coups du glaive meurtrier.
Sans doute ils sont aux mains: les tribus étrangeres,
Fuyant, comme le daim sur les noires fougeres,
A travers la tempête et les feux redoublés,
Se cachent sous des rocs par la foudre ébranlés.
Je les poursuis au sein de leurs retraites sombres;
Mes coups mal dirigés se perdent dans les ombres.

L'orage enfin s'appaise, et de son char d'azur
Le soleil recommence à verser un jour pur.
Mes regards inquiets cherchent au loin mon pere:
Je l'apperçois enfin; son front n'est plus sévere;
A ses pieds étendu le fier *Cathmor* sanglant,
Pâle et presque sans voix, souleve un œil mourant.
Fingal est attendri: « Jeune héros, écoute:
« J'ai voulu ton trépas; il est juste, sans doute:
« Tu m'as privé d'un fils, et ton sang répandu
« A son ombre plaintive en hommage étoit dû:
« Mais je ne fus jamais inflexible et barbare;
« La fête de *Morven* dans mon camp se prépare:
« Viens; nos chants calmeront tes esprits abattus:
« Des plantes de nos monts je connois les vertus,
« Mes secourables mains panseront ta blessure....
« Viens, chef de *Témora*, que ton cœur se rassure. »
— « Moi te suivre!.. la mort est déja dans mon sein.
« Des tours de mon palais un rocher est voisin;
« Il recele en ses flancs une caverne immense
« Qu'habitent la fraîcheur, la nuit, et le silence;
« Fais-y porter mon corps, et qu'une amante en deuil
« Y vienne quelquefois gémir sur mon cercueil.
— « Non, non, qu'un autre espoir... Mais le héros succombe,
« La mort, d'un bras de fer, l'entraîne dans la tombe:
« Ainsi tout doit périr; ainsi moi-même un jour
« Il me faudra quitter le terrestre séjour.

« *Ossian*, j'ai rempli mes hautes destinées ;
« Il est temps de répondre à la voix des années,
« A leur voix qui me crie : Hé! quels sont tes desseins ?
« Toujours des flots de sang rougiront-ils tes mains ?
« Ton cœur doit-il toujours palpiter pour la guerre ?
« *Fingal* n'est-il point las de ravager la terre ?
« Voix puissante des temps, j'écoute et j'obéis.
« *Fingal* ne vaincra plus. Prends ma lance, ô mon fils !
« Leve-la, quand des rois les hordes meurtrieres
« Viendront de mes tribus insulter les bannieres,
« Quand le guerrier superbe, au sein de mes forêts,
« Sans respect pour mon nom fera voler ses traits.
« *Ossian*, suis l'exemple et les conseils d'un pere :
« Dans le jour des combats le feu de sa colere
« Consumoit l'ennemi rebelle à son pouvoir ;
« Mais sa main essuya les pleurs du désespoir.
« Sois pour les oppresseurs un ardent météore,
« Et pour les opprimés un rayon de l'aurore. »
Il remet à ces mots sa lance entre mes mains.
De leurs cris, répétés par les échos lointains,
Nos tribus aussitôt remplissent les campagnes.
Mais les ombres du soir descendoient des montagnes,
Et les fleuves rouloient des flots plus rembrunis.
A la fête du roi tous les chefs réunis
Cedent aux doux transports d'une vive alégresse ;
Un mélange confus de gloire et de tendresse

Au roi victorieux arrachoit des soupirs.
Fillan ne charmoit plus ses belliqueux loisirs;
Du tombeau dévorant *Oscar* étoit la proie...
Leur destin de mon pere empoisonnoit la jöie.
 L'aimable *Sulmala*, que faisoit-elle alors? (3)
Son oreille du Barde écoutoit les accords...
Tout-à-coup le chant cesse; un trouble involontaire
Eclate dans les yeux du Barde solitaire...
« D'où naît, dit *Sulmala*, ta subite douleur?
« Le combat est fini; mon héros est vainqueur:
« Plein de gloire, il revole auprès de son amante;
« C'est lui... je l'apperçois... » O mortelle épouvante!
Un fantôme à ses yeux se présente soudain;
Le fer qui l'a percé brille encor dans son sein;
Ses membres de vapeurs bientôt s'évanouissent,
Et se mêlent aux vents qui dans l'ombre rugissent.
La triste *Sulmala* pâle, les yeux hagards,
S'élance et le poursuit à travers les brouillards...
Elle expira bientôt sur ce fatal rivage,
Comme le vent du soir qui meurt dans le feuillage.
 Des voiles de la nuit déja tout est couvert;
Des sons harmonieux remplissent le désert:
Gaul, *Dermide* et *Carril* ont fini leur voyage,
Et ramenent *Cromnal* libre enfin d'esclavage.
Fingal avec transport le serre dans ses bras:
« O jeune infortuné! je te rends tes états,

19.

« Lui dit-il; c'est pour toi, pour ton malheureux pere
« Que *Fingal* a livré sa bataille derniere.
« Demain, dès que le jour aura lui sur ce bord,
« Abandonne, ô *Cromnal!* cette plaine de mort;
« Retourne à *Témora:* mon fils ira lui-même
« Remettre entre tes mains l'autorité suprême.
« Nous, cependant, chantons la gloire de ce jour.
« Peuple, chefs de *Morven*, la paix est de retour;
« Dans la félicité que tous les cœurs se noient;
« Demain que sur les mers mes voiles se déploient:
« Mon peuple est un rocher, d'où j'ai pris vers les cieux
« De l'aigle, roi des monts, le vol audacieux. »

FIN DU POEME.

NOTES.

DU PREMIER CHANT.

(1) *Caïrbar.*

(2) On ne peut trop admirer avec quelle adresse *Ossian* place son propre éloge et celui de son fils *Oscar* dans la bouche d'un ennemi.

(3) *Gaul.*

(4) *Foldath*, roi de *Morña*, joue un grand rôle dans la suite du poëme. Son caractere fier et inflexible se soutient jusqu'à la fin : il paroît, par un passage du second chant, qu'il fut le principal confident de *Caïrbar*, et qu'il eut beaucoup de part à la conspiration contre le jeune *Cormac.*

(5) Il ne faut pas confondre ce *Swaran* avec le guerrier du même nom qui combattit contre *Duromath* dans l'isle de *Tromathon*, et dont le lecteur se souvient d'avoir lu l'histoire dans le poëme de *Minona*.

(6) Le poëte transporte la scene dans le camp de *Fingal.*

(7) C'est-à-dire les étrangers qui étoient arrivés par mer.

(8) *Ossian* parle toujours avec complaisance de son fils bien-aimé; tout ce qui lui avoit appartenu intéressoit son ame paternelle: il parle souvent dans ses poésies de sa lance d'or, de ses dogues fideles, etc. Combien sur-tout sa veuve *Malvina* devoit lui être chere! aussi lui adresse-t-il la plupart de ses chants.

(9) Quand un guerrier s'étoit rendu fameux, on plaçoit toujours son épée dans sa tombe; une seule couche de sable la recouvroit. Ainsi *Oscar* suppose avec raison qu'elle pourra frapper un jour l'œil du chasseur.

(10) *Althan* étoit chef des Bardes d'*Artho*, roi d'*Irlande*, après la mort du jeune *Cormac*. Il se rendit auprès de *Fingal*, et fut reçu au nombre de ses Bardes.

(11) Tel étoit, dans ces temps héroïques, le respect

qui environnoit les Bardes, que le féroce *Caïrbar*, après tant de forfaits, n'osa se rendre coupable de la mort de l'un d'eux.

NOTES DU CHANT DEUXIEME.

(1) Il paroît, par la suite de cette apostrophe, qu'*Ossian* s'étoit retiré loin du reste de l'armée pour pleurer en secret la mort de son fils *Oscar.* Cette narration indirecte, et en quelque sorte dramatique, n'est pas rare dans les poésies d'*Ossian.*

(2) Le poëte commence à peindre ici le caractere de *Fillan,* qui joue un si grand rôle dans la suite du poëme. On voit déja son ardeur pour la gloire, le feu et l'impatience qui caractérisent un jeune héros.

(3) *Ossian* et *Fillan* n'eurent point la même mere: *Fillan* étoit fils de la belle *Clatho*, que *Fingal* avoit épousée après la mort de *Roscrana*, mere d'*Ossian* et de *Bosmina*, dont il est fait mention dans le poëme de *Lorma.*

(4) Cette expression peut paroître extraordinaire au premier coup-d'œil; elle est très familiere à *Ossian*. Toutes les fois que *Fingal* n'a point sa famille autour de lui, notre poëte dit qu'il est *seul*, dans la *solitude*, etc.

(5) Le lecteur se souvient qu'on avoit envoyé *Fillan* sur la colline de *Mora* pour observer l'ennemi pendant la nuit. *Ossian*, qui l'avoit joint, lui dit donc de ne point quitter le poste que *Fingal* lui avoit confié.

(6) *Ossian*, par une fierté bien entendue, ne voudroit point se mesurer avec un guerrier obscur, et demande à *Cathmor* s'il peut le combattre sans compromettre sa valeur.

(7) Quoiqu'*Ossian* fût l'homme à qui *Caïrbar* eût causé les plus grands malheurs, puisqu'il avoit tué son fils par la plus indigne des trahisons, notre poëte oublie son ressentiment aussitôt que son ennemi n'est plus.

(8) *Carril* chante l'hymne du soleil.

(9) *Caïrbar*.

NOTES DU CHANT TROISIEME.

(1) Ce n'étoit que dans un péril imminent que les rois combattoient en personne: ils se plaçoient ordinairement sur une hauteur d'où ils pouvoient être vus et voir toute l'armée. Si quelque bataillon étoit repoussé ou commençoit à fléchir, ils députoient vers son chef un Barde qui par des chants relevoit son courage; quelquefois leurs propres enfants remplissoient cette honorable fonction. Si la défaite de l'armée paroissoit inévitable, alors ils frappoient trois fois *les voix de la guerre*, c'est-à-dire les bosses de leur bouclier, faisoient déployer le soliflamme, leur étendard accoutumé, et se portoient contre l'ennemi.

(2) *Foldath.*

(3) *Gaul*, dans la bataille, se servoit de l'épée de son pere *Morni*.

(4) La scene se passe dans le camp des Irlandais.

(5) *Cathmor.*

(6) Le *Légo*, dont il est si souvent question dans les poëmes d'*Ossian*, étoit un lac marécageux: comme les vapeurs qui s'en élevoient étoient malsaines, et quelquefois mortelles, les Bardes feignirent que c'étoit le séjour des ames pendant l'intervalle qui s'écouloit entre la mort et l'hymne funebre. Les ames des guerriers pusillanimes y séjournoient éternellement et sans nul espoir de se réunir à celles de leurs ancêtres.

(7) *Ossian* suspend sa narration, et adresse cette apostrophe à *Cathmor*.

NOTES DU CHANT QUATRIEME.

---

(1) Le poëte, pour donner une haute idée de la valeur de *Fillan*, omet les détails de son combat contre le redoutable *Foldath*.

(2) Les caracteres de *Foldath* et de *Malthos* sont bien soutenus: *Foldath* étoit impétueux et cruel; *Malthos* opiniâtre et méfiant. Leur attachement à la

famille d'*Atha* étoit égal; leur valeur dans les combats étoit la même. *Foldath* étoit plein de vanité et d'ostentation; *Malthos* n'étoit pas indulgent, mais il étoit généreux, et sa conduite à l'égard de *Foldath*, son ennemi, prouve qu'un caractere sombre et dur n'exclut pas toujours la bonté.

(3) La comparaison qui termine ce beau monologue d'*Ossian* paroît étrange au premier coup-d'œil; mais il faut se souvenir que le poëte habitoit un pays où les orages étoient fréquents, et qu'il parloit à des hommes à qui ces images étoient familieres.

(4) Les rois, avant de combattre en personne, étoient dans l'usage de se retirer sur une hauteur, pour réfléchir sur la bataille qu'ils alloient livrer, et consulter les ombres de leurs peres.

NOTES DU CHANT CINQUIEME.

(1) Les Bardes qui vinrent après *Ossian* débiterent beaucoup de fables sur ce bouclier, auquel *Ossian*, par amour pour son pere, avoit attribué des

effets si surprenants. Dans la suite on prit à la lettre tous les exploits de *Fingal*, et chaque Barde se plut à renchérir sur ce qu'en avoit dit *Ossian*: les uns en firent un colosse dont le bras d'airain faisoit mouvoir une triple épée; les autres le faisoient marcher sur les fleuves comme sur une terre solide, etc.

(2) Les Bardes servoient d'ambassadeurs, de hérauts pour déclarer la guerre, pour demander la paix, etc.; ils ne prenoient jamais une part active au combat, et se retiroient dans un lieu de sûreté d'où ils pouvoient tout voir et mettre en vers ce qu'ils avoient vu. Quand un guerrier quittoit son rang ou son poste, ils le diffamoient par des satires dont jamais la mémoire ne se perdoit chez des peuples passionnés pour les combats. Un corps de troupes, destiné à les défendre pendant la mêlée, veilloit sur eux. Il est naturel que les chefs se soient intéressés plus que personne à la conservation des poëtes qui étoient dans leurs camps; car ces poëtes étoient seuls capables de faire passer leurs noms à la postérité. On ne connoissoit pas encore l'histoire; et lorsqu'on commença à l'écrire en Suede, en Danemarck, dans la Germanie, la Bretagne, et la Gaule, il fallut rassembler les chants des Bardes, que tout le monde savoit par

cœur. On peut être certain que chez les peuples du Nord on a tiré de ces poëmes les premiers chapitres des annales : aussi doit-on peu s'étonner de les voir remplis de fables et de fictions.

(3) *Ossian*, fatigué de décrire, et rappelé à lui par le sentiment de ses propres malheurs, interrompt le poëme pour déplorer son infortune. Ces sortes de digressions, que des lecteurs français trouveront un peu brusques, sont très fréquentes dans les poésies du célebre fils de *Fingal:* il lui sembloit que des plaintes donnoïent une nouvelle force à son ame, et plus de vigueur à son génie naturellement sombre et mélancolique.

NOTES DU CHANT SIXIEME.

(1) Le *Cormul* étoit une roche de la colline de *Mora*, où nous avons vu *Fingal* s'asseoir dès le Premier chant.

(2) *Oscar* et *Fillan*.

(3) On n'a point oublié que *Cathmor*, avant de combattre, avoit envoyé *Sulmala* l'attendre dans une grotte qu'habitoit un vieux Barde.

ARMIN ET GALVINA.

DANS les combats les plus vaillants guerriers
Aux pieds d'*Armin* tomboient froids et sans vie;
Dans les forêts de la Scandinavie
L'ours expiroit sous ses traits meurtriers;
De cent ruisseaux les fugitives ondes
Désaltéroient les troupes vagabondes
Des daims légers dans ces forêts nourris;
Aux aboiements de ses dogues chéris
Retentissoient cent cavernes profondes.
Le bel *Armin* brûloit pour *Galvina*,
Aimable fleur de ce triste rivage;
Même desir vers *Armin* entraîna
Cette beauté dédaigneuse et sauvage.
Dans les vallons blanchis par les frimas,
Dans les palais, au sommet des montagnes,
Se montroit-elle auprès de ses compagnes?
On n'admiroit que ses jeunes appas.
L'arc pluvieux qui, dans l'or de la nue,
Fait resplendir ses mobiles couleurs,
L'astre du soir dont les rayons flatteurs
Du jour éteint consolent l'étendue,

Ont un éclat moins touchant et moins pur
Ses yeux charmants brilloient d'un doux azur;
En noirs anneaux flottoit sa chevelure;
Dès que l'aurore, humectant la verdure
De ses rayons, éclairoit nos climats,
L'arc à la main, précipitant ses pas
Au fond des bois, témoins de son audace,
Du sanglier elle suivoit la trace,
Et lui lançoit les fleches du trépas.
Le noir *Grumal* brûloit aussi pour elle;
Mais à ses vœux *Galvina* fut rebelle:
Du seul *Armin* son œil fut enchanté;
Et quel guerrier joignoit à plus de grace
Plus de vaillance, et sur-tout de beauté!

Un jour tous deux, fatigués de la chasse,
Le front couvert d'une noble sueur,
Pour respirer le calme et la fraîcheur,
S'étoient assis dans une grotte sombre,
Grotte écartée, et bien chere à leurs yeux;
On y voyoit étinceler dans l'ombre
Les boucliers que portoient leurs aïeux.
« Repose ici sans crainte, mon amie,
« Dit le héros. Sur la roche noircie
« Je vois errer un chevreuil bondissant;
« J'y cours... » — Soudain la belle en rougissant:

« *Armin*, pourquoi me laisser sans défense?
« Ne sais-tn pas que *Grumal* quelquefois,
« Rassasié de féroces exploits,
« Sous cet abri vient chercher le silence?
« Mon bien-aimé, veille sur mon repos. »

Armin s'éloigne: et *Galvina* craintive
A son insn vent suivre le héros
Déja pressant la biche fugitive.
Elle revêt nne armure d'airain;
D'nn glaive nu charge sa foible main,
Et, de son casque abaissant la visiere,
Du roc profond sort d'nn pas incertain.
Bientôt *Armin*, à travers la brnyere,
Voit resplendir le formidable acier:
Saisi d'horreur, de rage, d'épouvante,
Il bande l'arc; la fleche obéissante
Vole, et se plonge au cœnr du faux guerrier.
L'infortuné! quelle douleur amere
Doit expier ce triomphe fatal!
Il s'applandit de la mort d'un rival;
Mais de qnel sang il a rougi la terre!
O désespoir! ce sang noir et fumant
D'un sein de lis et jaillit et bouillonne....
C'est *Galvina*, que la mort environne,
Qui se présente aux yeux de son amant.

Armin, penché sur la fleur qu'il moissonne,
Ne peut donner l'essor à ses regrets....
Il pousse un cri.... sa force l'abandonne,
Et le trépas se répand sur ses traits.
Dormez tous deux sous la pierre sauvage,
Jeunes amants, dignes d'un meilleur sort;
Dormez en paix aux sifflements du Nord,
Au bruit des flots tourmentés par l'orage;
Mais, dans les airs, brûlez de nouveaux feux,
Et quelquefois, à l'heure solitaire
Où les brouillards enveloppent les cieux,
Accompagnés de l'ombre et du mystere,
De vos soupirs attendrissez ces lieux.

LA GUERRE
D'INISTONA,
POEME.

SOMMAIRE.

Cormalo, gendre de *Normal*, roi d'*Inistona*, s'étoit révolté contre lui, et vouloit le détrôner. *Fingal* envoya *Oscar*, son petit-fils, au secours de *Normal*. *Cormalo* tomba sous les coups du héros de *Morven*. *Ossian*, pour faire briller davantage la valeur de son cher *Oscar*, suppose que c'est lui-même qui demande à partir pour *Inistona*.

Il est minuit... tout repose, tout dort...
Le hibou seul pousse des cris nocturnes,
Le météore de la mort
Tremble sur les flots taciturnes;
Le voyageur, traînant ses pas douteux,
Cherche de l'œil la tour hospitaliere;
Et le chevreuil, dans son lit de bruyere,
Frissonne au bruit des vents tumultueux.
Descends de ta voûte guerriere,

O ma harpe! et frémis sous les doigts du vieillard;
Réponds aux tendres vœux, à la douleur d'un pere....
Ossian va parler d'*Oscar*.

Mon fils revenoit de la chasse;
Il entend célébrer les louanges du roi; (1)
Et sent redoubler son audace.
« Chef de mille héros, dit-il, *Fingal*, et toi
« Le premier après lui, roi des chants, ô mon pere!
« Vos deux noms illustrés vivront dans l'avenir;
« Mais *Oscar*, sans laisser le moindre souvenir,
« Passera dans *Morven* comme une ombre légere.
« Héros comblés de gloire, ah! ne permettez pas
« Que votre fils, opprobre et fardeau de la terre,
« Près de vous, sans honneur, attende le trépas!
« *Inistona* gémit sous le poids de la guerre:
« Laissez partir *Oscar*; qu'il aille, loin de vous,
« Par de nobles travaux préluder à sa gloire;
« Et s'il doit succomber, si le destin jaloux
« A ses trop foibles mains refuse la victoire,
« De sa chûte du moins le bruit injurieux
« Ne viendra point troubler vos moments belliqueux.
« Le Barde, appercevant ma tombe solitaire,
« Me paiera dans ses chants un tribut de douleurs,
« Et peut-être le soir, à l'heure du mystere,

« Quelque jeune beauté me donnera des pleurs. »

— « Héritier de mon sang et de ma renommée,
« Pars, lui répond *Fingal;* que mes nombreux vaisseaux
« Reçoivent dans leurs flancs une vaillante armée,
« Et qu'à la voix d'*Oscar* ils traversent les eaux. »

Au sein des voiles frémissantes
Déja le vent souffle et rugit;
Sous le vaisseau d'*Oscar* l'onde en fureur mugit,
Et les rocs sont battus des vagues blanchissantes.
Aucun nuage épais n'enveloppe les airs:
Enfin, après un long voyage,
Du milieu des bruyantes mers
Mon fils d'*Inistona* découvre le rivage.
Il arrive bientôt au palais de *Normal*,
Lui remet son épée, et garde le silence.
Le vieillard reconnoît le glaive de *Fingal*,
Et ses larmes soudain coulent en abondance.
Douces larmes de joie et d'heureux souvenirs!
Mon pere et ce héros, au retour des conquêtes,
Dans l'âge de la gloire et des nobles loisirs
S'étoient assis aux mêmes fêtes.

« Etranger, dit *Normal*, l'âge affoiblit mon bras:

« Plains-moi, plains un vieillard dont la main incertaine
« Ne souleve qu'à peine
« La lance des combats.
« Mon glaive suspendu depuis long-temps sommeille.
« Hélas! j'avois trois fils: leur consolante voix
« Ne réjouit plus mon oreille;
« Sous la pierre insensible ils reposent tous trois.

« A *Cormalo*, chef des tribus lointaines,
« J'avois donné ma fille, orgueil de mes vieux ans.
« Le traître a rassemblé ses guerriers menaçants,
« Et des bords du *Lano* s'avance vers ces plaines.
« O vous, dont la vaillance égala mes exploits,
« O mes enfants, du fond de votre étroit asyle,
« D'un déplorable pere entendez-vous la voix?
« Est-ce la vôtre, hélas! que j'entends quelquefois
« Soupirer à travers le feuillage mobile?

— « *Normal*, lui dit *Oscar*, comment sont-ils tombés
« Ces héros, boucliers de ton illustre race?
« Comment à tes regards se sont-ils dérobés,
« Pour monter sur les vents, et rouler dans l'espace?
« Belliqueux habitants du nuage léger,
« A la clarté du météore
« Leurs traits aériens y poursuivent encore
« Le chevreuil fantastique et le daim mensonger. (2)

— « *Cormalo*, lui répond le vieillard tout en larmes,
« Dans mon palais hospitalier,
« De mes fêtes un jour vint partager les charmes.
« Rien n'effaçoit alors cet aimable guerrier;
« Dans ces jeux que la paix inventa pour la gloire
« Il remporta les prix de la valeur;
« Mes guerriers à son bras céderent la victoire,
« Ma fille à sa beauté livra son jeune cœur.

« Mes fils étoient absents. Au retour de la chasse,
« Quand ils eurent appris qu'un étranger heureux
« Avoit de tous les miens domté la noble audace,
« Des larmes de dépit coulerent de leurs yeux.
« *Argon* et *Cormalo* joûterent à la lance;
« Qui pouvoit résister au premier de mes fils?
« *Cormalo* terrassé cacha ses noirs soucis,
« Mais nourrit dans son cœur des projets de vengeance.
« Mes généreux enfants l'accompagnoient un jour
« Au fond des bois, peuplés de biches vagabondes:
« Ses fleches fendent l'air... dans ces forêts profondes
« Ils tomberent les fils que pleure mon amour.
« Le perfide revient; il enleve ma fille,
« Il l'emmene avec lui dans ses états lointains;
« Et *Normal*, délaissé de toute sa famille,
« Languit dans son palais, jouet des noirs destins.
« Cependant l'ombre fuit: le jour qui lui succede

« Disparoît à son tour; et mes yeux éperdus
« Cherchent, mais vainement, les fils que j'ai perdus.
« Rien ne soulage, hélas! la douleur qui m'obsede.
« *Runaro* tout-à-coup entre dans le palais,
« *Runaro*, chien léger, bondissant, et fidele,
« Qui sur les monts déserts et dans les bois épais
« Aux ordres du chasseur ne fut jamais rebelle;
« Sa langue s'échappoit de son gosier brûlant:
« Il me regarde, et sort de ma triste demeure.
« Plein de trouble, après lui, je m'élance sur l'heure,
« Et jusqu'au fond du bois il me guide en hurlant.
« O désespoir! *Normal* sur la terre sanglante
« Retrouve ses enfants percés du trait mortel...
« Dans ce tombeau, que baigne une onde murmurante,
« Ils dorment tous les trois du sommeil éternel.

— « *Crugal*, *Conor*, chefs de mon pere,
« S'écrie *Oscar;* bataille à *Cormalo!*
« Rassemblez sur mes pas mon élite guerriere;
« Nous allons aujourd'hui sur les bords du *Lano*.
Ils s'engagent soudain dans le désert aride:
Tels on voit s'entasser des nuages brûlants;
De leur sein ténébreux s'échappe un jour livide,
Et des tonnerres sourds résonnent dans leurs flancs.

Déja du cor guerrier les éclats retentissent;

Des bois profonds l'écho gémit;
Les vagues du *Lano* bondissent;
Et *Cormalo* lui-même en son palais frémit.
A la voix de ses chefs s'élance chaque armée:
Le lâche *Cormalo* meurt sous les traits d'*Oscar:*
Mon fils rend à *Normal* sa fille bien-aimée,
Et regagne *Morven*, béni par le vieillard.

Quelle fut d'*Ossian* la surprise joyeuse
Quand sur les flots lointains et d'écume blanchis
Il apperçut les mâts du vaisseau de son fils!
Le voyageur, quand la nuit ténébreuse
D'épais brouillards voile les monts déserts,
Quand les morts, s'échappant des rochers entr'ouverts,
Traînent en longs soupirs une voix sépulcrale,
Avec moins de transport, voit briller dans les airs
Un doux rayon de l'aube matinale.
Nous conduisons *Oscar* au palais de *Morven*.
Autour de lui chaque guerrier s'empresse;
Et moi sur ce héros, seul fruit de mon hymen,
Je répands quelques pleurs de joie et de tendresse.

Vous, qui voyez encor la lumiere des cieux,
Conduisez *Ossian* sur ses vertes collines;
Qu'assis au pied du roc, sous les ombres voisines

Du coudrier mobile, ou du chêne noueux,
D'un torrent éloigné j'écoute le murmure.
Aimable *Malvina*, chante l'hymne du soir,
Viens de tes doux accords essayer le pouvoir,
Et console les maux que ma foiblesse endure;
Qu'à ta voix le sommeil, descendu sur mes yeux,
S'empare de mon ame, et ferme mes paupieres!
Songes de ma jeunesse, ô vous, songes heureux!
Environnez mes sens de vos douces chimeres....
Je vais m'entretenir avec tous mes aïeux.

NOTES.

(1) *Fingal.*

(2) Ceci est conforme à l'opinion mythologique des anciens Ecossais, qui pensoient qu'après la mort les guerriers se livroient dans les airs aux plaisirs d'une chasse fantastique.

UTHAL.

DANS l'âge des combats, dans l'âge de l'amour,
Des belles, des héros, triomphant tour-à-tour,
Uthal, fils de *Ronnan*, avoit un cœur barbare:
Contre son pere un jour sa haine se déclare;
Il le charge de fers, et le plonge soudain
Dans une grotte humide, où jamais le matin
De ses rayons épars, sur la noire bruyere
Ne fit briller la douce et joyeuse lumiere.
Nul chêne, dans la nuit, n'éclairoit de ses feux
La morne obscurité de ce séjour affreux,
Et les mugissements des vagues courroucées
Seuls du vieillard par fois y troubloient les pensées.
  Snitho, son vieil ami, les yeux mouillés de pleurs,
Arrive, et de ce roi nous apprend les malheurs.
Fingal tremble et pâlit: trois fois dans sa colere
Il saisit, furieux, la lance de son pere;
Trois fois de ses combats le souvenir vainqueur
Se réveille en son ame, et retient sa fureur.
Il ordonne à son fils de déployer ses voiles;
Je pars: déja le soir, le front paré d'étoiles,
Répandoit sur les eaux son éclat incertain:

Tranquille, je voguois, quand, d'un rocher lointain,
Les accents d'une voix mélodieuse et tendre
Jusqu'au fond de mon cœur viennent se faire entendre.

« Quelle est, me dit *Toscar,* cette plaintive voix?
« Est-ce l'Ombre d'un Barde? *Ossian*, j'apperçois
« Une jeune beauté près de nous gémissante:
« Ses cheveux sont épars; sa tête languissante
« Repose sur son bras éclatant de blancheur....
« Allons, fils des héros, consoler sa douleur. »

Il dit: nous approchons à la faveur de l'ombre.
Bientôt l'écho des mers et de la roche sombre
Nous apporte une voix qui, parmi les sanglots,
Les soupirs et les pleurs, laisse échapper ces mots:

« Flots murmurants, nuit solitaire,
« Rocher sauvage et ténébreux,
« Dans votre voile funéraire
« Recueillez mes pleurs douloureux.
« Au fond de l'antre des tempêtes
« Je n'ai pas toujours habité,
« Long-temps l'éclat de ma beauté
« De mon palais orna les fêtes.

« Mon pere me voyoit fleurir

Elle dit. Sa complainte a déchiré nos cœurs;
De mes yeux malgré moi je sens couler des pleurs,
Et m'avançant vers elle: « O jeune infortunée!
« A d'éternels ennuis tu n'es point condamnée;
« Les héros de *Morven* veillent sur tes appas.
« Pour consoler ta peine en quels lointains climats
« Feront-ils resplendir leur lance vengeresse?
« A ton sort déplorable *Ossian* s'intéresse.
« Viens, lumiere d'amour; peut-être quelquefois
« Tes Bardes d'*Ossian* t'ont chanté les exploits.
« Viens donc, et suis mes pas sans en être alarmée.

— « Qui ne te connoît pas, fils de la renommée?
« Le foible à ton aspect sourit de son effroi.
« O mon héros! *Nina* s'abandonne à ta foi. »
Elle dit, et descend dans mon vaisseau rapide.
Un léger incarnat rougit son front timide;
Et, bientôt emportés par les flots bondissants,
Nous touchons d'*Altheuta* les bords retentissants.

L'aurore en ce moment répandoit sur les plaines
De ses pâles rayons les clartés incertaines.
Les chasseurs, dispersés au fond des bois voisins,
Poursuivoient des chevreuils les rapides essaims.
Uthal est à leur tête; entre ses mains vaillantes
Resplendissent deux arcs et deux lances brillantes;
Cinq dogues, l'œil en feu, marchent devant ses pas.

Rien n'égaloit, *Uthal*, la force de ton bras,
Ta beauté, ton souris, tes yeux, ta chevelure;
Mais comme un noir brouillard ton ame étoit obscure.
Uthal nous apperçoit, sur le bord descendus:
Les chasseurs près de lui s'arrêtent éperdus.
Il s'arrête lui-même, enflammé de colere,
Fait retentir les airs de sa voix téméraire,
Jette un œil de courroux sur les chasseurs tremblants,
Et députe vers nous un Barde en cheveux blancs.

« Etrangers, dit le Barde, un destin déplorable
« Vous auroit-il jetés sur ce bord redoutable?
« *Uthal* regne en ces lieux; *Uthal* qui n'a jamais
« Ouvert aux étrangers son sauvage palais;
« *Uthal* qui ne sait point jouir de leurs conquêtes,
« Ni préparer pour eux la salle de ses fêtes;
« *Uthal* qui s'applaudit de leur sort rigoureux,
« Et rougit de leur sang ses torrents écumeux.
« Si *Selma* vous vit naître, au sein de ses murailles,
« Envoyez trois héros, messagers des batailles;
« Qu'ils aillent, de ce pas, apprendre au vieux *Fingal*
« Que son peuple a péri sous la lance d'*Uthal*.
« Peut-être quelque jour *Fingal* viendra lui-même.... »
— « Lui? s'écrie *Ossian* dans sa fureur extrême:
« Barde insensé, ton roi, comme un timide daim,

« Au seul bruit de ses pas, disparoîtroit soudain.
« Connois-tu bien *Fingal?* sais-tu, quand il s'avance,
« Que la guerre et la mort sont au bout de sa lance,
« Que l'éclair de ses yeux embrase les héros,
« Et que son souffle au loin en fait rouler les flots?
« Gloire au roi de *Morven!* de notre mort cruelle
« Tu veux que trois guerriers lui portent la nouvelle.
« O Barde! s'ils y vont, *Fingal* saura du moins
« Que de notre valeur ces bords furent témoins. »

Pareil au sanglier qu'une blessure irrite,
Ossian au combat vole et se précipite.
Les guerriers d'*Altheuta*, près d'*Uthal* rassemblés,
S'opposent vainement à nos coups redoublés:
Ossian et *Toscar* marchent dans le carnage;
Altheuta cede, fuit, ou meurt sur le rivage.
Loin du combat, assise au bord des vastes mers,
Du vieux Barde *Lethmal* écoutant les concerts,
Nina pâle, tremblante, et les yeux pleins de larmes,
Tout-à-coup aux clameurs, au tumulte des armes,
Entendant succéder le calme des tombeaux:
« Ah! que ne suis-je encor seule au milieu des eaux,
« Dit-elle, et sur la roche escarpée et lointaine
« Où du perfide *Uthal* m'abandonna la haine?
« Mes yeux n'auroient pas vu le coup qui l'a frappé.

« Cher et perfide *Uthal!* de tant d'amour trompé,
« Malgré ta trahison, je ne suis point guérie...
« Redoutables vainqueurs, prenez aussi ma vie. »

Elle s'avance alors, et de son lâche amant
Elle voit dans mes mains le bouclier sanglant...
Eperdue elle fuit... A travers la bruyere
Elle cherche... O douleur! privé de la lumiere,
Le sein percé d'un dard, le front décoloré,
Uthal s'offre bientôt à son œil égaré.
A ses côtés sans voix, sans haleine, elle tombe...
Je les pleurai tous deux, et j'élevai leur tombe.
Ronnan est libre enfin, et des hymnes de paix
Escortent ce vieillard jusque dans son palais.
Il n'est rien, dans l'excès de son joyeux délire,
Ou que sa main ne touche, ou que son œil n'admire;
Il contemple sur-tout, avec ravissement,
Ces armes, des héros antique monument,
Ces arcs, ces boucliers que le bras de ses peres
Suspendit autrefois à ces voûtes guerrieres.
On chanta devant lui nos exploits belliqueux:
Lui-même avec transport nous bénit; mais ses yeux
De son coupable fils cherchoient encor la trace.
Nous lui dîmes qu'*Uthal*, puni de son audace,
Perdu dans l'épaisseur des plus sombres forêts,

Y cachoit loin de nous sa honte et ses regrets.
Mais *Uthal* reposoit étendu sous la pierre,
Froid, immobile, sourd aux accents de la guerre.
  Nous fendîmes alors les flots de l'Océan,
Nous gagnâmes *Morven;* et l'heureux *Ossian*
Sur ses vaillantes mains, à la gloire fideles,
Sentit couler encor les larmes paternelles.

LE DERNIER HYMNE
D'OSSIAN.

O de *Lutha* torrent impétueux,
Roule tes flots d'azur dans le vallon tranquille!
Forêts, versez sur lui votre ombrage mobile,
Et d'un jour trop ardent amortissez les feux!
Non loin croît la fleur solitaire,
Qui, balançant au souffle du zéphyr
Sa tête humide et printanniere,
Semble dire avec un soupir:
« Zéphyr jaloux, dans la rosée
« Laisse-moi rafraîchir mes attraits languissants;
« Bientôt sur ma tige brisée
« Je serai le jouet des vents:
« Aujourd'hui le chasseur s'enivre
« Des parfums qu'exhale mon sein...
« Hélas! il reviendra demain...
« Demain j'aurai cessé de vivre »;
Demain aussi, quand la nuit sur les bois
Etendra son écharpe immense,
Le chasseur d'*Ossian* n'entendra plus la voix;
Epouvanté de mon silence,
Il portera ses pas vers l'asyle des rois;

Ma harpe veuve et détendue,
Ma harpe, dont les chants l'émurent tant de fois,
Soudain viendra frapper sa vue,
Et de sa tristesse imprévue
Des pleurs soulageront le poids.
Viens donc, ô *Malvina!* viens sous le chêne antique
Qu'assiegent les vents et les flots,
Elever de tes mains la tombe pacifique
Où va se reposer le dernier des héros.
Viens... Mais l'esprit des bois (1) répond seul à ma plainte.

LE FILS D'ALPIN.

Ossian, j'ai passé près des murs de *Lutha*;
Un silence de mort attriste leur enceinte.
J'allois y chercher *Malvina*...
Des filles du palais la foule consternée
Bientôt s'est offerte à mes yeux:
Ses pleurs couloient pour une infortunée...
L'épouse de ton fils a rejoint ses aïeux.

OSSIAN.

O toi que pleurent tes compagnes,
Repose en paix dans ces bois ténébreux;
Astre charmant, tes rayons amoureux
N'ont pas long-temps brillé sur nos montagnes!
Tes feux de mes vieux jours réchauffoient le déclin;
Mais tu m'as laissé seul au milieu des ténebres.
De mes soupirs, de mes plaintes funebres,
Je ne lasserai pas l'écho du mont voisin.

Tu n'es plus, et dans nos campagnes
Ne luit que la clarté du météore affrenx...
Astre charmant, tes rayons amoureux
N'ont pas long-temps brillé sur nos montagnes.
Repose en paix dans ces bois ténébreux.
Mais, belle et d'éclairs entourée,
Tu prends un lumineux essor,
Et dans ta demeure azurée
Tu t'assieds sur un trône d'or.

Au sommet de l'*Arven* s'épaissit un nuage
Dont les flancs argentés s'élevent jusqu'aux cieux :
Là flotte sur les vents le palais de l'orage;
Là résident *Fingal* et ses braves aïeux.
Mon pere, enveloppé de vapeurs éclatantes,
Du glaive aérien arme son foible bras :
Les Ombres des héros autour de lui flottantes
Se rappellent encor leurs antiques combats;
Il écoute d'*Ullin* la voix mélancolique.
Le vieux Barde, au milieu des héros assemblés,
Presse encor sous ses doigts la harpe fantastique,
Et module les chants des siecles écoulés.

La belle *Malvina* s'avance;
Une aimable rougeur peint son front ingénu:
Elle s'arrête, et contemple en silence
De ses aïeux le visage inconnu.

« Pourquoi, lui dit *Fingal*, viens-tu dans ma demeure?
« As-tu pu sans remords abandonner mon fils?
« Tes soins, de ses jours obscurcis,
« Devoient charmer la derniere heure:
« Quel deuil dans son palais... Descendez, ô Zéphyrs!
« Allez, et portez-lui nos douloureux soupirs. »

Mais du pâle occident, porté sur un nuage,
Quel fantôme apparoît aux yeux de *Malvina?*
Un sourire de joie anime son visage
Que la sombre mort sillonna.
« Astre d'amour, reconnois ton vieux pere:
« Je suis *Toscar*. Quelle noire vapeur
« De tes jeunes rayons éteignit la lumiere?
« Ma fille, d'*Ossian* pleures-tu le malheur? »
Eh quoi, *Toscar*, ton ame généreuse
Du plaintif *Ossian* garde le souvenir!
Un jour la renommée à l'aile impétueuse
De nos exploits rivaux instruira l'avenir:
Notre jeunesse ardente et fiere
Plus d'une fois illustra ces déserts:
A nos pieds mordoient la poussiere
Mille héros, de blessures couverts;
Dans leur sang confondu les collines trempées
Retentissoient sous nos rapides pas...
Gloire à ton nom, roi des épées,

Suprême arbitre des combats!
Bientôt nos ames consolées
Voltigeront dans le même palais.
Sous la douleur, les ans, et les regrets
Je sens mes forces accablées.

Conduis, ô fils d'*Alpin*, le vieillard dans ses bois:
Les sombres flots du lac que l'aquilon tourmente
Retombent à grand bruit sur leur rive écumante....
Le Barde va chanter pour la derniere fois.
Sur le torrent se balance un vieux chêne
Que d'un souffle de glace ont blanchi les hivers;
Ma harpe est suspendue à sa branche prochaine,
Je l'entends qui frémit au sein de ces déserts...
Est-ce le vent, ma harpe, ou bien quelqu'Ombre vaine
Qui t'arrache en passant ces funebres concerts?
Quel transport m'agite et m'enflamme?
Approche, fils d'*Alpin!* O mes chants, dans les airs
Accompagnez le départ de mon ame.
La mort va mettre un terme à mes longues douleurs.
Rugissez, vents du nord, et déployez vos ailes;
Portez jusqu'à *Fingal* mes plaintes solemnelles.
O *Fingal!* je te vois, assis sur des vapeurs:
Tu n'es plus l'effroi des armées;
De tes prunelles enflammées
En rapides éclairs ne jaillit plus la mort....
Qu'il est foible, celui qui fut jadis si fort!

Mais dans tes mains tu caches les tempêtes, (2)
Et tu les semes sur tes pas:
Le tonnerre à ta voix éclate sur nos têtes,
Et des clartés du jour tu prives ces climats.
Quand ta fureur est appaisée
Le zéphyr du matin caresse les ruisseaux,
Et sur le front des arbrisseaux
Frémit en gouttes d'or une humide rosée.
Le soleil du printemps se couronne de feux;
Des parfums les plus doux la colline embaumée
Voit bondir le chevreuil joyeux
Sur la verdure ranimée....
Mais l'aquilon se tait; un bruit sourd et confus
S'est élevé de la bruyere,
Et meurt dans les chênes touffus.
Un héros m'apparoît sur son char de lumiere;
Il m'appelle et m'invite à m'élancer vers lui.
« *Ossian*, me dit-il, ton dernier jour a lui:
« Rien ne manque à ma renommée
« Tes chants, la gloire de *Selma*,
« Frappent depuis long-temps mon oreille charmée.
« Réunis-toi, mon fils, à tout ce qui t'aima;
« Viens... » Le char à ces mots se dérobe à ma vue,
Et comme un feu léger remonte dans la nue.
Toi que j'ai tant chéri, toi que j'ai tant pleuré,
O le plus grand des rois! je vais te voir encore,
Et goûter le repos si souvent desiré.

Vents orageux du soir, ma bouche vous implore;
De vos bruyantes voix retenez les éclats:
Ossian va dormir... ne le réveillez pas...
La nuit doit être longue... Et quel penser funebre
S'empare de mon ame et semble la flétrir?
Réponds, fils de *Fingal*, as-tu peur de mourir?
Ne sais-tu pas encor que le guerrier célebre
Et le guerrier obscur doivent tous deux périr?
Pourquoi des chagrins qui t'obsedent
Par d'indignes terreurs augmentes-tu le poids?
O débile vieillard! les hommes se succedent
Comme les flots des mers et les feuilles des bois.
L'inexorable mort a-t-elle été touchée
Des attraits de *Rino*, du courage d'*Oscar?*
Fillan, comme une fleur de sa tige arrachée,
Ne s'est-il point flétri sur les bords du *Lubar?*
Et toi, Barde insensé, tu voudrois fuir la tombe!
Sous l'âge et les douleurs ta foiblesse succombe.
Meurs: ta gloire vivra; nos derniers descendants
La verront s'élever comme un chêne sauvage
Qui brave les assauts du ténébreux orage,
Et compte sans vieillir et les jours et les ans.

FIN DES POÉSIES GALLIQUES.

NOTES.

(1) Les anciens Ecossois croyoient que l'écho étoit un esprit qui se plaisoit à répéter les derniers sons.

(2) Cette superbe description du pouvoir de *Fingal* sur les vents, sur les tempêtes, qu'il *cache dans ses mains*, semble contradictoire avec ce qu'*Ossian* a dit dans la strophe précédente, où il représente *Fingal* comme une Ombre vaine et qui n'est plus l'*effroi des armées*. Mais tout cela est conforme aux opinions de ces peuples : ils croyoient que les fantômes commandoient aux éléments, mais qu'ils n'avoient plus de force pour combattre.

Plusieurs écrivains avant moi s'étoient essayés dans le genre d'*Ossian*. Leurs fragments sont connus. En voici un qui l'est aussi, mais qui, selon moi, mérite de l'être davantage. Le sujet n'en est point pris dans *Ossian ;* mais l'auteur, le citoyen *Coupigni*, s'est emparé avec beaucoup de discernement de ses images et de ses tours les plus familiers.

FRAGMENT DU CHANT D'ARMIN.

POURQUOI me réveiller, ô souffle du printemps?
Vainement tu me dis: Sur ta tige épuisée
Je verse les trésors d'une fraîche rosée;
Releve vers le ciel tes rameaux languissants.
De ces rocs suspendus déja descend l'orage
Qui doit frapper ma tête et sécher mon feuillage.
Des tempêtes déja gronde l'avant-coureur;
Ses rugissements sourds ébranlent les montagnes.
Quelque jour sur ces bords viendra le voyageur,
Et pensif, inquiet, parcourant ces campagnes,
Il cherchera le lis dont son œil enchanté
Admiroit autrefois l'éclat et la beauté:
Il n'y trouvera plus qu'une fleur pâlissante,
Sous des vents ennemis abattue et mourante.
O vous, amis des morts, creusez-leur un tombeau!
Quand le voile des nuits couvrira ce côteau,
Lorsque le vent du nord courbera la bruyere,
Assise sur les vents, mon Ombre solitaire,
Par d'amers souvenirs rappelant ses douleurs,
Aux guerriers attendris demandera des pleurs:
Tranquille dans sa grotte, au milieu des ténebres,
Le chasseur, éveillé par mes plaintes funebres,

A la sombre clarté de quelques feux mourants,
Soudain rassemblera ses dognes haletants;
En vain les noirs frimas peseront sur sa tête,
Je le verrai franchir et les ravins profonds,
Et le fleuve écumant, et la cime des monts;
Sous l'abri d'un rocher, seul avec la tempête,
Il entendra des morts les fantômes errants
Mêler leurs cris plaintifs à la voix des torrents.

Mais les ombres déja descendent dans la plaine.
Rassuré par la nuit qui le cache à nos traits,
Déja le cerf rapide a quitté les forêts.
La lnne brille enfin; sa lumiere incertaine
Tremble et se réfléchit dans la source prochaine.
En vain l'ombre au chasseur ramene le repos:
Armin ne connoît plus que la paix des tombeaux.
Je vais m'asseoir ici dans ma doulenr profonde:
Quand l'aurore viendra rendre le jonr au monde;
Quand l'étoile du soir brillera sur les eaux,
Je plenrerai ma fille, et les jours de ma gloire.
Le temps et la donleur ont affoibli mon bras.
Vous que jadis *Armin* instruisit aux combats,
De mes exploits passés conservez la mémoire;
Chantez snr mon tombeau l'hymne de la victoire.
Bardes, chantez aussi: mon cœur, à vos accents,
Du malheur et des ans ne ressent plus l'outrage.
Je les revois ces jours, où, brûlant de courage,
Je chassois devant moi mes ennemis sanglants

Ils fuyoient éperdus, ou tomboient expirants;
L'Océan en fureur, soulevé par l'orage,
De flots moins turbulents tourmente le rivage.
J'étois puissant alors; je suis foible aujourd'hui;
Le trait le plus léger pese à ma main tremblante;
Des roseaux du désert la tête obéissante
Moins que celle d'*Armin* a besoin d'un appui.
Vos accords cependant consolent mon ennui.
Chantez, Bardes, chantez!

FIN.



